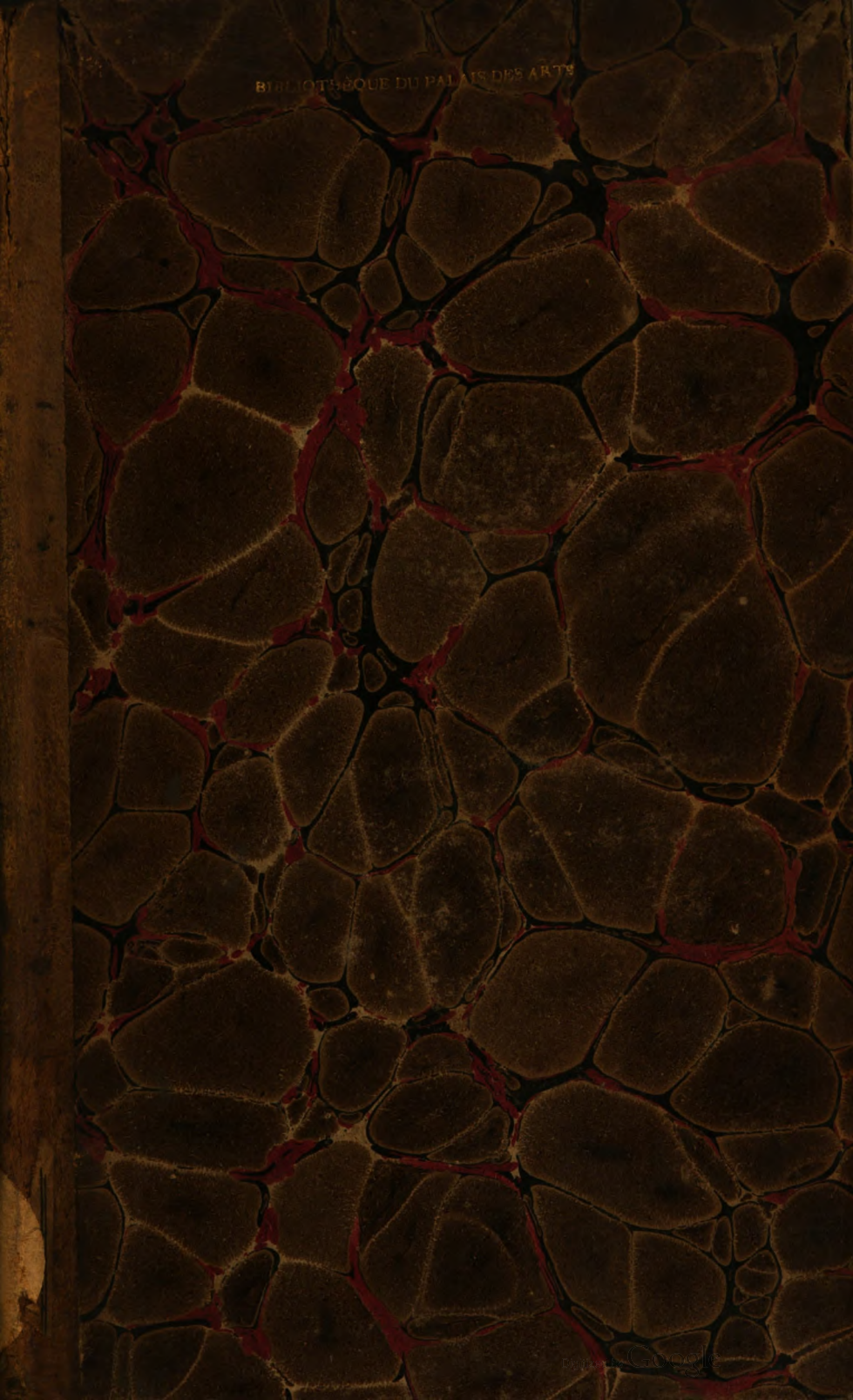
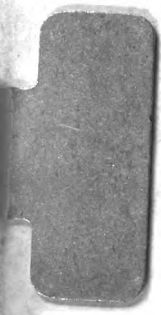


BIBLIOTHÈQUE DU PALAIS DES ARTS



145-14349



397820

MÉMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE

ET A L'ÉTABLISSEMENT

DU

MAGNETISME ANIMAL.



1784.

A
Monsieur

Monsieur Bonnefoy

a Lion,

M. Mesmer.

J'ai l'honneur de vous envoyer tous les détails & les résultats des expériences que j'ai eu la satisfaction d'opérer chez moi par le moyen du Magnétisme animal, dont nous devons la connoissance à M. Mesmer. Je crois qu'il n'est pas temps encore de publier les faits dont j'ai été témoin: on auroit de la peine à les croire, malgré la quantité de témoignages qui y sont joints; je vous prie donc, M. de ne prêter ces Mémoires à personne; ce n'est qu'à vous seul que je les confie, pour servir à vos réflexions & vous faciliter les moyens de réussir, encore mieux que je ne l'ai fait, dans vos tentatives magnétiques.

Jusqu'à ce que cinquante Magnétiseurs, au moins, soient arrivés au point de pouvoir répéter avec succès les expériences qu'ils citeront, l'on ne doit point s'attendre à persuader les gens raisonnables & de bonne foi, encore moins la multitude. A l'intérêt du Magnétisme animal se joint donc mon intérêt particulier: dans la circonstance présente, je serois compromis par la publicité prématurée

VILLE DE LYON

A ij

ROY. des Palais des Arts

des expériences que j'ai faites , puisque je ne pour-
rois voir sans amertume des gens douter de ma
véracité. Je puis m'engager à convaincre mes amis ;
mais ma tâche ne s'étend pas jusqu'au Public.

La confiance que je mets en vous , M. , ne me
laisse point de doutes sur l'usage discret que vous ferez
de mon envoi. Je ne puis mieux vous prouver l'estime
que je vous porte , & l'amitié avec laquelle j'ai
l'honneur d'être ,

M. de la Harpe

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur ,

L. M. de la Harpe

Paris , ce 28 Décembre 1784.

M. Bonnefoy

AVANT-PROPOS.

APRÈS l'improbation que deux Corps savans & respectables ont donnée à la découverte de M. Mesmer ; après qu'ils ont décidé que les effets qui s'opéroient par le moyen qu'il a indiqué, n'étoient dus qu'à l'*imagination* des esprits foibles, ou à l'*imitation*, ou bien à la pression douloureuse qu'on peut exercer sur certaines parties du corps ; je sens tout le ridicule momentané qu'a dû me donner une décision aussi importante, moi qui ai signé, un des premiers, ma conviction intime aux effets réels du Magnétisme animal. Il faut que je sois un visionnaire, ce qui seroit possible ; ou que ces Messieurs se trompent, ce qui est aussi très-possible. Ce procès est déjà jugé. J'entends les plus indulgens, dire : On peut être un fort galant homme, & s'enthousiasmer pour une chimère ; j'entends mes amis me plaindre véritablement de donner dans une erreur démontrée ; & ceux dont je ne suis point connu, me donner un ridicule. Il faut avoir raison pour rentrer en grace avec tout le monde ; car, en supposant même que je me sois trompé & que j'en convienne, le ridicule ne s'effaceroit pas, & c'est pour l'agrément

de la vie ce que je connois de plus à redouter, *Il s'est donné un ridicule*, dans la bouche d'une belle Dame, a fait souvent plus de tort que les imputations les plus graves. On conclut qu'un homme qui s'est donné un ridicule, manque de jugement, de conduite, de tact, d'usage du monde; & il faut convenir que c'est presque toujours vrai. Je fais donc mon procès, si je me suis trompé sur le Magnétisme animal, & j'adopte pour moi toutes les interprétations que j'ai données au *ridicule*: mais je demande quelque temps pour être jugé en dernier ressort. Puissé-je, en attendant, par les pièces suivantes, éclairer ceux qui voudront me juger, & donner l'espérance à l'humanité souffrante, de voir un jour un terme à ses maux dans l'établissement de la doctrine du *Magnétisme animal!*



MEMOIRES

*Pour servir à l'Histoire & à l'Établissement
du MAGNÉTISME ANIMAL.*

EN PLAIDANT la cause du Magnétisme animal, je ne puis que plaider celle de son célèbre Inventeur. En essayant de donner quelques notions sur la cause qui me fait agir, M. Mesmer ne verra, j'espère, en moi que le zèle ardent qui m'anime pour sa gloire. C'est à lui seul que je dois mes foibles lumières & mes heureux essais. Puissent mes efforts accélérer le triomphe qui lui est dû !

Je ne prétends pas donner la théorie du *Magnétisme animal*, ni entrer dans aucunes discussions sur son analogie avec tout le système du monde ; M. Mesmer seul peut entreprendre une si grande tâche. Celle que je m'impose est, tout simplement, de dire comment je m'y prends pour guérir des maladies, & comment se produisent sur beaucoup de malades

VILLE DE LION

A iv

les effets aussi surprenans qu'inattendus dont on peut avoir entendu parler.

Je n'ose me flatter d'être assez éclairé pour ne jamais me tromper dans l'exposé théorique que je vais faire; mais autant on auroit de discuter, & peut être même de réfuter une partie des assertions que j'y établis; autant on devra croire *à la lettre* les détails & les résultats des cures qui se sont opérées, cette dernière partie étant une chose de fait dont je CERTIFIE LA VÉRITÉ.

Je crois qu'il existe un fluide universel, vivifiant toute la Nature; que ce n'est point une ancienne erreur, mais une ancienne vérité, que l'ignorance a toujours rejetée. Je crois que ce fluide, sur la terre, est continuellement en mouvement, & que c'est une vérité non moins ancienne & non moins démontrée aujourd'hui. La seule idée presque palpable que nous ayons eue du mouvement de ce fluide jusqu'à présent, est celle que l'électricité nous a donnée.

Le Magnétisme minéral avoit encore dû auparavant nous en donner une idée moins palpable, mais plus sûre; car comment, sans mouvement, un corps quelconque, une aiguille aimantée peut-elle changer de place?

Je crois que *les Médecins*, en s'emparant

de ces deux découvertes pour les appliquer au soulagement des malades , ont prouvé par-là l'ignorance où ils étoient de la cause de ces phénomènes.

Le Magnétisme animal , en donnant aujourd'hui la dernière preuve d'un fluide universel & toujours en mouvement , vient offrir à l'humanité un moyen assuré de la guérir de la plupart de ses maux.

En admettant comme incontestable l'existence d'un fluide universel répandu dans l'espace, je vois d'abord dans le mouvement de rotation imprimé aux astres, le phénomène en grand de nos globes électriques.

Je vois la *Terre* , ainsi que tous les autres corps célestes, tourner continuellement au milieu d'un fluide dans lequel elle est plongée, & , par cette rotation continuelle, acquérir un mouvement analogue au mouvement électrique. Comme aucune *pointe* ne vient soutirer ce mouvement ainsi accumulé, il en résulte qu'elle en demeure continuellement saturée & surchargée. C'est un effet de ce mouvement non modifié dans le fluide universel, que nous obtenons par le secours de nos machines électriques. C'est ce même effet, diversement modifié & si généralement répandu , qui fait que nous en reconnoissons l'existence par-tout;

& si les corps *bitumineux* & *vitriifiés* ^{en} ne donnent des apparences plus sensibles, ce n'est qu'en raison d'un excédant de mouvement qui adhère à leur surface plus ou moins, & s'étend comme une atmosphère autour d'eux. Pour abréger les phrases, je me servirai dorénavant du mot *fluide*, ou d'*électricité*, au lieu de mouvement dans le fluide, tout le monde, je crois, étant à présent d'accord sur les phénomènes électriques, pour les considérer comme l'effet d'un mouvement, & non comme une circulation de fluide.

Tous les corps sont donc *saturés*, à leur manière, du fluide que nous nommons électrique; c'est une vérité qui dérive nécessairement de l'existence du fluide universel. Pourquoi tous les corps sont-ils bons, les uns pour transmettre le fluide électrique par communication, & les autres par le frottement? & pourquoi ces derniers isolent-ils les corps qui s'électrifient par communication? La réponse en vient tout naturellement, de ce que les uns, tels que les substances *soyeuses*, les *bitumes*, & sur-tout le *verre*, ayant un excédant de fluide, ou, pour mieux dire, une saturation complète d'électricité, n'en peuvent plus recevoir.

Je dis plus; l'électricité du verre qui sert

d'isoloir, n'est pas la même qui se manifeste sur le conducteur; car la première est l'électricité déjà modifiée par les filières du verre; tandis que celle du conducteur est l'électricité à nu, telle que la Nature la reçoit pour servir de dépôt général à tout ce qui existe.

Cette électricité ne peut être bonne à rien (1), LA NATURE, ou DIEU seul, s'étant réservé le travail des modifications; ce qui constitue les différentes espèces. *Modifier* du fluide universel, seroit *créer*; & toute créature ne peut raisonnablement s'en croire susceptible.

Plus nous remonterons aux causes premières, & plus nous devons croire que, passé cela, il est un abîme que nous ne pouvons franchir. Vouloir aller au delà seroit folie: saisis d'un respect profond, adorons donc de tout notre pouvoir ce que, ne pouvant apprécier, nous devons reconnoître.

Etendons-nous, s'il est possible, par la pensée; elle seule franchit l'espace, & que LE FLUIDE UNIVERSEL serve de conducteur à nos hommages & à notre profonde vénération.

D'après cet aperçu, l'homme, ainsi que tout ce qui existe, se trouve aussi *saturé* à

sa manière du fluide universel, & peut être considéré comme une *machine électrique animale*, la plus parfaite qui existe, puisque sa pensée, qui règle toutes ses actions, peut le conduire jusqu'à l'infini.

Mais arrêtons-nous à la nature purement physique de l'homme. Ne savons-nous pas que nous partageons avec tout ce qui existe la propriété d'être réduits en *cendres* & de là en *verre*? Plusieurs Chimistes habiles, M. Sage sur-tout, a obtenu avec de la cendre des *os*, du VERRE d'une superbe transparence. Nos nerfs ont offert à un Physicien célèbre, M. le Dru, une analogie parfaite avec le verre. M. Charles, dans son *excellent Discours* à l'ouverture de ses Cours de Physique, reconnoît un esprit vivifiant toute la Nature & qui ne se perd jamais. Le phosphore que l'on retire des substances animales, & qui est le corps de la Nature qui contient le plus de fluide universel, est connu depuis long-temps. Toutes ces données sont senties & démontrées; il n'y a qu'un pas à faire pour en asséoir les applications, que les Savans pourront développer avec succès.

Si l'homme est véritablement une *machine électrique parfaite*, nous devons croire qu'elle embrasse les propriétés *positives* & *negatives*.

Nous venons de voir M. Nairne en exécuter une artificielle, qui est munie de ces deux avantages : l'ouvrage le plus parfait de la Nature en ce genre les a donc aussi nécessairement au suprême degré.

Par tout ce que je viens de dire, on peut conclure que si la base de mon système est vraie, l'homme n'a besoin d'aucun accessoire pour agir sur ses semblables d'une manière salutaire, notre *électricité animale* tendant toujours à se porter où notre volonté la dirige.

De même que dans l'électricité artificielle, nos pointes, qui sont nos doigts, suffisent pour soutirer le *trop plein* de fluide qui s'en rencontre dans certains Malades, & la *main entière* pour en porter où il en manque: qu'on ne croie cependant pas qu'il faille une régularité minutieuse dans ses gestes pour opérer avec succès sur ses semblables.

Notre organisation électrique est si parfaite, qu'avec le secours seul de LA VOLONTÉ (2), on peut opérer des phénomènes qui, quoique très-physiques, ont l'air de tenir du miracle. Il sembleroit que nos organes extérieurs n'ont été donnés par Dieu, que pour servir d'instrumens aux paresseux, afin de leur

permettre de jouir , ainsi que les autres , de tout le bonheur dont ils sont susceptibles. L'expérience en effet prouvera que tous les hommes ne réussiront pas également dans la SCIENCE du Magnétisme , & n'opéreront pas les mêmes phénomènes. Cela dépendra beaucoup de leur constitution & du travail qu'ils auront fait sur eux-mêmes ; mais comme , à la rigueur , on peut dire que nous ne pouvons agir que d'après nos facultés , & que nos facultés nous sont données par la Nature sans notre participation ; il s'ensuit que l'homme qui magnétisera avec le plus de succès , ne devra jamais en tirer vanité sur celui qui , n'ayant pas autant de pouvoir que lui , magnétisera pourtant de son mieux. Une même base viendra lier les hommes ; ce sera le désir de faire du bien , chacun suivant toute son énergie ; & de là naîtra l'indulgence parmi eux , vertu sans laquelle leur bonheur ne peut exister. Je le disois ce Printemps devant plusieurs Elèves de M. Mesmer : Nous ne ferons jamais que des *tourneurs de manivelles* ; c'est Monsieur Mesmer qui nous l'a mise à la main ; celui qui aura le *meilleur bras* , la tournera le plus vite.

M. Mesmer seul pourroit tirer vanité du

bonheur du monde, si le vrai génie étoit susceptible de *vanité*.

Le fond du *Baquet* de M. Mesmer est composé de bouteilles arrangées entre elles d'une manière particulière. Au-dessus de ces bouteilles, on met de l'eau jusqu'à une certaine hauteur ; des baguettes de fer, dont une extrémité touche à l'eau, sortent de ce Baquet ; & l'autre extrémité, terminée en pointe, s'applique sur les Malades. Une corde, en communication avec le réservoir magnétique & le réservoir commun, lie tous les malades les uns aux autres ; ce qui, s'il existe une circulation de fluide ou de mouvement, sert à établir l'équilibre entre eux.

Mais quel est, dira-t-on, le mouvement qui peut alors circuler dans les Malades ? Voici l'explication qu'il me semble que M. Mesmer donne de cet effet, & qui est conforme à ses procédés.

On touche chacune des bouteilles qui entrent dans le réservoir magnétique, & on leur communique par-là une impulsion électrique animale : on charge de même l'eau qui recouvre les bouteilles, & , par cette opération, l'on détermine les courans de mouvemens à se porter vers les pointes ressortantes.

Si l'on veut, au moyen d'une baguette de fer terminée en pointe dans le milieu du Baquet, qu'on peut *toucher* de temps en temps, ou d'un rechargement qu'on peut opérer à volonté, on entretient ce mouvement dans la direction donnée *; & par l'intermede de la corde qui sert à lier tous les Malades entre eux, il arrive, comme je l'ai dit plus haut, un combat dans chaque individu pour le rétablissement de l'équilibre, du fluide ou mouvement électrique animal.

On resteroit cependant bien du temps autour d'un réservoir magnétique ainsi préparé, que l'on n'en éprouveroit aucun effet sensible, à moins d'avoir une susceptibilité singulière dans les nerfs, ou que l'imagination, portée vers la crainte ou l'espérance au suprême degré, ne produisit des sensations passagères, & souvent imaginaires, aux individus foibles qui y mettroient leur confiance.

* Le mouvement une fois imprimé & déterminé vers les pointes ressortantes, on sent qu'il n'est pas besoin dans la journée d'un rechargement nouveau de la part du Magnétiseur, puisque l'action que reçoivent les Malades étant aussi-tôt régie par eux, cet effet alternatif doit se continuer tant que le réservoir magnétique est entouré.

Mais M. Mesmer fait faire ce qu'il appelle la chaîne à ses malades, & il en occupe un chaînon. Qu'arrive-t-il alors? C'est que le fluide animal, mis de nouveau en action par le Maître, circulant à son tour & réagissant sur le mouvement déjà imprimé au réservoir magnétique, il en résulte un plus grand effet de mouvement dans chaque individu; & ce combat de l'électricité animale pour se mettre en équilibre, peut produire des effets sensibles, & quelquefois l'état de *crise magnétique*.

Le Baquet, sans l'aide d'un Magnétiseur, ne doit donc être regardé que comme un accessoire du traitement magnétique, puisque son effet, fort secondaire, est plutôt d'entretenir un mouvement déjà imprimé, que d'en communiquer un par lui-même. Autant un individu, déjà remué par l'agent de la NATURE, est dans le cas d'en ressentir des influences salutaires, autant un nouveau malade est souvent éloigné d'y éprouver le plus léger effet.

Mais si-tôt que la chaîne commencée, il n'y a plus d'imagination qui tienne; elle a beau faire pour ou contre, elle ne peut pas plus empêcher l'électricité animale de chercher à se

B

mettre en équilibre, que nous ne pouvons empêcher l'électricité artificielle de s'étendre également sur un conducteur quelconque.

Il arrive cependant rarement que la première fois qu'un malade fait la chaîne, l'état de *crise* s'ensuive. Cela vient sans doute de ce que le mouvement animal, dans sa circulation rapide & douce en même temps, glisse au premier moment sur les obstacles, comme fait & ferait toujours l'électricité artificielle. Ce n'est que plus ou moins lentement que le premier, par son analogie directe avec notre système, finit par agir victorieusement.

Pour faciliter donc, d'une manière plus prompte, la circulation de la partie du fluide universel qui nous est propre, autrement dit l'électricité animale, sur un nouveau malade, il faut que M. Mesmer le **TOUCHE**. Alors, en raison du pouvoir que la Nature a donné à tous les hommes, & que lui, par son travail sur lui-même, a si bien perfectionné, il communique une impulsion réelle & plus directe au fluide animal, & opère d'autant plus d'effets sur le sujet qu'il touche, que celui-ci a de disposition à être guéri promptement. Cette opération préliminaire est nécessaire, par le pre-

mier effort que cela occasionne sur la cause du mal , & pour mieux préparer les voies dans le traitement général.

Lors donc que l'on *touche* un malade en *disposition prompte* de guérir , le fluide animal n'est pas long-temps sans joindre son effort à celui de la Nature ; & souvent , dès *la première fois* , on lui occasionne une crise , laquelle , d'après les phénomènes qu'elle présente , doit s'appeler *crise magnétique*. C'est alors qu'on voit la preuve de la similitude exacte qu'il y a entre l'électricité & le magnétisme : des effets analogues à l'électricité artificielle , on passe à ceux analogues au magnétisme minéral ; & le tout , au moyen de la seule petite partie de mouvement dont nous soyons maîtres , j'entends celle qui se modifie par nos organes.

M. Thouvenel , en expliquant les phénomènes très-naturels du Sourcier Bléton (phénomènes qu'on se refuse à croire avec autant de tort & d'acharnement que ceux du Magnétisme animal) (3) , donne la dénomination de fluide électrique *nerveux* à la cause qui fait agir le *Sourcier*. Cette qualification est très-bonne , d'après la manière reçue de s'entendre , & doit être synonyme avec celle de

fluide électrique animal, à moins qu'on ne trouve celle-ci meilleure, comme étant moins particularisée : mais il est inutile de s'embarasser ici de cet objet. Que l'Académie des Sciences adopte seulement l'existence du mouvement continuel dans un fluide universel, & l'Académie Française ne tardera pas à classer & dénommer la petite partie qui nous concerne.

Avant de faire aucune application des principes que je viens d'exposer, aux différentes maladies que j'ai eu occasion de traiter, je dois encore dire, à la gloire de M. Thouvenel, qu'après M. Mesmer, je ne fais personne qui, par ses recherches & ses Ecrits, ait donné plus de lumière sur l'existence & les effets du mouvement général : son courage à défendre la cause de Bléton, ou, pour mieux dire, de LA NATURE manifestée par lui, annonce un caractère ferme & estimable ; & l'on ne peut rien de plus satisfaisant sur la similitude des effets électriques & magnétiques, que ses Mémoires physiques & médicaux.

M. Cloquet, Receveur des Gabelles à Soissons, étant venu, comme beaucoup d'autres curieux, examiner les effets surprenans du Magnétisme qui s'opéroient chez moi,

autour d'un *arbre*, sur plus de deux cents Malades, a écrit, ce printemps, une lettre dans laquelle il a rendu compte de ce qu'il avoit vu. J'ai consenti à la publication de cette lettre, espérant que le Public, surpris des détails qu'elle contient, en rechercheroit avec plus d'empressement la vérité. L'effet n'a point répondu à mon attente; on a lu cette lettre comme on auroit fait un Conte de Fée: il y a même eu jusqu'à des partisans zélés du Magnétisme animal, qui ont écrit, qu'en ajoutant foi à beaucoup d'effets surprenans du Magnétisme, ils ne croyoient cependant pas pour cela tout ce que M. Cloquet racontoit des *Somnanbules* de Busancy. Les faits détaillés dans cette lettre sont cependant très-vrais. Je ne connoissois pas alors M. Cloquet; & c'étoit la force de la persuasion & la vérité qui avoient dicté son récit. Que n'y eût-il pas ajouté de plus incroyable encore, s'il eût vu alors ce dont je l'ai rendu témoin depuis!

Un petit nombre de cures, précédées de crises magnétiques, suffiront pour donner l'explication de la théorie que j'ai adoptée: d'après elles, on en pourra conclure la multiplicité de scènes dont j'ai été témoin, &

B iij

dont les variétés ont suivi celle des tempéramens & des maladies des individus que j'ai eu à traiter.

Le printemps passé, mon traitement se faisoit autour d'un *arbre* : le mouvement végétal alors venant prêter une force de plus à l'*électricité animale*, il résultoit de cette action, combinée sur les individus qui y étoient soumis, des effets plus analogues encore à notre système, que ceux qui s'obtiennent ordinairement dans les traitemens magnétiques ordinaires. Aussi, tous les effets & tout le résultat étoient ils plus doux & plus satisfaisans que dans aucuns traitemens précédens : *aucunes convulsions* ; ou, s'il arrivoit qu'à la première sensation quelques Malades éprouvassent quelque tremblement, il suffisoit d'un très-léger attouchement de ma part pour les en délivrer *pour toujours*.

Je ne puis m'empêcher, en parlant de mon traitement *Magnético-végétal*, de faire mention d'un savant Physicien que je ne connois que par des Ouvrages & des découvertes qui lui méritent la reconnoissance & l'admiration publique, je veux dire M. *Bertholon*, de l'Académie de Montpellier, qui a si bien traité de l'électricité des végétaux,

& nous a fourni des procédés si ingénieux pour retirer de l'air *déphlogistique* de la transpiration des feuilles fraîches exposées au soleil. S'il avoit fait un pas de plus *, il auroit vu que cet air *déphlogistique* étoit précisément cette partie du *fluide universel* modifié dans les végétaux pour former & entretenir leur organisation; & que c'étoit-là la seule cause de l'effet salutaire qu'il appercevoit, avec tant de justesse, résulter de leur communication avec les animaux (4).

Avant M. Bertholon, MM. Priestley & Ingen-Housz avoient fait de grandes découvertes en Physique.

La connoissance des différentes espèces d'air, & sur-tout de l'air *déphlogistique*, étoit le fruit de leurs travaux. En reconnoissant que cet air *déphlogistique* étoit le principe de l'air respirable, que les eaux qui en contenoient le plus étoient les plus salubres, que sans cet air il n'y auroit ni *combustion*, ni *chaleur*, ni *végétation*, ni *vie* enfin dans la Nature; comment se fait-il qu'ils n'en aient pas conclu qu'il y avoit un fluide

* Je crois que, même sans le secours du Magnétisme animal, il doit être sain de se rassembler l'Été sous l'ombrage d'un bel arbre, bien exposé aux rayons du soleil.

universel? Avec un peu moins d'amour-propre, des hommes d'autant de génie n'auroient pu s'empêcher de reconnoître que M. Mesmer leur donnoit la vraie cause de tous les effets qu'ils avoient si justement & si affirmativement reconnus. Oui, n'en doutons pas, c'est l'amour-propre seul qui cause toutes nos erreurs; lui seul est la source de la prévention, qui ne devrait jamais exister parmi les hommes; car ce sentiment est aussi contraire à la raison qu'au bonheur.

Enfin, comment tous les Chimistes n'ont-ils pas apperçu ce fluide universel dans cet acide phosphorique, ce phlogistique si nécessaire à admettre, quoiqu'impalpable, & sans lequel le règne minéral n'existeroit pas? La révification des métaux par le phosphore, expérience superbe que l'on doit à M. de Bullion, est peut-être, dans le règne minéral, le *nec plus ultra* de la puissance humaine: à moins de créer, on ne peut imaginer rien de plus beau, puisque c'est emprunter du fluide universel au règne animal, pour le porter au règne minéral. Cette seule expérience prouve, mieux que tous les effets magnétiques, l'existence du fluide universel (5).]

En admettant un mouvement continuel

dans un fluide universel remplissant l'espace, quel jour vient nous éclairer ! Les noms d'air déphlogistiqué, d'acide igné, d'acide phosphorique, déphlogistiqué, d'électricité, de magnétisme enfin, n'indiqueront plus que des modifications de mouvement; & forcés de reconnoître en nous celle qui nous est propre, nous allons jouir paisiblement de tous les avantages que cette connoissance nous procure.

Cure d'une fluxion de poitrine, avec point de côté & crachement de sang.

CETTE cure est la première que j'aye entreprise; je puis même dire que c'est à elle à qui je dois, non pas tout-à-fait ma croyance aux effets du Magnétisme animal, mais la confiance dans mes moyens. Le hasard a fait que le Malade dont je vais parler est tombé entre mes bras, au bout de cinq minutes, dans l'état de *somnambulisme* le plus parfait, & tel que jamais je n'en avois vu. J'écrivis dans le temps à ce sujet deux lettres à la Société formée par M. Mesmer, que je vais rapporter. J'étois exalté au dernier point, &

singulièrement glorieux de tout mon pouvoir : je n'imaginois pas alors que la cause en fût si simple ; & , sans un retour sur moi-même , qui me faisoit bien voir que j'étois loin de la perfection , j'eusse été tenté , en réfléchissant à tout ce que je faisois de *supernaturel* , de me croire favorisé du Ciel. Je ne me suis éclairé depuis , qu'aux dépens de mon amour-propre ; & ce ne pourra être sans le même sacrifice , que toutes les Académies de l'Europe s'empresseront à rendre à M. Mesmer la justice qui lui est due.

Au Château de Busancy près Soissons ,

ce 8 Mai 1784.

« JE ne puis tenir, Monsieur, au plaisir de vous faire part des expériences dont je m'occupe dans ma Terre. Je suis d'ailleurs si agité moi-même, je puis même dire si exalté, que je sens qu'il me faut du relâche, du repos ; & j'espère le trouver en écrivant à quelqu'un qui puisse m'entendre. Lorsque je blâmois l'enthousiasme du Père Hervier, que j'étois loin encore d'en connoître la cause ! Aujourd'hui je ne l'approuve pas davantage, mais je l'excuse. Plus de feu, plus de chaleur dans l'imagination que je

n'en ai , peut-être, l'auront maîtrisé ; & d'ailleurs l'expérience de personne, avant lui, ne le pouvoit retenir. Puissé-je contribuer, ainsi que ceux qui comme moi s'occuperont du Magnétisme animal, à ramener la tranquillité dans l'esprit de tous les témoins de nos singulières expériences, & cela par notre propre tranquillité ! Contenons-nous, faisons, à l'exemple de M. Mesmer, des efforts sur nous-mêmes : & certes il en faut beaucoup, pour ne pas s'exalter au dernier point, en voyant tous les effets *surprenans & salutaires*, qu'un homme, avec le cœur droit & l'amour du bien, peut opérer par le Magnétisme animal. J'entre donc en matière, & j'en suis bien pressé.

Après dix jours de *tranquillité* dans ma Terre, sans m'occuper d'autres choses que de mon repos & de mes jardins, j'eus occasion d'entrer chez mon Régisseur. Sa fille souffroit d'un grand mal de dents. Je lui demandai en plaisantant si elle vouloit être guérie : elle y consentit, comme vous pouvez le croire. Je ne l'eus pas magnétisée *dix minutes*, que ses douleurs furent entièrement calmées ; elle ne s'en ressent pas depuis.

» La femme de mon Garde fut guérie le

lendemain du même mal, & en aussi peu de temps.

Ces foibles succès me firent essayer d'être utile à un paysan, homme de vingt-trois ans, *alité* depuis quatre jours, par l'effet d'une fluxion de poitrine, avec point de côté & crachement de sang : j'allai donc le voir, c'étoit mardi passé, 4 de ce mois, à huit heures du soir; la fièvre venoit de s'affoiblir. Après l'avoir fait lever, je le magnétisai. Quelle fut ma surprise de voir, au bout d'un demi-quart d'heure, cet homme *s'endormir* paisiblement dans mes bras, sans convulsions ni douleurs ! je poussai la crise; ce qui lui occasionna des vertiges : il parloit, s'occupoit tout haut de ses affaires. Lorsque je jugeois ses idées devoir l'affecter d'une manière désagréable, je les arrêtois & cherchois à lui en inspirer de plus gaies ; il ne me falloit pas pour cela faire de grands efforts; alors je le voyois content, imaginant tirer à un prix, danser à une fête, &c. . . . *Je nourrissois en lui ces idées*, & par-là je le *forçois* à se donner beaucoup de mouvement sur sa chaise, comme pour danser sur un air, qu'en chantant (*mentalement*) je lui faisois répéter tout haut ; par ce moyen, j'occasionnai dès ce jour-là au malade *une sueur* abondante. Après une heure de crise, je l'ap-

paifai & fortis de la chambre. On lui donna à boire, & lui ayant fait porter du pain & du bouillon, je lui fis manger dès le foir même une soupe; ce qu'il n'avoit pu faire depuis cinq jours: toute la nuit il ne fit qu'un fomme; & le lendemain, ne fe souvenant plus de ma vifite du foir, il m'apprit le meilleur état de fa fanté, &c. . . . Je lui ai donné *deux crises* mercredi, & jeudi j'ai eu la fatisfaction de ne lui voir le matin qu'un léger friffon; chaque jour j'ai fait mettre les pieds dans l'eau au malade, l'espace de trois heures, & lui ai donné *deux crises* par jour. Aujourd'hui samedi, le friffon a été encore moins long qu'à l'ordinaire; fon appétit fe foutient; fes nuits font bonnes, & la fièvre fort fur fes lèvres; enfin j'ai la fatisfaction de le voir dans un mieux fenfible, & j'efpère que d'ici à trois jours il reprendra fes ouvrages accoutumés.

Le bien que j'ai opéré fur ce malade, a enhardi plusieurs payfans à venir me confulter. Une femme de vingt-quatre ans, fouffrant dans le bas-ventre depuis quatorze mois, après une couche difficile, a éprouvé en moins de *fix minutes* un fpafme fans convulfions ni marques de douleurs apparentes; feulemeut, à l'approche de ma main fur la partie fouffrante, je lui

voyois éprouver un léger frémissement : voilà déjà deux fois que je lui fais ressentir les mêmes effets, dont les suites ne lui laissent ni foibleffes ni souvenir fâcheux.

Un autre jeune homme de dix-sept ans s'est trouvé tourmenté avant-hier par une fièvre très-forte, avec un mal de tête violent : j'ai été le magnétiser sur le champ ; je n'ai pu lui procurer aucun soulagement de toute la journée, quoique j'y aye fait mes efforts le matin & le soir : hier matin j'ai un peu apaisé son mal de tête ; mais si-tôt que je l'ai eu quitté, il lui a repris ; enfin hier au soir je suis parvenu à lui procurer un sommeil paisible ; la nuit n'a cependant pas été bonne ; ce matin j'ai produit sur lui le même effet salutaire ; mais il faudroit que je ne le quittasse pas ; car son mal de tête recommence avec son reveil, si-tôt que je le quitte.

Afin donc de pouvoir opérer sur tous ces pauvres gens un effet plus continuel, & en même temps ne pas m'épuiser de fatigues, j'ai pris le parti de *magnétiser un arbre*, d'après les procédés que nous a indiqués M. Mesmer ; & après y avoir attaché une corde, j'ai essayé sa vertu sur mes malades : ce n'est qu'hier au soir que j'ai fait ma première expérience ; j'y ai

fait venir mon premier malade : si-tôt qu'il a eu mis la corde autour de lui, il a regardé l'ARBRE, a dit pour toute parole, avec un air d'étonnement qu'on ne peut rendre : — *Qu'est-ce que je vois là ?* Ensuite sa tête s'est baissée, & il est entré en somnambulisme parfait. Au bout d'une heure, je l'ai ramené dans sa maison, où je lui ai rendu l'usage de ses sens. Plusieurs hommes & femmes sont venus lui dire ce qu'il avoit fait ; il leur soutient que cela n'est pas vrai ; que, foible comme il est, pouvant à peine marcher dans sa chambre, il lui seroit bien impossible de descendre son escalier & d'aller à l'arbre de la fontaine. Je fais taire les questionneurs, autant qu'il m'est possible, pour ne pas fatiguer sa tête. Aujourd'hui j'ai répété sur lui la même expérience avec le même succès.

Une fille de vingt-six ans, des environs, ayant avec la fièvre depuis neuf mois, des maux de reins, d'estomac & de tête continuels, est venue, avec toute la dévotion possible, me trouver chez mon malade ; je l'ai envoyée à mon arbre ; j'ai fait la chaîne avec tous deux ; elle s'est trouvée foulagée singulièrement de tous ses maux, à la fièvre près, &c. . . . Je vous l'avoue, Monsieur, la tête me tourne de plaisir, en voyant le bien que je fais.

Madame de P***, la compagnie qu'elle a chez elle, mes gens, tout ce qui m'entoure ici, éprouvent un faiblissement mêlé d'admiration qu'il est impossible de rendre, & je vous avouerai encore que je crois qu'ils n'éprouvent que la moitié de mes sensations. Sans *mon arbre* qui me repose & qui va me reposer encore davantage, je ferois dans une agitation contraire, je crois, à l'*harmonie* de ma santé; j'existe TROP, s'il est possible de se servir de cette expression.

Partie d'une lettre écrite à mon frère.

De Buzancy, le 17 Mai 1784.

« Si vous n'arrivez pas ici, mon cher ami, avant dimanche, vous ne verrez plus mon homme si extraordinaire, car sa santé est rétablie presque entièrement : il vaque à tous ses ouvrages; il m'a dit cependant lui-même, *étant en crise*, qu'il avoit encore besoin d'être *touché*, & m'a indiqué les jours; c'est pour jeudi, samedi, & lundi, la dernière fois, où il m'a prévenu que j'aurois beaucoup de difficulté à en venir à bout, mais qu'il le falloit absolument.

Je continue de faire usage de l'heureux pouvoir que je tiens de M. Mesmer, & je le bénis

tous

tous les jours ; car je suis bien utile , & j'opère bien des effets salutaires sur tous les malades des environs ; ils affluent autour de mon arbre ; il y en avoit ce matin plus de CENT TRENTE. C'est une procession perpétuelle dans le pays ; j'y passe deux heures tous les matins : mon arbre est le meilleur *baquet* possible ; il n'y a pas une feuille qui ne communique de la santé ; chacun y éprouve , plus ou moins , de bons effets ; vous serez charmé de voir le tableau d'humanité que cela représente. Je n'ai qu'un regret , c'est de ne pouvoir pas toucher tout le monde ; mais mon homme , ou , pour mieux dire , *mon intelligence* , me tranquillise ; il m'apprend la conduite que je dois tenir : suivant lui , il n'est pas nécessaire que je touche tout le monde , *un regard , un geste une VOLONTÉ* , c'en est assez ; & c'est un paysan , le plus borné du pays , qui m'apprend cela. *Quand il est en crise* , je ne connois rien de plus *profond* , de plus *prudent* , & de plus *clairvoyant* : j'en ai plusieurs autres , tant hommes que femmes , qui approchent de son état , mais aucun ne l'égale , & cela me fâche ; car *mardi prochain* , adieu mon conseil , cet homme n'aura plus besoin d'être *touché* ; & certes aucune curiosité ne m'engagera jamais à me servir de

C

lui sans le but de sa santé & de son bien : si vous voulez le voir & l'entendre , arrivez donc au plus tard *dimanche*.

La femme dont j'ai parlé dans ma lettre est si bien, qu'elle ne veut plus être *touchée*; mais elle a eu cependant *une crise* aujourd'hui , parce que je ne la crois pas guérie.

Le petit garçon a saigné une autre fois du nez ; ensuite son mal de tête revenant obstinément, je *l'ai fait saigner* ; après, mon *Victor*, mon *paysan*, l'a vu étant en crise; il lui a ordonné un vomitif & une purgation : aujourd'hui il est bien, & la fièvre & les maux de tête n'existent plus. La fille avec la fièvre depuis douze ou quatorze mois, ne l'a plus depuis cinq jours ; elle ne vient plus que par reconnaissance pour l'arbre : c'est celle que j'ai mandé dans ma lettre à M. *Bergasse*, qui étoit venue à l'arbre le jour même de ma lettre.

Adieu, mon cher ami, je vous invite fort à venir partager mon plaisir & mes peines : quand vous verrez toutes ces bonnes gens autour de mon arbre, leur résignation, leur courage, les bénédictions qu'ils me donnent, leur tranquillité, vous en ferez sûrement *charmé*.

Autre partie d'une lettre que j'écrivois dans ce temps-là , & dont je n'eusse pas parlé , si l'expérience répétée des mêmes effets ne m'eût intimément persuadé de leur existence (c'est toujours de Victor que je parlois).

« C'est avec cet homme simple, ce paysan, homme grand & robuste, âgé de vingt-trois ans; actuellement affaibli par la maladie, ou plutôt par le chagrin, & par cela même plus propre à être remué par l'agent de la Nature; c'est avec cet homme, dis-je, que je m'instruis, que je m'éclaire. Quand il est dans l'état magnétique, ce n'est plus un paysan *niais*, sachant à peine répondre une phrase, c'est un être que je ne fais pas nommer : je n'ai pas besoin de lui parler; je pense devant lui, & il m'entend, me répond. Vient-il quelqu'un dans sa chambre? il le voit, si je *veux*, lui parle, lui dit les choses que je *veux*, qu'il lui dise, non pas toujours telles que je les lui *dis*e, mais telles que la vérité l'exige. Quand il veut dire plus que je ne crois prudent qu'on n'en entende; alors j'*arrête ses idées, ses phrases* au milieu d'un mot, & je

Cij

change son idée totalement. Vous jugez qu'il est impossible que cet homme ne soit pas singulièrement pénétré de reconnoissance des soins que Madame de P*** & moi lui portons ; jamais il n'oseroit nous en faire part dans son état habituel ; mais si-tôt qu'il est *en crise magnétique*, son cœur s'épanche ; il voudroit, dit-il, que l'on pût l'ouvrir, pour voir comme il est rempli d'amitié & de reconnoissance : nous ne pouvons retenir des larmes d'admiration & de sensibilité, en entendant la voix de la Nature s'exprimer avec tant de franchise ; je me plais à le laisser sur ce chapitre, parce que le sentiment qui l'anime alors ne peut être que salutaire. Enfin, Monsieur, pour abréger, vous saurez que cet homme a un chagrin intérieur ; ce chagrin est occasionné par sa sœur avec laquelle il loge, qui lui conteste une donation à lui faite par sa mère : cette sœur est la plus méchante femme du canton ; elle le fait enrager du matin au soir. J'ai su tous ces détails-là de lui, sans qu'il en ait le moindre souvenir. J'ai tâché de le pénétrer de l'idée consolante d'alléger ses peines, de voir à ses affaires, & de les éclaircir. Ce matin une femme est venue chez lui, comme je le magnétisois ; je voulus qu'il fût que cette femme étoit là, & qu'elle

avoit de l'amitié pour lui. — Il lui dit bon
 jour, après quoi, — « Angélique (lui dit-il),
 » oserois-je vous prier de me faire un grand
 » plaisir? — Volontiers (je dis à cette femme
 » de lui répondre avec autant d'exa&ititude que
 » s'il eût été dans l'état ordinaire). — Mon-
 » sieur a des bontés pour moi; il vient me
 » voir, prend soin de ma fanté; il fait sûrement
 » que j'ai bien du chagrin. — Oui, il le fait,
 » & il tâchera de l'adoucir. — Ah! que de
 » bonté! . . . C'est ma sœur qui le cause, vous
 » le savez, Angélique. — Prends patience,
 » cela finira bientôt. [Angélique? — Eh bien?
 » — Je voudrois bien remettre quelque chose
 » entre les mains de Monsieur: voulez-vous
 » vous charger de le lui porter, car je n'oserois
 » jamais prendre cette liberté-là moi-même.
 » — Qu'est-ce que c'est? — Vous trouverez
 » dans mon armoire, dans tel tiroir, sous (telle
 » chose qu'il lui désignoit) un gros papier plié
 » de telle manière; c'est une donation de cette
 » maison-ci, que m'a faite ma mère entre vifs,
 » pour me récompenser des soins que j'ai pris
 » d'elle dans sa vieillesse ». Angélique cherche
 dans l'armoire, trouve un parchemin tel qu'il
 l'avoit indiqué; & le lui montrant, lui demande
 si c'est-là ce qu'il veut me faire donner (vous

observerez qu'il avoit toujours les yeux fermés, *ce que j'ai soin d'entretenir* toujours dans les crises, afin de ne pas fatiguer la vue); il répond qu'oui; lui recommande bien le secret vis-à-vis de sa sœur qui sûrement auroit brûlé ce papier si elle l'avoit su entre ses mains, & la presse instamment de nouveau de me le porter, &c. . . . Je prends cette donation des mains de cette femme; & je ne l'ai pas plutôt dans ma poche, que je vois le visage de cet homme prendre le caractère de la sérénité, l'air de la jubilation. Je sortis quelques minutes après avec les précautions accoutumées, & depuis je ne lui ai pas encore dit ce qu'il avoit fait *.

Je ne vous ferai, Monsieur, aucunes réflexions sur le trait que vous venez de lire, elles se présenteront en foule à votre esprit.

* Ce n'a été que le lendemain que l'ayant trouvé plus malade que la veille, & d'une tristesse affreuse, & m'ayant dit que la cause en venoit de l'inquiétude qu'il avoit de sa donation qu'il avoit en vain cherchée dans son armoire toute la journée; je lui appris l'usage qu'il en avoit fait: la joie qu'il eut de cette nouvelle, & deux heures passées dans l'état magnétique, le remirent entièrement dans le mieux sensible où il étoit.

Voilà un homme *forcé* de me donner un papier, le plus précieux effet qu'il possède ; & cela, parce que j'ai *bien & fortement désiré* trouver tous les moyens de le rendre heureux. C'est lui-même qui m'en fournit le moyen ; car vous saurez que l'acte de sa mère établit Procureur de son fils le porteur même de l'acte. J'ignore si l'on peut *vouloir* le mal *aussi fortement* que le bien. — Si cela est, que n'y auroit il pas à craindre des effets du *Magnétisme animal* entre les mains des *mal-honnêtes gens* (6) ?

D'après tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous mander, je pense qu'il est prudent de prendre en considération les suites de l'aventure détaillée dans ma lettre, & qu'un engagement nouveau nous oblige à n'user du grand œuvre (car c'est celui-là seul qu'à l'avenir, je crois, on doit nommer ainsi) qu'avec la plus grande prudence & modération, & toujours pour le plus grand avantage de la Société. Il n'est pas indifférent de répéter cet engagement, & de s'obliger formellement à cela, quelque désir que l'on puisse en avoir d'ailleurs.

La solution de cette question ; savoir si l'on peut *vouloir aussi fortement le mal que le*

bien, ne m'a pas encore été résolue : mon inquiétude sur les suites du pouvoir qu'on acquiert par le Magnétisme animal sur les individus en crises magnétiques, a été augmenté dans ce temps par celle de toutes les personnes instruites de l'aventure détaillée ci-dessus. Tous les plus grands abus, me disoit-on, peuvent être la suite de cet empire que vous acquérez sur vos Malades. Un mal-honnête homme va donc pouvoir pénétrer des secrets, abuser de la confiance de ses amis, & se venger impunément de ses ennemis. Ma seule réponse étoit, que je ne pouvois pas résoudre ce problème par moi-même ; car il m'est impossible, disois-je, de vouloir le mal & le bien en même temps : si je veux essayer de m'instruire en faisant des questions indiscrètes, mon cœur les dément nécessairement ; & je ne peux rien conclure des réponses qu'on me fait. Il a donc fallu me borner à demander aux Malades (*en crises magnétiques*) leur façon de penser sur cette difficulté : tous m'ont assuré conserver, dans cet état, leur *jugement* & leur *raison*, & m'ont ajouté qu'ils s'apercevraient bien vite des *mauvaises intentions* qu'on pourroit avoir sur eux ; qu'alors leur santé en souffriroit, & que cela les porteroit à se ré-

veiller sur le champ. Je n'ose pas , malgré cela , ajouter une confiance aveugle à cette solution ; & à moins d'expériences multipliées , faites par beaucoup d'autres personnes que moi , il me restera toujours de l'inquiétude sur l'abus qu'on pourra faire de la *découverte* la plus bienfaisante qui existe.

Quoi qu'il en soit , il en seroit de ce moyen comme de la *poudre à canon* , qui , entre les mains des scélérats , sert à l'accomplissement de leurs complots , & dont on n'a rien à craindre étant maniée par des gens prudents & honnêtes *. Il y aura toujours du moins , dans l'emploi du *Magnétisme animal* , l'avantage de n'avoir pas à craindre la surprise : on ne peut être magnétisé *malgré soi* ; & la confiance dans un Magnétiseur devra toujours être le préliminaire des secours que l'on en attendra ».

* Voyez la conclusion de ce Mémoire.



*Cure de maux d'estomac, vomissemens
& suppression depuis sept ans, à la
suite d'une fièvre inflammatoire.*

LA nommée *Catherine Vidron*, lors de mon départ de *Busancy* vers le 15 Juin 1784, n'étoit pas encore entièrement guérie, comme on peut le voir à l'article 61 du détail des *Cures* que j'avois opérées, & qui ont été imprimées dans ce temps. Je lui avois recommandé de venir à l'*arbre magnetisé* avec assiduité : j'avois lieu d'espérer que son secours seul, sans ma présence, pouvoit achever sa guérison ; puisqu'il lui suffisoit seulement de le *toucher* pour entrer dans l'état de *somnambulisme*, qui caractérisoit sa *crise magnétique*. J'avois instruit le nommé *Lehogais*, mon Fermier, homme capable de bien observer, des moyens de la *faire revenir de cet état* à sa volonté (7). J'ai appris que, pendant huit jours qu'elle étoit venue ainsi régulièrement à mon arbre, sa santé s'étoit soutenue : mais se croyant alors entièrement guérie, elle ne vint plus ; *une demi-lieue* de chemin à faire

tous les jours, & le travail qu'exigeoit son service dans une ferme, à l'approche de la moisson, ne lui permettoient pas de se déplacer facilement. Quelle dut être sa surprise, au bout de quelques jours, de voir tous les maux se renouveler ; *coliques*, *vomissements*, *foiblesse d'estomac* ; enfin de se retrouver dans son état précédent de souffrance ?

Lehogais prend le parti de la ramener à l'arbre : elle y éprouve une de ses crises ordinaires, suivie d'un bien-être sensible. Cette alternative eut lieu plusieurs fois, jusqu'à ce qu'enfin *Lehogais* imagine de suppléer lui-même à la vertu *magnétique de l'arbre*. C'est lui seul qui opère à présent ; & c'est lui que je vais faire parler, ainsi qu'il me l'a raconté.

« Le 28 Septembre de cette année, ne pouvant plus m'absenter de *ma ferme*, me dit-il, & voyant le besoin que cette fille avoit du *Magnétisme*, j'essaye un jour de la toucher : je vous avois vu opérer (8) ; j'avois réfléchi sur plusieurs choses que vous m'aviez dites, sur ce que j'avois lu dans une lettre de M. votre frère à M. *Mesmer*, & sur ce que je faisois tous les jours pour rendre *Catherine* à son état naturel, lorsque l'arbre

» l'avoit *magnétisée* ; enfin, Monsieur, je me
 » trouve persuadé de l'existence d'un *agent*
 » *universel*, cause première de notre existence,
 » & continuellement agissante pour l'entre-
 » tenir ; je comprends la possibilité de ren-
 » forcer en moi cet *agent* quelconque, pour
 » le porter sur un autre, &, d'après cela, je
 » commence à *toucher* cette fille.

» Quelle fut ma surprise, de la voir, au
 » bout de *deux minutes*, devenir entre mes
 » mains dans le même état de *somnambulisme*
 » où *l'arbre* la mettoit ! J'étois pour elle un
 » véritable *aimant* ; mon doigt suffisoit pour
 » la *diriger*, la *déplacer*, la *faire s'asseoir* où je
 » voulois, *sans lui dire un seul mot* ; enfin
 » j'exerçois sur elle, *à ma volonté*, tous les
 » phénomènes extraordinaires que je vous
 » avois vu produire.

» Dès le lendemain de cette *première crise*,
 » elle n'eut plus de *vomissemens*, & se trouva
 » bien portante. Je continuai donc pendant
 » plusieurs jours de la *magnétiser*, & ce fut
 » toujours avec le même succès. Je vous
 » observerai cependant qu'elle m'avoua qu'elle
 » ressentoit presque continuellement un *petit*
 » *point de côté* ; que, si-tôt qu'elle ne vomissoit
 » plus, cette douleur se faisoit sentir ; & elle

» m'ajoutoit même que, lorsque vous étiez
 » ici & qu'elle alloit à l'arbre, elle avoit
 » toujours eu cette *douleur de côté*, dont elle
 » ne vous avoit pas parlé, parce que, disoit-
 » elle, cette douleur, très-supportable, ne
 » l'empêchoit ni de travailler, ni d'avoir bon
 » appétit.

» Depuis votre départ, il y avoit une
 » procession de monde qui venoit dans l'es-
 » pérance d'être magnétisé & d'être *touché*
 » par vos Médecins (les Malades de mon trai-
 » tement). Au bout de quelque temps, l'arbre
 » devenant désert, on fut bientôt que *Cathe-*
 » *rine* continuoit *chez moi* de tomber en crise:
 » on y vint. Lorsqu'elle étoit dans cet état,
 » je ne faisois aucune difficulté de la laisser
 » consulter : chacun s'en retournoit très-satisfait
 » fait de ce qu'elle avoit dit. Son *point de*
 » *côté* ne se passoit cependant pas ; mais elle
 » ni moi n'y faisons aucune attention.

» Un jour qu'il étoit venu chez moi une
 » Malade de Soissons (Mademoiselle *Rousseau*),
 » Catherine, *étant en crise*, me dit de faire
 » faire la *chaîne* avec cette Demoiselle ; que
 » cela lui feroit du bien. Je fis ce qu'elle
 » désiroit. Au bout d'un moment, Catherine
 » me dit : Voilà Mademoiselle *Rousseau* qui

» souffre beaucoup, il faut que vous la *touchiez* ;
 » J'obéis encore ; ce qui augmenta les souff-
 » frances de la Malade. *Catherine*, qui s'en
 » appercevoit fort bien, m'invitoit à conti-
 » nuer, en me disant que si je pouvois la
 » faire tomber *en crise*, je lui ferois beaucoup
 » de bien, & qu'il n'y avoit que ce moyen-là
 » pour elle d'être guérie. Je ne savois pas
 » trop comment m'y prendre : je le lui de-
 » mandai. Alors elle me dit d'aller chercher
 » une *bouteille*, & de m'en servir pour *toucher*
 » cette Demoiselle : je suivois exactement ses
 » conseils. Je prends donc une *bouteille*, &
 » m'en fers de la manière dont *Catherine* me
 » l'indiquoit. Mademoiselle *Rousseau* en souf-
 » froit encore plus ; mais ne tomboit point
 » *en crise* : *Catherine* s'en étonnoit. *C'est sin-*
 » *gulier*, disoit-elle ; elle devoit cependant
 » *tomber en crise* : voyons ; je veux *toucher moi-*
 » *même cette bouteille*. Je la laissois faire, &
 » examinóis avec attention l'effet que cela
 » produisoit sur Mademoiselle *Rousseau* : mais
 » quelle fut ma frayeur, de voir aussi-tôt
 » *Catherine* tomber dans des *convulsions* affreuses !
 » Aidé de ma femme & de ma fille, je ne
 » pouvois la tenir : cette fille, naturellement
 » douce de caractère, dont les crises étoient

» ordinairement si calmes, se débattoit alors
 » avec une force surprenante, & faisoit des
 » cris effrayans : j'eus beaucoup de peine à
 » la calmer ; & , trop effrayé de l'effet que
 » je lui avois causé, je me promis bien de
 » ne la plus *toucher*. Le soir elle fut tranquille,
 » & aussi bien portante que de coutume,
 » sans même se ressentir d'aucune fatigue de
 » l'état où elle avoit été.

» J'espérois que, ne la *touchant* plus, elle
 » n'auroit plus de *crise* ; mais le lendemain,
 » à la même heure, voilà Catherine dans les
 » mêmes *convulsions* que la veille ; même peine
 » pour la faire revenir : enfin, pendant quatre
 » jours, cet état s'est renouvelé. Vous jugez,
 » Monsieur, quelle étoit mon inquiétude, &
 » combien je me reprochois alors d'avoir ha-
 » sardé de me servir d'un moyen que je ne
 » connoissois qu'imparfaitement ».

Voilà quel fut le récit de *Lehogais* : si ce
 n'est précisément avec les mêmes termes, c'est
 exactement le même sens.

Oui, sans doute, dis-je à *Lehogais*, le
 seul danger qu'il y ait dans l'usage du Ma-
 gnétisme, c'est de s'en servir sans en connoître
 toutes les ressources : votre indiscretion peut
 avoir désorganisé cette pauvre fille pour le

reste de ses jours. Voilà ces malheureuses *convulsions* qui ont fait tant de tort à la découverte de M. Mesmer. Bien des gens se sont imaginés être fort habiles en les provoquant : chaque jour leur offroit le même tableau ; & l'habitude de le voir, ne le leur rendoit plus effrayant : les guérisons s'enfui-voient rarement ; l'objet étoit seulement de donner des *convulsions* ; on ne s'embarrassoit pas des suites : enfin, dis-je à *Lehogais*, où est à présent cette pauvre fille ?

« Monsieur, me dit-il, après cinq ou six » jours d'une situation aussi violente, elle est » revenue dans son état précédent de bien » être, à l'exception de la douleur de côté, » qui étoit même plus forte que de coutume : » je ne l'ai pas touchée depuis, ainsi que je me » l'étois promis.

» Au bout de quelques jours, la *fièvre tierce* » lui a pris : elle lui a continué un mois en- » viron. Voilà à présent trois semaines que la » fièvre l'a quittée, sans qu'elle ait rien pris » pour la faire passer ; &, depuis ce temps, » elle se porte à merveille, sans même se » ressentir de douleur de côté : elle engraisse » à vue d'œil, est gaie, mange & dort bien : » elle n'est pas reconnoissable ».

Grâces

Grâces au Ciel, lui dis-je, la Nature est venue à votre secours; vous avez été plus heureux que sage; sans cette bienheureuse fièvre, *Catherine* eût peut-être été inguérissable. Si vous eussiez été plus instruit, lui ajoutai-je, lors de sa première convulsion, vous eussiez jeté la *bouteille*, & continuant à *magnétiser* comme de coutume, vous eussiez tranquilisé bien vite votre malade : en l'abandonnant ainsi à elle-même, vous rendiez nul l'effort que vous aviez fait faire à la Nature; il lui a fallu plusieurs jours pour se remettre au point d'où elle étoit partie, & aucun bien ne s'en est ensuivi; voilà l'occasion où il eût été bon de produire le lendemain la même *convulsion*, en ayant soin de ne jamais quitter votre malade sans la calmer; & peut-être, lui ajoutai-je, au bout de trois *crises* de cette espèce vous l'eussiez vue aussi bien guérie qu'elle l'est à présent par le secours de la fièvre (9).

Tout Magnétiseur en général ne sauroit en effet trop se persuader combien l'état de *convulsions*, abandonné à lui-même, est dangereux, à moins d'opérer sur des *épileptiques*, sur lesquels le *Magnétisme animal* n'agit que bien lentement : toutes les fois qu'il se rencontre des individus chez qui le *Magnétisme* produit des *convulsions*, il faut se garder de les abandonner à eux-mêmes,

D

encore plus se garder de chercher à augmenter cet état violent ; il faut au contraire faire tous ses efforts pour *calmer*, & ne jamais quitter son malade, que lorsqu'il est dans un état certain de tranquillité.

Avant de parler des nouvelles expériences que j'ai faites cet *automne*, je crois nécessaire de parler de quelques faits épars, qui, pendant mon séjour à *Strasbourg*, ont encore augmenté ma conviction aux effets du Magnétisme animal.

Etant à mon Régiment, je n'avois ni le loisir ni la volonté de m'occuper de *Magnétisme*. Cependant, forcé par des circonstances, il m'a bien fallu quelquefois *magnétiser* ; & malgré tous les sarcasmes, je voyois toujours le succès couronner mes soins : il étoit bien difficile que des raisonnemens pussent ébranler en moi la conviction que des faits journaliers me procuroient sans cesse.

Je fus invité de *magnétiser* une femme de cinquante-deux ans, *Catherine Bauz*, du banc de la *Roche* (Terre de M. Diestrich *Stadt-meister*, de *Strasbourg*) ; cette femme étoit sujette à des maux de nerfs & à des convulsions qui, depuis vingt ans environ, lui prenoient plusieurs fois par semaine : dès que j'eus commencé à la *magnétiser*, & m'imposai la loi de ne pas manquer un seul jour à passer une heure

avec elle. La maladie de son mari ne lui a pas permis de rester plus de trois semaines à *Strasbourg*, pendant lequel temps elle n'a eu qu'une seule fois des convulsions qui n'ont pas résisté *cinq minutes* à l'effet du Magnétisme. Depuis son retour chez elle, j'en ai reçu deux lettres, l'une du 28 août, l'autre du 10 septembre, déposées à Soissons, par lesquelles elle me confirme sa guérison. (Voyez à la fin des Notes.)

Cette femme *s'endormoit* quand je la *touchois*, entendoit tout ce qu'on disoit, sans pouvoir parler ni sans pouvoir ouvrir les yeux, mais n'entroit pas dans l'état de *somnambulisme*.

Plusieurs fièvres, tant anciennes que nouvelles, ont été guéries avec le même succès.

Mais la maladie la plus singulière que le hasard m'ait fait rencontrer à *Strasbourg*, est celle d'un nommé *Nicolas Meninger*, jeune homme de 16 ans : il avoit eu, à l'âge de *sept mois*, la jambe cassée; & depuis le moment qu'il avoit commencé à marcher, ses parens s'étoient apperçus que, journellement *à neuf heures & demie du soir*, sa jambe se *paralysoit*; au bout de quelques ^{années} ~~mois~~, le bras du même côté éprouvoit la même révolution, & enfin, depuis un an sa langue suivoit les mêmes périodes de *paralyse* : dès les premiers jours que

je l'ai eu *magnétisé*, ses accidens n'ont point eu lieu *dès ce soir même* ; le lendemain ils n'ont point reparu ; mais n'étant pas revenu chez moi le troisième jour , il s'est retrouvé le soir dans son état précédent. Au bout de trois jours, ses parens, qui avoient vu le bon effet du Magnétisme, se sont déterminés à le faire loger à portée de moi ; ce qui lui a permis de venir tous les jours quatre ou cinq heures dans ma chambre autour d'un *petit réservoir magnétique* que j'avois fait arranger pour lui.

Je suis parti de *Strasbourg* le dix-huitième jour de son traitement, sans qu'un *seul* jour il ait ressenti ses accidens ; j'ignore s'il est guéri actuellement ; j'ai lieu d'en douter, parce que ce jeune homme n'avoit pas encore éprouvé de *crises douloureuses*, qui (je crois) sont nécessaires pour la guérison d'une maladie aussi grave que la *fienne*. Ce jeune homme avoit à peu près les *mêmes crises* que celles de la femme dont j'ai parlé plus haut, à cela près qu'il n'entendoit aucun bruit lorsqu'il avoit les yeux fermés ; mais il offroit une particularité bien singulière, c'est qu'aussi-tôt que moi-même, ou une autre personne lui touchoit la main, il *se réveilloit* sur le champ. Je n'ai jamais vu, depuis, cet effet se renouveler.

Le Livre de M. *Thouret* parut dans le temps de mon séjour à Strasbourg; c'étoit, à mon avis, un des meilleurs Ouvrages qui eussent paru, soit pour ou contre le *Magnétisme* animal. La tranquillité qui règne dans cet Ouvrage, le caractère de bonne foi que je découvrois dans son Auteur, tout enfin m'engagea à lever le scrupule qu'on a raison d'avoir à se mettre en évidence dans les *Journaux*: j'écrivis une lettre que j'envoyai dans le temps à MM. les *Rédacteurs du Journal de Paris*, avec d'autant plus de confiance, qu'ils avoient annoncé qu'ils recevraient les défenses du *Magnétisme*, que M. *Thouret* venoit d'attaquer si vivement. Ces Messieurs ont répondu à la personne que j'avois chargée de s'informer de ma lettre, qu'ils ne pouvoient l'imprimer; j'ignore quelles ont été leurs raisons: j'avois lieu de penser que ma signature au bas de cette lettre pouvoit tout au plus me donner un ridicule momentané, mais pouvoit en même temps servir de titre à ces Messieurs pour ne se pas compromettre. Je ne puis imaginer que leur refus ait été l'effet d'un ordre supérieur. J'avois tâché d'atteindre dans cette lettre à la tranquillité & à l'impartialité de l'Auteur estimable à qui

je répondois , & rien , comme on va le voir ,
n'étoit fait pour déplaire à qui que ce fût.

A Strasbourg, le 16 Août 1784.

M.

« Je viens de lire l'Ouvrage de M. *Thouret*
 » sur le Magnétisme animal; l'érudition qu'il y
 » a déployée & la quantité de recherches qu'il
 » a dû faire pour compléter la tâche à lui im-
 » posée par sa Compagnie, ont dû lui mériter
 » les éloges & l'approbation qu'il en a reçus;
 » j'avoue qu'à l'exception de quelques phrases
 » un peu personnelles contre M. Mesmer, qu'il
 » eût pu aisément ne pas se permettre, je n'ai
 » vu moi-même dans son Ouvrage qu'une re-
 » cherche impartiale sur un objet important,
 » ainsi que les vues les plus droites pour éclaircir
 » des faits contre l'évidence desquels sa raison
 » se refuse. Par l'extrait de cet Ouvrage qui
 » vient de paroître dans le Journal du 11 de
 » ce mois, l'on paroît désirer que M. Mesmer
 » réponde à M. *Thouret*, afin de détruire
 » les doutes que l'Ouvrage de ce dernier doit
 » avoir répandus dans ^{les} ~~les~~ esprits sur l'existence
 » du Magnétisme animal; moi, je crois au

» contraire que M. Mesmer ne doit pas répondre
 » dans ce moment-ci à l'invitation qui lui est
 » faite; car avant de chercher à lever des doutes,
 » il faut être assuré qu'il existoit une croyance
 » préliminaire, & M. Mesmer fait fort bien
 » que cette croyance n'a jamais existé parmi les
 » membres de la Faculté. Vis-à-vis de qui donc
 » peut-il chercher à combattre des doutes?
 » Sera-ce vis-à-vis de ses Elèves? Si j'en juge
 » par moi-même, l'Ouvrage de M. Thouret
 » n'est pas fait pour ébranler leur conviction:
 » je dirai même plus; je crois cet Ouvrage
 » plutôt fait pour affermir leur croyance que
 » pour la détruire. En effet, que conclure des
 » recherches de M. Thouret, en lui accordant
 » que la doctrine de M. Mesmer est la même
 » dans le fond que celle de *Maxwelle, San-*
 » *tanelly, le Pere Kircher, &c.*; sinon qu'il a
 » existé de tout temps une GRANDE VÉRITÉ
 » que beaucoup de gens successivement ont
 » apperçue de loin ou à travers un nuage, que
 » presque tous, à l'aide de la découverte plus
 » ou moins grande qu'ils ont faite de cette
 » vérité, ont cherché à en imposer à leurs con-
 » temporains par un amour-propre mal placé,
 » leur ont caché soigneusement le principe de
 » leur science, & en ont augmenté beaucoup
 » les effets? Que dis-je? il en est peut-être

» dont tout le crime n'a été qu'un enthousiasme excusable pour le bien de l'humanité,
 » & que la crainte seule des abus qui pouvoient
 » résulter de leur connoissance répandue indif-
 » crétement, ont retenus dans le silence. Quoi
 » qu'il en soit, tant que la sagesse & la mo-
 » destie ont dirigé leurs démarches, ils ont
 » eu des croyans & des partisans zélés; mais
 » leur succès dans les maladies a dû réveiller
 » l'attention des Médecins de leur temps;
 » une cause aussi inconnue pour ces Médecins,
 » n'a dû leur paroître qu'une *charlatanerie*, ou
 » qu'un effet de l'empire des ames fortes sur les
 » imaginations foibles; mettant même à part
 » leur intérêt (qu'on peut philosophiquement
 » pourtant compter pour quelque chose dans
 » la conduite des hommes), ils ont dû de bonne
 » foi condamner une doctrine qui prétait autant
 » au merveilleux. Si l'on ajoute à cela l'abus
 » qu'ont pu faire dès lors de leur connoissance les
 » Magnétiseurs de ce temps-là, la crainte où
 » les Gouvernemens devoient être de voir se
 » renouveler les erreurs de l'*Astrologie judi-*
 » *ciaire*, les *forcelleries*, *divinations*, les *schismes*
 » de toute espèce: on sentira qu'il n'en falloit
 » pas davantage pour faire condamner au si-
 » lence les Inventeurs d'une doctrine qu'on ne
 » pouvoit ni apprécier ni deviner, & pour élever

» contre eux une multitude d'incrédules & de
 » détracteurs. Mais enfin , en supposant même,
 » comme je l'ai dit plus haut , que la doctrine
 » de M. Mesmer soit dans le fond la même que
 » celle des Magnétiseurs anciens , ainsi que
 » l'affirme M. Thouret , & ce que M. Mesmer
 » a seul le droit de discuter ; est-il raisonnable,
 » dis-je , d'en conclure que , parce qu'on a
 » condamné dans ce temps-là ce qu'on ne con-
 » noissoit pas , l'on doit condamner de même
 » dans ce siècle-ci ce que l'on ne connoît pas
 » davantage ? On a beau dire que le *Magnétisme*
 » *animal* est une vieille erreur qu'on cherche
 » à renouveler ; ce n'est-là qu'un mot qui ne
 » doit point arrêter les Philosophes dans la
 » recherche de la vérité.

» *Si le principe universel est d'une si grande im-*
 » *portance dans sa nature , il devrait être , pour ainsi*
 » *dire , sensible de toutes manières. . . Pourquoi*
 » *M. Mesmer n'en produit-il quelque apparence de*
 » *preuve que sur les malades , & en général sur le corps*
 » *vivant ? . . . Comment n'a-t-il pas aussi son*
 » *action sur d'autres corps physiques & même*
 » *inanimés , &c ? (Recherches & Doutes).*

» Cette objection , très-forte en physique ,
 » où l'on ne doit croire qu'après des expériences
 » réitérées , sera bien vite anéantie , si-tôt que
 » M. Mesmer aura pris la peine de faire con-

» nôtre sa théorie : il n'est pas un *Magnétiseur*
 » un peu instruit qui ne puisse y répondre.
 » Mais il faudroit d'abord lui passer, qu'au moins
 » sur les malades ce fluide a une action vé-
 » ritable ; car, sans cela, comment prouver
 » qu'il ne peut en avoir de bien réelle dans ce
 » cas ? Je vais, d'après mes lumières acquises
 » de M. Mesmer, vous en fournir la preuve
 » que je m'en donne à moi-même.

» Le fluide universel contribuant à l'existence
 » de tous les êtres, sa modification seule dans
 » les organes où il passe, constitue tel ou
 » tel être ; dès lors, les corps de même es-
 » pèce & modifiés de la même manière, sont
 » seuls en droit d'agir avec intensité les uns
 » sur les autres ; nous en voyons chaque
 » jour la preuve ; sans cela les règnes & les
 » races se mêleroient & n'offriroient plus qu'un
 » cahos, dont nous ne pouvons nous faire
 » d'idée. Si donc c'est par ce fluide universel
 » mis en action (passez-moi ce mot) que doi-
 » vent s'opérer les effets appelés du Magné-
 » tisme animal ; nous devons croire qu'entre
 » les divers corps homogènes, il a naturelle-
 » ment une action toujours déterminée. C'est
 » par ce principe que se *marient* les arbres entre
 » eux, que les pierres *s'agglomèrent*, que les
 » métaux se *combinent*, que les animaux s'*ac-*

» *couplent*, & c'est par ce même principe que
 » les hommes ont, de plus que les autres êtres,
 » la faculté de se *magnétiser*. Si vous n'admettez
 » pas cette première donnée, ce que je vais
 » dire ne vous paroîtra qu'une illusion. Qu'ar-
 » rivera-t-il donc entre deux hommes égale-
 » ment sains, c'est-à-dire, également modifiés,
 » suivant leur constitution, de ce fluide uni-
 » versel, sans la possession duquel ils n'existe-
 » roient pas ? Ce qui arriveroit entre deux vases
 » inégaux, remplis d'eau, qu'on joindroit en-
 » semble; l'eau se joueroit dans l'un & l'autre
 » vase, sans qu'il s'ensuivît la moindre altération
 » dans la capacité entière; c'est à peu près la
 » comparaison de ce qui doit arriver entre deux
 » hommes également sains. Mais supposons à
 » présent ces deux vases mis l'un à côté de
 » l'autre, le premier totalement rempli, &
 » l'autre aux trois quarts (je les suppose de
 » même hauteur, sans avoir la même capacité),
 » &, si l'on veut, remplis de tubes de diffé-
 » rens calibres. Un réservoir entretient conti-
 » nuellement le plein du premier vase par une
 » ouverture libre que rien ne veut obstruer,
 » tandis que l'autre, semblable à ces fontaines
 » intermittentes, n'ayant qu'une communi-
 » cation imparfaite avec le réservoir commun,

» éprouve des altérations successives & mar-
 » quées : que je fasse communiquer ces deux
 » vases ensemble , l'eau reprendra bientôt son
 » niveau dans le second , sans que pour cela
 » le premier en soit altéré.

» Le premier vase est l'homme sain , le se-
 » cond est l'homme malade : si vous demandez
 » la preuve de ce que j'avance , je vous dirai :
 » *Venez chez moi ; voyez des malades reprendre leur*
 » *force & leur santé première* , bien plus , je vous
 » donnerai des expériences *momentanées* , si vous
 » ne vous contentez pas des guérisons , qu'on
 » peut toujours attribuer à ce mot de hasard ,
 » qui ne signifie cependant rien. En voici une ,
 » entre autres , fort extraordinaire dont j'ai été
 » témoin , & qui m'a autant étonné que vous
 » pourrez l'être en en lisant le récit.

» J'avois déjà mis deux fois en crise magné-
 » tique un homme de trente-trois ans , nommé
 » *Louis Segar* , de la paroisse de *Luy* , près
 » Soissons (je n'entends pas par *crise* un état
 » *convulsif* ni désordonné ; j'entends au contraire
 » un état *de sommeil physique* , dont la vue
 » seule peut donner une idée : je redoute au-
 » tant que personne l'état de *convulsions* , & crois
 » que le véritable but d'un Magnétiseur doit
 » être de les faire cesser , quand elles existent).

« Cet homme fort & robuste , d'une taille de
 » cinq pieds huit pouces , avoit une *fièvre*
 » *quarte* invétérée & qui résistoit d'abord à
 » l'effet du *Magnétisme* : je voulus favoir un
 » jour ce que pensoit de lui un autre malade
 » *en crise* ; je pris , sans réfléchir , un jeune *Pos-*
 » *tillon* de la Poste de *Braine* , arrivé seulement
 » à mon traitement *de la veille* , & qui venoit
 » pour la première fois de tomber dans cet
 » état heureux de *crise magnétique* ; je dis à ce
 » jeune homme de *toucher Louis Segar* qui étoit
 » dans l'état naturel. Ce jeune homme m'obéit
 » sur le champ ; mais , loin de me parler & de
 » répondre aux questions que je lui faisois , il
 » s'obstinoit à garder le silence , & touchoit tou-
 » jours son malade. Enfin , après quatre mi-
 » nutes , il dit très-haut & d'un ton très-
 » brusque : *Eh ! je ne vous trouve point de mal* ;
 » au même instant il ouvre les yeux , & de l'air
 » le plus étonné , il continue : *Ah ! me voilà*
 » *reveillé ; où suis-je ici ?* Cette scène , la pre-
 » mière que je voyois de ce genre , me surprit
 » beaucoup & m'amusa de même. *Louis Segar*
 » n'avoit rien éprouvé , & cependant ce jeune
 » homme s'étoit débarrassé de la cause de sa
 » *crise* d'une manière subite , sans que j'y eusse
 » contribué en rien.

{ » Ce fait, Monsieur, est très-vrai, puisque
 » je peux l'attester : il est de nature à inté-
 » resser les Physiciens ; ils y verront un rapport
 » bien sensible avec les effets de l'électricité
 » dans le déchargement de la bouteille de
 » Leyde : c'est le seul de cette nature que j'aye
 » obtenu. Je pourrois, d'ailleurs, vous citer
 » une infinité de traits d'un autre genre, plus
 » surprenans encore, mais qui, faute de pou-
 » voir être comparés aux effets physiques déjà
 » connus, ne seroient pas aisément crus : s'il
 » faut de premières données pour croire les
 » choses dont on n'a aucune idée, il en faut
 » aussi plus que je n'en ai pour mettre au jour
 » les expériences que j'ai faites, & pour
 » me flatter de pouvoir convaincre de leur
 » réalité.

» Je n'ajouterai qu'un mot au sujet de
 » deux expériences que rapporte M. Thouret,
 » & qu'il croit à tort une suite des effets du
 » Magnétisme animal, je veux dire celle de
 » l'épée qui tourne sur deux doigts, & celle de
 » la bague suspendue à un fil dans l'intérieur
 » d'un sgobelet. Ce ne sont pas des Elèves
 » instruits de M. Mesmer qui puissent rap-
 » porter ces expériences pour appuyer sa
 » doctrine. Ceux qui de bonne foi assure-

» roient que ces deux subtilités sont produites
 » par l'effet du Magnétisme animal, feroient
 » dans l'erreur, & n'auroient pas de cet agent
 » une connoissance approfondie. Ce que je
 » puis vous affurer, c'est que jamais M. Mes-
 » mer ne m'en a parlé, & que de pareilles
 » balivernes ne sont point faites pour l'occuper
 » sérieusement.

» J'espère, Monsieur, que cette lettre peut
 » répondre en partie aux objections de
 » M. Thouret : puisse-t-il rechercher de bonne
 » foi les causes du Magnétisme animal, en
 » examiner, sans prévention, les effets, &
 » ramener ensuite, par un nouveau *rappor*
 » *fidèle* de ses observations, une Compagnie
 » dont il a la confiance, & entre les mains
 » de laquelle la connoissance du *Magnétisme*
 » *animal* devrait être déposée, pour tendre à
 » sa perfection & parvenir à sa plus grande
 » utilité ! C'est - là le vœu bien ardent que
 » je fais. Les membres d'une Compagnie
 » dont l'existence n'est appuyée que sur la
 » confiance publique, qui, par devoir & par
 » intérêt, doivent chercher continuellement
 » à s'en rendre dignes, n'abuseront jamais
 » d'un moyen qui leur sera confié pour la
 » conservation des hommes. Les torts d'un

» seul d'entre eux seroient bientôt punis par
 » le Corps entier ; mais deux cents individus
 » isolés, quoique tous honnêtes & délicats,
 » n'ont pas le même droit à la confiance
 » publique. Qu'un seul abuse de l'empire que
 » peuvent lui donner ses connoissances en
 » Magnétisme, le tort en retombera toujours
 » sur la doctrine, & éloignera la confiance.
 » Je sens trop le prix de la *decouverte* de
 » M. Mesmer, & l'utilité dont elle peut être
 » aux hommes, pour ne pas désirer d'en voir
 » affermir les fondemens d'une manière so-
 » lide ; & ce ne peut être que lorsque les fautes
 » des *Magnétiseurs* ne retomberont pas sur le
 » *Magnétisme*.

» Mais qu'on ne craigne pas tant qu'on
 » voudroit le faire penser les abus de ce
 » Magnétisme. Tout homme qui s'y livrera
 » avec une espèce de suite, éprouvera des
 » jouissances si pures & si peu connues, à
 » soulager ses semblables & à leur faire du
 » bien, qu'il ne lui viendra jamais dans la
 » tête de manquer à la délicatesse envers eux ;
 » car il agiroit alors contre lui-même... C'est
 » dans la vue de réaliser cet axiome écrit
 » dans le cœur de tous les hommes, que *faire*
 » le bien rend heureux ; que la doctrine du
 » Magnétisme

» Magnétisme animal doit être embrassée avec
 » ardeur par tous les honnêtes gens, à qui
 » elle présente, sous tous les rappoits moraux
 » & physiques, la perspective du bonheur ».

Surdité depuis dix ans.

LE nommé *Henri-Joseph-Claude Joly*, Bourgeois de Dormans, âgé de *dix-neuf ans*, avoit eu, à l'âge de neuf ans, une maladie aiguë avec transport au cerveau :   la suite de cette maladie, il lui étoit resté une *dureté d'oreille* assez forte. Il alla étudier au Collège de Louis le Grand,   Paris,   l'âge de onze ans : son incommodité ne l'empêcha pas de continuer ses études jusqu'à la *Rhétorique*. Mais alors, devenu de plus en plus *sourd*, il fut obligé de quitter & de revenir chez lui. Il y avoit près de deux ans qu'il étoit de retour de Paris, quand il est venu me trouver le 13 Octobre de cette année 1784. Il est resté à mon traitement sept jours, & est parti le huitième *entièrement guéri*, & entendant si parfaitement bien, que quelque bas qu'on pût lui parler, il imaginoit qu'on lui crioit encore aux oreilles.

E

Dès la seconde fois que j'ai touché ce Malade, il s'est endormi, ou, pour mieux dire, il est tombé dans l'état de *somnambulisme* : c'étoit le Jeudi matin 14. Après deux heures de tranquillité dans cet état, il se réveilla sans ma participation : le soir, je lui procurai la même crise, dont je fus obligé de le tirer. Sa surprise étoit très grande en revenant à lui, de voir qu'il s'étoit endormi : il ne pouvoit concevoir que cela fût, disant, « qu'il dormoit fort bien toutes les nuits, » & qu'il n'y avoit aucune raison pour qu'il s'endormît ». Il étoit très-incrédule aux effets du Magnétisme, comme on va le voir, & n'étoit, pour ainsi dire, venu que comme curieux. Le lendemain, *Vendredi*, il eut cependant deux crises de *somnambulisme* comme la veille, suivies du même défaut de mémoire & de la même incrédulité. Le lendemain, *Samedi*, je le trouvai, en arrivant au traitement, entortillé de cordes & lié à sa chaise d'une manière incroyable : il me dit qu'il l'avoit fait ainsi, afin de voir si véritablement il s'endormoit, & que, si cela lui arrivoit, il espéroit au moins que je ne le ferois pas changer de place sans sa participation, & qu'il se réveilleroit sûrement en le détachant.

Quand ce vint son tour d'être *touché*, je lui conseillai de tenir ferme, & de faire tous les efforts pour s'empêcher d'être surpris comme les autres fois; qu'au moins je le priois de m'instruire de ce qu'il éprouvoit & du moment où il se sentiroit *envie de dormir*. Il me le promit: mais, au bout de trois minutes, il ne put que me dire: *Voilà mes yeux qui se troublent*. Et presque aussi-tôt après: *Me voilà parti*. En effet, je le regarde, & je le vois dans l'état de *somnambulisme*. Il n'y fut pas plutôt, que je lui fis détacher toutes les cordes *lui-même*. Je ne pouvois m'empêcher de rire, de voir toutes les peines qu'il se donnoit pour défaire les nœuds qu'il avoit faits: il n'y employa que cinq à six minutes, tant il se dépêchoit. Je suis sûr que tout autre y eût employé le double du temps, & n'en fût peut-être pas venu à bout. Je le fis asseoir ensuite sur une autre chaise, où je le laissai ainsi l'espace de deux heures environ. Quand, au bout de ce temps, je l'eus remis dans son *état naturel*, son premier mot fut de dire: « On a sûrement coupé les cordes: oh! c'est » *incompréhensible* »! & de courir tout de suite à sa première place & d'examiner toutes les cordes. Quand il les eut vues tout

entières, il resta stupéfait : *Comment cela s'est-il pu faire ?* répétoit-il sans cesse, *je ne puis comprendre cela.* Cependant, l'après-dinée, il sentoit, étant dans l'état naturel, une grande pesanteur à la tête; ce qui ne le dispoit pas plus que de raison à la confiance dans mon remède. Il eut deux crises dans la journée : dans celle du soir, il commença à me parler & à m'instruire de sa maladie. « Monsieur, » me dit-il, *j'ai un dépôt dans la tête ; il me » faudra beaucoup souffrir pour le rendre.* « S'il descend dans la gorge, je creverai ; » mais s'il sort par le nez, je guérirai, & » ne serai plus *sourd.* Je ne puis pas encore » vous répondre de la voie qu'il prendra ; » je ne suis pas assez avancé pour cela ».

Dans la même crise du Samedi soir, je lui bandai les yeux, pour savoir si, de cette manière, j'agirois aussi efficacement sur lui : c'étoit la même chose. Je le fis écrire les yeux bandés. Voici ce qu'il écrivit sous ma dictée.

« Je me suis détaché moi-même, m'étant » lié à ma chaise, de crainte qu'on ne m'en- » dormît malgré moi : j'écris ceci, les yeux » bandés, en crise magnétique.

» Ce 15 Octobre 1784. JOLY ».

Après quoi je lui débandai les yeux, & lui dictai :

« J'écris ceci sans avoir les yeux bandés, » & je n'en écris pas mieux : ainsi, autant vaudroit-il que l'on ne me les eût pas débandés ».

La vue de son écriture, à son réveil, lui causa une surprise extrême : il disoit que sûrement on lui avoit tenu la main : malgré tous les témoins qui lui assuroient le contraire, il ne pouvoit se le persuader.

Le Dimanche matin, n'étant pas plus convaincu, ni plus confiant que les autres jours, il imagina un expédient fort original pour s'empêcher de dormir ; c'étoit de se piquer la main avec une épingle pendant que je le *touchois*. Je ne pouvois m'empêcher de rire & de m'arrêter. Alors il me disoit : « Ah ! pour » aujourd'hui, vous avez beau faire ; je » me fais bien du mal, mais au moins je ne » *m'endors point* ». Cependant je tâche de reprendre mon sérieux, & de ne plus prendre garde à ses gestes. Un moment après, j'entends l'épingle tomber ; & le voilà de nouveau dans la *crise accoutumée*. Je le réveillai ce jour-là dans mon cabriolet, après lui avoir fait faire un tour de promenade. Nouvelle surprise,

comme on peut bien le croire, de sa part. Mais humilié cependant de se voir ainsi MAÎTRISÉ, il ne renonça pas encore à de nouveaux expédiens pour vaincre l'empire que j'avois sur lui.

Dans la *crise* du soir, il me parla ainsi de sa guérison : « Je sens mon *dépôt* qui se partage, me dit-il ; je le rendrai par le nez en deux fois, dont demain matin une partie, & l'autre partie plus tard ; mais je ne puis encore en prévoir le jour ».

Le Lundi, étant allé à Soissons, il m'apprit, à son retour, que s'étant trouvé foible sur la route, il étoit descendu de cheval, & avoit rendu *par le nez* gros comme un œuf de matière blanchâtre. C'étoit la partie du *dépôt* qu'il avoit prédit la veille devoir sortir : il n'eut de *crise* ce jour-là que le soir.

Le lendemain, Mardi, j'eus encore une nouvelle scène fort plaisante. En entrant dans la chambre de mon traitement, je vis tous mes Malades dans une gaieté singulière. Je m'informe du sujet de leurs éclats de rire. C'étoit M. Joly, qui avoit imaginé de faire faire deux cercles de fer au Maréchal du Village, avec lesquels il s'étoit fait attacher par

lui les *deux jambes* au pied de sa chaise : *des cloux* bien rivés , enfoncés dans le bois , faisoient , qu'à moins de limer les bandes de fer ou les cloux , il étoit impossible de le détacher. Il ne doutoit plus , alors , que je ne pusse l'*endormir* ; mais son espérance étoit qu'au moins il se *réveilleroit* au bruit qu'on feroit pour *limer* les bandes de fer qu'il avoit aux pieds , ajoutant même que , pour peu qu'on s'y prît mal-adroitement , on lui *limeroit* la peau , & que la douleur alors le *réveilleroit* nécessairement. Beaucoup de personnes venues ce jour-là à *Busancy* furent témoins du bruit que l'on fit & de la gêne qu'on lui occasionna pour lui *limer* ses attaches, sans que pour cela il donnât le moindre signe de réveil : les mêmes témoins lui entendirent même prédire que *sa guérison auroit lieu le Jeudi au soir*.

J'espérois ce jour-là que son *réveil* seroit aussi calme que les autres jours. En revenant à lui , il me dit qu'il avoit un mal de tête plus violent que de coutume ; mais je n'y pris pas garde , & le renvoyai à son auberge : il étoit alors sept heures du soir. Vers les huit heures , on vint me dire qu'on a entendu des soupirs & des plaintes dans mon parc , & qu'étant accouru au bruit , on avoit trouvé

E iv

qui ne m'ont pas permis de les nommer

M. Joly étendu par terre, étouffant & râlant comme un homme qui va mourir : on ne pouvoit le *toucher* sans augmenter ses souffrances. Je vais le chercher, l'amène bien vite au Château, & après lui avoir fait avaler un verre d'eau *, j'appaise *ses convulsions*, & le remets dans l'état de crise calme où mon attouchement le mettoit ordinairement; après quoi je l'étendis sur un canapé pour le reposer. Après un quart d'heure dans cette tranquillité, moi écrivant auprès de la cheminée (& ne pensant plus à lui), il m'appelle; ce que jamais il n'avoit fait. Qu'y a-t-il, lui répondis-je ? « Vous avez bien fait, me dit-il, » de me donner *un verre d'eau*; trois minutes » plus tard je n'aurois plus eu besoin de » rien, j'aurois été étouffé ».

Après l'avoir fait souper, *sans l'ôter de crise*, je l'ai conduit dans une chambre où je lui ai dit de se coucher; ce qu'il a fait comme s'il eût été dans *son état naturel*. A le voir *faire ses prières, souffler la lumière, arranger ses habits sur son lit*, excepté enfin d'avoir les yeux fermés & de ne pas parler, on n'eût

* L'eau que je donne aux Malades dans le traitement est toujours magnétisée.

pu croire que ce jeune homme ne fût pas dans son état habituel. Quand il fut couché, il me dit qu'il étoit bien, & qu'il alloit dormir. Je lui dis de m'attendre le lendemain, & de ne pas se lever sans moi. Il me répondit que c'étoit à lui à me venir trouver, & qu'il se leveroit si-tôt qu'il feroit jour. Je fis coucher, par précaution, un homme dans sa chambre : ce soin étoit inutile ; car le Malade ne remua pas de la nuit.

Le lendemain matin, Mercredi, étant monté chez lui sur les huit heures, je le trouvai tout habillé & assis tranquillement auprès de son lit, toujours dans le même état de *somnambulisme* : je le fis descendre dans ma chambre, où il m'apprit qu'il avoit très-bien dormi. Sur les nouvelles que je lui demandai de sa santé (car je me plaisois à lui faire répéter ses *prédictions* sur sa guérison), il me répéta que c'étoit toujours *Jeudi* soir qu'il rendroit son *dépôt par le nez* ; mais que d'ici là il avoit beaucoup à souffrir. Je lui demandai de quel genre de souffrances il vouloit parler ? « Ce sera, dit-il, des souffrances pareilles à celles d'hier : d'ici à demain soir, je pressens que toutes les deux heures « j'aurai un accès violent d'étouffemens : je ne

« suis pas éloigné du premier ». En effet, à neuf heures sonnantes, je le vois se roidir; je vois ses yeux se tourner, sa gorge s'enfler, & le voilà dans le même état convulsif que la veille. Il m'avoit trop bien appris que l'eau lui étoit nécessaire, pour ne pas employer ce moyen pour le calmer: il la buvoit avec une avidité singulière. Cette crise dura à peu près cinq minutes; après quoi je le vis aussi tranquille qu'auparavant.

Dans cet état, il me demanda de quoi écrire une lettre à son père: il vouloit, disoit-il, que l'on fît des perquisitions sur un de ses amis, qui, étant venu au traitement avec lui, l'avoit quitté fort brusquement sans ma permission. Sa lettre fut courte, mais assez bien écrite & bien dictée. Ce n'a été qu'à son retour chez lui qu'il a eu connoissance de cette lettre (écrite cependant & cachetée par lui-même). Je profitai de la même occasion pour donner des nouvelles à son père, & annoncer à ce dernier la guérison de son fils pour le soir du *lendemain*.

Cette lettre écrite, je fortis pour ordonner qu'on apportât à déjeuner à mon Malade. Je fus ensuite conter ce qui venoit de se passer: j'en parlois encore, quand une femme de

chambre, regardant par la fenêtre, me dit : Mais, Monsieur, *Joly* est donc éveillé, car le voilà qui descend dans le jardin. En effet, j'ouvre la fenêtre, & je le questionne. Il me répond, « qu'il venoit d'être fort étonné, en s'éveillant, de se trouver tout seul dans ma » chambre auprès d'un bon feu; qu'il ne » favoit pas qui l'avoit mené là; qu'il se » sentoît beaucoup d'appétit, & qu'il alloit » commander à déjeuner à son auberge ». Sur les questions que je lui fais sur ses souffrances passées, il me répond, « qu'il a bien souve- » nance de n'avoir pu gagner le Village & » de s'être trouvé foible dans les charmilles, » mais que depuis il *ignoroit ce qui s'étoit passé* ». Comme je favois mieux que lui, par ses *prédications*, ce qui devoit lui arriver à onze heures, je lui recommandai de revenir avant ce temps se mettre au traitement. Il me le promit, & je le laissai aller.

De retour à dix heures & demie, je lui fais faire la *chaîne*, avec les autres Malades, autour du *réservoir magnétique*. Il n'en falloit plus davantage alors pour agir sur lui avec efficacité. A onze heures justes, sa *crise convulsive* lui prend, comme il l'avoit annoncé, & toute la journée il en eut de

semblables, de deux heures en deux heures, sans jamais sortir de l'état de *somnambulisme*. Après la *crise* de cinq heures du soir, il se réveilla cependant tout seul, comme il avoit fait le matin. Il se trouvoit un si grand mal de tête, qu'il ne vouloit pas se remettre au traitement. Je ne l'y forçai pas, & le laissai se promener, sans cependant le perdre de vue. A sept heures, sans qu'il y ait eu aucun préliminaire de ma part, sa *crise* convulsive lui prend, comme il étoit à causer dans une chambre voisine de celle du traitement. J'accours, je le calme comme à l'ordinaire, & l'état de *somnambulisme* s'ensuit. Il eut encore ce jour-là deux accès, savoir, un à neuf heures, & l'autre à onze, après avoir fort bien soupé; car jamais l'appétit ne lui manquoit: &, quoique dans l'état *magnétique*, il savoit fort bien demander à manger.

Je m'apprêtois à ne pas dormir de la nuit, afin de suivre avec exactitude les détails d'une cure aussi extraordinaire, & d'ailleurs pour ne pas l'abandonner lui-même dans ses accès violens d'étouffemens, qui, sans l'espérance qu'il me donnoit lui-même de la fin de ses tourmens, m'auroient chaque fois fait craindre pour sa vie. Il s'aperçut apparem-

ment de mes inquiétudes pour la nuit; car il me dit que je pouvois dormir tranquillement; qu'il falloit le faire coucher, & que le repos qu'il alloit prendre empêcheroit les *crises convulsives* de se manifester; qu'enfin il n'en auroit pas avant *sept heures du matin*. Je ne pouvois cependant pas assez ajouter foi à cette prédiction, pour l'éloigner de moi pendant la nuit. En conséquence, je le fis coucher dans ma chambre. Etant dans son lit, il me répéta encore qu'il alloit dormir tranquillement; que je pouvois en aller faire autant jusqu'au *lendemain sept heures*. Il me forçoit à la confiance par son ton d'assurance. En effet, je me couchai, & ne fus pas réveillé de la nuit.

Mais le *lendemain* matin, j'entends, étant encore endormi, un bruit sourd, des plaintes, & comme si quelqu'un se débattoit par terre. Je saute vite en bas de mon lit, & je vois mon Malade tout habillé, étendu sur le plancher, la face contre terre, étouffant & râlant comme la veille. Aussi-tôt je cours chercher *un verre d'eau*, & tâche de le relever. Quand il fut calme, je regarde à ma montre, & vois *SEPT HEURES dix minutes*; ce qui me donna à penser que le pauvre malheureux

avoit souffert quelques minutes avant de me réveiller. A *neuf heures* même crise ; après quoi , *même réveil naturel* que la veille , & même empressement de courir au village pour déjeûner. Il n'eut pas cette fois l'attention de revenir avant *onze heures* ; de sorte que son accès lui prit comme il finissoit de déjeûner. Il fallut venir me chercher ; ce qui (vu le chemin que j'avois à faire) lui occasionna cette fois une *crise* plus longue que de coutume.

Revenu au château dans l'état de *somnambulisme* , je voulus le mettre au traitement ; mais il me dit qu'il y souffroit trop , que l'effet étoit trop violent pour lui , & qu'il n'avoit plus besoin de ce secours jusqu'à sa parfaite guérison , *qui s'opérerait ce soir même*. Il dîna ce jour-là à table avec nous , Madame la Marquise de *** , qui étoit arrivée de la veille , ayant bien voulu le permettre. Après son accès de *trois heures* , il se réveilla naturellement , & alla jouer une partie de *tamis*. Comme il se sentoit la tête très-lourde , il s'imaginait que l'exercice la lui dégageroit ; car il étoit bien loin d'imaginer alors être aussi près de sa guérison parfaite. Il m'a dit depuis , qu'il se seroit trouvé très heureux dans ce moment-

là de rester avec sa *surdité*, pourvu qu'on eût pu lui ôter le *mal de tête* violent qui l'accabloit. Je le voyois se donner du mouvement avec d'autant plus de plaisir, qu'il m'avoit dit le matin (dans l'*état magnétique*), qu'il guériroit de meilleure heure si je le fatiguois & si je lui faisois faire beaucoup d'exercice. En conséquence, je l'avois laissé me suivre toute la journée comme mon ombre, & quelquefois même l'avois fait courir & sauter, pour obéir à ses *indications*.

Cependant il étoit *cinq heures & demie* passées, & la *crise ordinaire* n'arrivoit pas; ce qui m'étonnoit : la partie de *balle* l'attachoit beaucoup; & quoique je lui eusse fait dire plusieurs fois de venir au traitement, il n'en tenoit compte : je lui criai enfin moi-même de revenir, & il m'obéit. Il ne fut pas plutôt arrivé près de moi, que je n'eus que le temps de le prendre dans mes bras, de l'asseoir sur une pierre, & sa *crise convulsive* de suivre les procédés accoutumés.

Revenu dans l'*état magnétique*, je lui demandai de ses nouvelles, en lui observant que le *soir* approchoit où il m'avoit annoncé sa *guérison* : à quoi il me répondit, qu'il n'avoit

plus qu'une ou deux crises à avoir; qu'il ne pouvoit assurer si ce seroit après la première ou après la seconde qu'il rendroit son dépôt; mais que cela ne passeroit pas la deuxième. Afin de ne le pas quitter, je le fis asseoir auprès du feu dans la chambre du traitement.

Sur les sept heures & demie, voilà sa crise convulsive qui le prend : mais loin d'être aussi violente que les autres, je le vois s'affoiblir considérablement. J'étois dans une inquiétude extrême, d'autant qu'il me dit : *Monsieur...*, voilà que je perds mes forces...; je ne puis plus pousser ma crise...; c'est la fin... Et il s'arrêtoit, ne pouvant presque pas parler. *Eh bien*, lui dis-je tout alarmé, que signifie cela ? *Seriez-vous plus mal ?* Alors, d'une voix entrecoupée, il me dit : *C'est l'annonce... de ma... guérison... prochaine... : je ne puis marcher... : il me faut porter sur un lit... : je serai mieux... quand j'aurai la tête reposée...* Je le fais en effet porter, car il ne pouvoit se soutenir : un moment après qu'il fut sur le lit, il se réveille & se trouve étonné, comme à l'ordinaire, de sa position : il ne pouvoit revenir sur-tout de l'excès de foiblesse où il étoit. Un quart-d'heure s'étant passé ainsi, il me dit

dit qu'il se sentoît envie de dormir , & qu'il désiroit qu'on le laissât reposer. Je fais retirer tout le monde , & nous allons dans une chambre attenante à la sienne , d'où nous pouvions entendre le moindre bruit qu'il feroit. Il resta ainsi tranquille environ trois quarts-d'heure : au bout de ce temps , quelqu'un ayant entendu remuer dans sa chambre , j'y cours , avec dix ou douze personnes , entre autres , M. le Marquis de Lévis , qui attendoit , ainsi que moi , ce qui devoit se passer ; & nous trouvons Joly le visage hors du lit , & rendant par le nez ce qu'il nous avoit annoncé : c'étoit une matière blanche & épaisse , mêlée de très-peu de sang. Quand je vis qu'il ne rendoit plus rien , je le fis recoucher , & je jugeai , d'après des indications sûres , qu'il étoit encore dans l'état magnétique. Il ne resta pas un demi-quart-d'heure sans revenir dans l'état naturel. Alors je lui demandai s'il savoit ce qu'il venoit de lui arriver : il me répondit que non ; mais qu'il sentoît sa tête fort légère , que c'étoit apparemment le sommeil qu'il venoit de prendre qui en étoit cause ; que cependant il ne savoit d'où lui venoit la foiblesse extrême où il étoit. Je ne me donnois plus la peine d'élever la voix pour

F.

me faire entendre , & le ton le plus bas étoit celui qui lui convenoit le mieux. Quand je le vis tranquille , je lui annonçai qu'il étoit guéri , & que j'allois lui en montrer la preuve. Le témoin sensible qui se trouvoit encore par terre , la légèreté de sa tête , la sensibilité de ses oreilles ; toutes ces preuves réunies mirent fin à son incrédulité , & ne tardèrent pas à le convaincre de sa parfaite guérison. Sa foiblesse seule l'empêchoit de jouir de tout son bonheur. Il alla coucher cette nuit à son auberge & le lendemain , ayant , avec le repos , repris ses forces ordinaires , il est venu me remercier & me témoigner sa joie & sa reconnoissance.

Le surlendemain *vingt-trois* , il est parti en parfaite santé pour son pays , avec le projet de reprendre (s'il est encore possible) des études dont , par son intelligence , il est très-capable de profiter. (Voyez le Certificat ci-après.)

La veille de sa guérison , il s'en étoit passé une tout aussi singulière ; c'étoit celle d'une femme , *Agnès Rémont* , indiquée au N°. 10 du détail des cures opérées à Busancy , laquelle , après une chute affreuse qu'elle fit dans sa cave , sur la tête , le *Mardi 12 octobre* , eut des

verrigoles, des *convulsions*, & un commencement de *saignement de nez*, qui, s'étant arrêté, auroit indubitablement formé un dépôt dans sa tête. Celle-ci, dans ses *crises magnétiques*, m'obligea de la faire *saigner* jusqu'à trois fois : elle me *prédit*, de même que Joly, *l'heure de sa guérison* ; &, après trois saignemens de nez qu'elle avoit de même *présentis* & *annoncés*, le Mercredi 19, elle me dit : *Je suis guérie* ; & si je souffre, c'est de *l'estomac* ; dans un moment cela sera passé, & je n'aurai plus de mal.

En effet, le *Jeudi* elle est restée chez elle très-foible, mais bien portante, & le *Vendredi* elle est venue me remercier avec Joly.

Certificat de la guérison du sieur Joly, dont l'original est entre les mains de M. Rigaud, Notaire à Soissons.

« Nous, *Maire royal* & *principaux Habitans* de la ville de *Dormans* en Champagne, certifions que nous avons connu le nommé *Henri-Joseph-Claude Joly*, de cette Ville, dans un état de *surdité considérable* ; qu'il a été obligé de quitter ses études au Collège

de Louis le Grand , à cause de son infirmité ; que , pendant *six ou sept ans* qu'il a été à *Paris* , nous avons su qu'il avoit tenté les moyens connus de la Médecine ; entre autres ceux administrés sur les *sourds* par M. l'Abbé de *Saint-Julien* , sans en tirer de soulagement ; & qu'enfin , étant allé le *22 du mois d'Octobre* à *Busfancy* , chez M. le *Marquis de Puyfégur* , qu'on lui avoit dit guérir beaucoup de personnes par le moyen du *Magnétisme animal* ; nous l'avons vu revenir au bout de huit jours *PARFAITEMENT guéri de sa surdité , entendant la voix la plus basse ;* & que ledit *Joly* nous a dit avoir rendu par le nez un *dépôt* considérable ; que sur les questions que nous lui avons faites du moyen employé pour le guérir , ainsi que des différens effets qu'il avoit éprouvés , il nous a répondu n'avoir aucune connoissance de la cause qui l'a guéri , ni aucun souvenir des souffrances qu'on lui avoit dit avoir ressenties , si ce n'est d'une foiblesse qu'il éprouva un jour en revenant de *Soissons* , après laquelle il rendit partie de son *dépôt* par le nez , & une autre fois , l'avant veille de sa guérison , d'être tombé foible dans le chemin , en s'en retournant à son auberge. De plus , ledit *Joly* nous a assuré ne plus souffrir

d'une double hernie qui l'incommodoit beaucoup , au point que , dès son retour chez lui , il a cessé de faire usage d'un double bandage , qu'il ne quittoit pas précédemment.

» Nous certifions en outre , que le sieur François Joly , père dudit Joly , nous a montré une lettre de M. le Marquis de Puyfégur , datée du Mercredi 19 Octobre , dans laquelle ce Seigneur lui annonçoit la guérison totale de son fils pour le lendemain Jeudi soir , vingt dudit mois , qui s'effectueroit par la sortie d'un dépôt par le nez ; ce que ledit Joly nous a assuré lui être effectivement arrivé. EN FOI de quoi nous avons signé le présent certificat , à Dormans ce quatre Novembre mil sept cent quatre-vingt-quatre , & à icelui fait apposer le cachet aux armes de notredite Ville. Ainsi signé , Pruche , Maire ; Robert ; Conseiller ; Joly , Curé de Châtillon-sur-Marne ; de Barry , Greffier-Secrétaire ; Lallement , ancien Praticien ; Prin , Curé de Reuilly ; Poan de Monrhelon , Seigneur de Troissy près Dormans ; Delalot , Seigneur de Comblify ; Laurain le Gros , Cheruy , Procureur fiscal de Comblify ; Laurain Racine , Aubry , Aubergiste à la Croix-d'or ; Couvé , Mouffé le jeune , Robert , Curé de Vimelles ; le Chevalier d'Estrées , Brigadier

des Armées du Roi; *Fovelet*, ancien Greffier de la Ville; *C. Martin*, Conseiller; *Delbarre*, *Clouet*, *Herman Stirtz*, *Bougy*, son Maître d'écriture; *Remond*, Aubergiste; *Gaudinar*, Notable; *Joly père*, *Guiborat*, *Castellas*, Vicaire de Dormans; *Goblet*, *Palle*, Greffier militaire; *Madeleine Joly*.

D'après le détail des cures que je viens de citer, & dont l'exactitude est constatée par des précautions au-dessus de toute suspicion, il n'est pas possible de se refuser de croire à l'existence des effets opérés par le moyen du *Magnétisme animal*; & dès-lors on sentira de quel avantage il est, pour le bien général, que cette découverte soit connue, appréciée, & perfectionnée par tout le monde, & sur-tout par la classe d'hommes destinés plus particulièrement à secourir l'humanité souffrante.

S'il est vrai que chaque homme puisse dans l'occasion soulager son semblable, il n'est pas moins vrai que l'habitude de magnétiser, de suivre des crises, d'en prévoir les effets & les résultats, rendront toujours ceux qui, par état, se consacreront à cet emploi, plus bienfaisans que les autres, & , par cette raison, plus précieux à la Société. L'état de Médecin,

par la fuite , en acquerra plus de lustre , parce qu'il fera plus pénible : il ne suffira pas aux *Médecins* de faire seulement usage de leurs connoissances *théoriques* , il leur faudra de plus payer de *leurs personnes* ; & ce fera de la perfection plus ou moins grande de leur *machine électrique animale* , autrement dit , de *leurs facultés physiques* , que dépendra leurs succès dans les maladies.

Une chose infiniment satisfaisante dans l'emploi du *Magnétisme animal* , c'est de pouvoir , à l'aide d'un Malade *en crise magnétique* , avoir un *INDICATEUR sûr* , non seulement du *siège* de sa maladie , mais aussi des *maladies* des différens individus qui lui seront présentés.

Quand on considère ce fait d'une manière isolée & sans chercher à se rendre compte de sa possibilité , on est tenté de le nier & de le regarder comme une *absurdité manifeste* : car , dira-t-on , à moins de croire aux *forciers* ; on ne peut admettre une pareille assertion. Personne n'est plus éloigné que moi de croire aux *sortilèges* & aux *divinations*.

Mais il faut observer que la connoissance des maladies , & la *prévoyance* de leurs symptômes & de leur terminaison , ne tient à rien

de *supernaturel* dans les individus qui se trouvent en état de *crise magnétique*. Ce n'est pas par *prédiction* qu'ils jugent si sagement & si sûrement des *causes des maladies*, mais tout simplement par une *sensation* qui leur est particulière. Ce n'est que par des *sensations* que nous pouvons avoir des *idées* : cette vérité, si constante & si reconnue, ne peut être démentie par rien ; & ce qui arrive aux individus en *crise magnétique*, vient encore à l'appui de cette vérité pour en constater plus authentiquement l'évidence.

J'ai beaucoup questionné mes Malades *somnambules* ; Joly, sur-tout, comme plus intelligent, m'a rendu plus exactement ce qu'il sentoit à l'approche des Malades que je lui présentois à *toucher*. « C'est, me disoit-il, une » *sensation* véritable que j'éprouve dans un » *endroit correspondant* à la partie qui souffre » chez celui que je *touche* ; ma main va naturellement se porter à *l'endroit de son mal* ; » & je ne peux pas plus m'y tromper, que » je ne pourrois le faire en portant ma main » où je souffrirois *moi-même* ».

Par rapport à ce qu'il éprouvoit lui-même dans *l'état magnétique*, pour pouvoir affirmer aussi positivement ses souffrances à *venir*, &

enfin sa guérison : « Quel nom donneriez-vous
 » à cela , lui demandois-je ? C'est plus que
 » *prévoir* , me disoit-il , il faudroit appeler
 » cela *pressavoir* , ou plutôt *pressentir* : oui ,
 » c'est que je *sens d'AVANCE* , je *pressens* le
 » mal qui doit m'arriver ; & comme je ne suis
 » pas éloigné de ma guérison , *j'en pressens* à
 » peu près le moment , comme devant arriver
 » au terme où je *pressens* devoir finir mes souff-
 » rances ».

Le jour de sa guérison , je lui dis que la
 nommée *Agnès Rémont* se portoit bien , qu'elle
 étoit guérie de la veille , *ainsi qu'elle me l'avoit*
annoncé d'avance. Il me répondit : « Cela
 » doit être , puisqu'elle vous l'avoit annoncé :
 » elle ne pouvoit se tromper , car elle *sentoit*
 » ce qu'elle vous disoit , aussi-bien sûrement
 » que je *SENS* que je *dois guérir ce soir* ».

Tout l'extraordinaire des *prédictions* des Ma-
 lades dans l'état *magnétique* , s'évanouit donc ,
 en les considérant comme l'effet d'une *pressen-*
sation particulière & dépendante de l'état dans
 lequel ils se trouvent : nier l'existence de
 cette *sensation* parce qu'on ne l'a point éprou-
 vée , seroit tomber dans une erreur pareille
 à celle d'un *aveugle* de naissance , qui diroit

que le *sens* de la vue n'existe pas, parce qu'il ne peut s'en faire une idée.

LA PRESSENSATION est tellement inhérente à l'état *magnétique*, que je n'ai jamais trouvé un seul de mes Malades, revenu dans l'état naturel, se ressouvenir de rien de ce qu'il avoit fait & prédit pendant sa *crise*. J'ai fait ce que j'ai pu pour lier leurs idées dans le passage d'un état à l'autre, soit en entrant en *crise*, soit en sortant, cela m'a été impossible. La démarcation est si grande, qu'on peut regarder ces deux états comme deux existences différentes. J'ai remarqué, par exemple, qu'en état *magnétique*, ils ont l'idée & le souvenir de tout ce qui les a occupés dans l'état *naturel*; tandis que, dans cet état, ils n'ont aucun souvenir de tout ce qui les a occupés dans l'état *magnétique*: ce qui confirme bien (suivant ce que j'ai dit plus haut) l'existence d'une *sensation* de plus, dans ce dernier état. Ils peuvent, avec six *sens* (si l'on peut s'exprimer ainsi), se ressouvenir des sensations que la jouissance des *cinq premiers* leur a procurée, tandis qu'avec *cinq sens* ils ne peuvent remonter aux idées formées avec *six*. On peut encore se servir ici de la

comparaison d'un *aveugle* de naissance à qui on rendroit la vue. En voyant la lumière, il acquerrait sûrement des idées nouvelles, dont il ne pouvoit avoir le moindre aperçu avant son nouvel état; tandis qu'acquérant un sens de plus, il se ressouviendrait parfaitement de la manière dont il existoit sans la possession de ce sens: la seule différence fort grande qu'il y ait dans le passage de *crise* à l'état naturel, est qu'ici le souvenir de tout ce qu'on a éprouvé se perd totalement; ce qui n'arriveroit pas, à ce que je pense, à l'*aveugle* revenu dans son premier état.

Il existe encore une particularité bien remarquable dans l'état de *crise magnétique*; c'est que la perfection de cette sensation, dont nous ne pouvons nous faire une idée, n'existe véritablement que lorsque les individus sont *malades*: une fois *guéris*, s'ils continuent à tomber *en crise*, ils ne sont plus *bons* à consulter sur les maladies des autres; ils avouent alors qu'ils ne *sentent* plus rien: du reste, quoique *guéris*, ils sont susceptibles encore quelque temps de devenir dans l'état de *somnambulisme*, soit qu'ils entrent dans la chambre du traitement, ou qu'ils s'approchent de la personne qui les a *magnétisés*. C'est ainsi

que plusieurs individus, soit de *Busancy* ou autres lieux, ont été quelque temps à ne pouvoir m'approcher sans se sentir l'*envie de dormir*. Cette susceptibilité dure plus ou moins long-temps, & finit par se passer totalement. ✕

L'électricité artificielle n'exerce aucune influence particulière sur les individus en *état magnétique*. J'en ai fait l'essai sur plusieurs Malades, entre autres sur *Joly*, & sur une *épileptique* dont j'espère la guérison; par la raison que c'est la première malade de ce genre que je sois parvenu à mettre dans l'*état de crise magnétique*. Je les ai fait mettre sur le *gâteau*, & les ai chargés d'*électricité*; cela leur échauffoit la tête, comme à tout le monde; si je tirois d'eux des *étincelles*, ou que je leur donnasse des *commotions* avec la bouteille de *Leyde*, ils me disoient que je leur *faisois mal*; & une fois attrapés, ils ne se prêtoient qu'avec peine à de nouvelles expériences. Comme dans cet état ils ont les *sensations* extrêmement délicates, je leur demandai s'il restoit quelque chose en eux de ce fluide électrique: ils me dirent que non; que cela s'échappoit très-vîte, & que la douleur que je leur avois faite, étoit tout ce qui leur en restoit. La fille *épileptique*, qui n'avoit

+ on verra cy apres ce qu'un peu plus d'expérience m'a appris depuis

aucune idée d'*électricité*, se plaignoit véritablement, & me disoit qu'elle croyoit qu'on lui avoit *mordu le doigt*. Joly étoit celui qui, par quelques connoissances de la chose, pouvoit me satisfaire le plus. Je le fis communiquer, *sans être isolé*, au conducteur de ma machine, & je fis tourner le *plateau*; alors il me dit qu'il sentoît de cette manière circuler le fluide en lui; que cela ne lui fesoit aucun mal; & que ce qu'il ressentoit, ressembloit, sans être aussi fort, à ce qu'il éprouvoit autour du *réservoir magnétique*. J'ai essayé en vain, sans *Magnétisme*, de mettre mes malades *en crises* par le secours seul de l'*électricité*; cela me porte à croire qu'en les *électrifant négativement*, on ne pourroit pas non plus les décharger de l'*électricité animale* ou de l'excédant de mouvement dont ils sont imprégnés.

Le rapprochement que j'ai trouvé entre les *effets électriques* & ceux du *Magnétisme animal*, m'ont conduit à me servir plutôt de *baguettes de verre* pour *toucher* mes malades, que de *baguettes de fer*, que l'on emploie ordinairement: je me suis apperçu qu'elles étoient beaucoup meilleurs *conducteurs* que les premières; ce qui vient apparemment de ce que les pores sont plus ferrés & les *filieres* plus *directes* que

dans aucune autre substance : joint à cela, comme je l'ai dit plus haut, que c'est le corps de la Nature qui *retient* le plus de *fluide universel*. Cette expérience a servi à me convaincre de la vérité d'une des propositions de M. Mesmer, qui est que le *verre* même ne sert pas d'*isoloir* à ce fluide. En effet, il ne seroit plus *universel*, si quelque chose pouvoit en *isoler*.

L'eau magnétisée est un des grands moyens de la *Médecine magnétique*. Un malade *en crise* est seul dans le cas d'en appercevoir la différence avec de l'*eau ordinaire*. Je n'ai pas plus d'idée de ce fait que de tous les autres que j'ai cités, puisqu'il dépend d'une *sensation* exquise que je n'ai jamais éprouvée : mais l'expérience RÉITÉRÉE que j'ai été dans le cas d'en faire sur beaucoup de malades, ne me laisse aucun doute sur sa réalité. Il n'est pas même nécessaire que l'*eau* que l'on *magnétise* soit dans du *verre*; ce qui prouve que ce n'est pas comme dans l'*électricité artificielle*, où l'*eau* ne sert que de *conducteur* du fluide universel, pour le porter sur la partie intérieure du *bocal* qui la renferme : mais ici c'est l'*eau* elle-même qui se charge du *fluide animal*.

Tous mes malades *en crise* s'accordent à conseiller de cette *eau* en abondance aux hydro-

piques, assurant même qu'elle leur est beaucoup plus salutaire que mes *attouchemens* extérieurs. Si, comme j'ai lieu de le croire, cette *indication* est vraie, de quelle importance il est que l'expérience vienne en confirmer le succès !

Il me reste encore une objection bien importante à lever, pour forcer la croyance publique sur les *guérisons* que je rapporte. Comment se peut-il, dira-t-on, qu'un Elève de M. *Mesmer* cite tant de faits extraordinaires, suivis de résultats aussi heureux, tandis que M. *Mesmer* lui-même n'a jamais rien publié de semblable. Ma réponse est toute simple : je suis absolument libre de mon temps chez moi ; je puis, autant qu'il est nécessaire, suivre tous les périodes d'une cure ; d'après les *indications* qui me sont données par les malades eux-mêmes, je puis les faire coucher à portée de moi, & ne les pas quitter un *seul moment*. Enfin, je maîtrise tous les événemens, tandis que M. *Mesmer*, en butte à toutes les volontés d'un public qu'il doit respecter, n'est pas une seule journée maître de lui. Je puis affirmer, sans l'offenser, qu'il lui eût été impossible d'opérer une cure pareille à celle de *Joly* ; car, dès la première *crise* qu'il lui eût occasionnée, obligé peut-être de

l'abandonner pour courir à l'autre bout de *Paris* ou desfaire une *consultation*, il eût perdu tout le fruit de ses peines, en perdant le moment d'obtenir du malade une *indication* sûre de la *cause* de ses maux ; à plus forte raison lorsque la Nature opéroit chez lui des retours périodiques de souffrances , il eût risqué , en l'abandonnant à lui-même , de le laisser étouffer ; ou , s'il n'avoit pas succombé totalement , de causer en lui une *désorganisation* qu'aucun moyen n'eût pu rétablir.

Ce sont ces soins assidus & continuels (que je reconnoissois si nécessaires à tous les malades soumis au Magnétisme) qui me faisoient écrire ce *printemps* , que je regrettois bien que M. *Mesmer* ne se trouvât pas dans une situation assez tranquille pour opérer avec succès les effets bienfaisans de sa *sublime découverte*, & qui me faisoient juger de tout le bien qu'il auroit fait de plus que moi , s'il se fût trouvé à ma place.

Quand je considère en effet ce qui se passe à tous les *traitemens magnétiques* un peu nombreux , je ne puis me refuser à un profond sentiment de tristesse. Accoutumé à ne jamais voir chez moi aucune *crise inutile*, & la Nature se décidant en ma faveur à ne jamais s'arrêter
jusqu'à

jusqu'à l'*entier rétablissement* de mes Malades, je gémis du temps perdu ou des souffrances inutiles & souvent *dangereuses* que font effuyer à leurs Malades la plupart des *Magnétiseurs*.

Les CHAMBRES des *crises*, qu'on devoit appeler plutôt un enfer à convulsions, n'auroient jamais dû exister : M. *Mesmer* n'en avoit jamais eu ; ce n'a été que lorsque la multitude des Malades est venue abonder chez lui dans son nouveau logement, qu'obligé alors de trop partager ses soins, il a imaginé d'avoir un emplacement où il pût au moins, en abandonnant ses Malades, ne pas les laisser exposés à être *touchés* de tout le monde ; ce qu'il savoit leur être très-contraire. Il faut le plaindre véritablement de tout le mal qui est résulté d'un pareil établissement, que l'humanité seule lui avoit dicté. Tant qu'il n'y avoit que lui qui pût entrer dans cette *fatale chambre*, le mal n'étoit pas aussi grand ; mais obligé une fois de dévoiler sa doctrine & ses moyens, chaque *initié* s'est cru en droit d'aller suivre ce que l'on appeloit *crises* ; alors, il a dû en résulter le plus grand désordre dans les individus soumis aux *expériences publiques* ; la *décente*, la santé, tout étoit compromis, & aucune cure satisfaisante n'est venue adoucir les chagrins de l'hon-

G

nête homme forcé de laisser profaner ainsi ses moyens. Tous les Médecins qui, sortis de l'école de M. *Mesmer*, se sont répandus dans les Provinces pour y établir des *traitemens* magnétiques, ont commencé leur établissement par faire arranger *une salle de crises*. Aucun ne peut être répréhensible d'une précaution aussi barbare, puisqu'ils ne l'ont fait que dans les vues les plus bienfaisantes, & que tous sûrement ont eu beaucoup à souffrir du tableau affreux que leur ont présenté les *convulsions* trop réitérées; mais il est temps de les désabuser, ainsi que le public. Tout ce qui s'appelle *convulsions* ne doit être qu'un passage éphémère entre les mains du *Magnétiseur*, & l'état de *crise*, au contraire, est un état *calme* & *tranquille*, qui n'offre aux regards sensibles que le tableau du bonheur & du travail paisible de la nature pour rappeler la santé. Ce n'est pas que dans cet état les individus malades ne souffrent quelquefois d'une manière inouïe; je dis plus, leur *guérison* ne peut s'obtenir *sans souffrances*; mais alors on pourroit dire que, sous l'empire bienfaisant de LA NATURE, leur corps seul souffre, sans que leur ame en soit altérée. La perception qu'ils acquièrent dans cet état, leur faisant envisager leurs souffrances comme

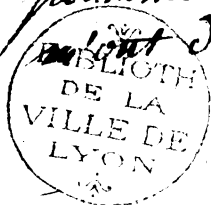
nécessaires & pressentant d'avance leur guérison, comme terme de ces mêmes souffrances, ils ont un courage & une patience qui tranquilisent sur leur état.

Lundi, premier de ce mois de Novembre, le Marquis de Levis & M. Cloquet furent témoins des prédictions d'une paysanne foible & bornée, laquelle sur les six heures du soir, étant en crise magnétique depuis la veille & dans les angoisses les plus violentes de coliques causées par des dérangemens de santé si fréquens dans son sexe, me dit avec la plus grande tranquillité : « Il faut » prendre patience, Monsieur, je ne ferai pas » guérie avant huit heures du soir ; d'ici là il » faut que je souffre beaucoup ; vous ne pouvez » pas m'en empêcher ». Les mêmes témoins ne la quittèrent pas un moment. Enfin, après un redoublement de souffrances, devenant calme & tranquille, elle me dit : « Voilà qui est fini, » je ne souffre plus ». Je me permets une question relative à son état ; elle y répond d'une manière satisfaisante : ces Messieurs regardent à leurs montres, & voyent huit heures précises. Je cite ce fait au milieu de quantité d'autres du même genre, parce que les personnes qui en ont été témoins veulent bien être nommées. †

Enfin, il n'y a pas de jour où je ne pourrois

G ij

*permission que bien peu de personnes
ont Jomé*



prédire à mes Malades tout ce qui leur arrivera, souvent à *plus de huit ou quinze jours de distance*, & leur faire croire que je LIS dans l'*avenir*. Je ne fais cependant rien que ce qu'ils m'ont appris eux-mêmes, en racontant les sensations qu'ils éprouvoient; je ne fais autre chose que leur répéter ce qu'ils ont dit. Mais il n'en seroit pas moins aisé de leur en faire accroire sur cela, parce que (comme je l'ai dit plus haut) ils n'ont aucun souvenir, après la crise, de tout ce qui leur est arrivé.

Je désire bien que dans le *nouvel examen* qui va se faire chez M. *Mesmer* par les *nouveaux Commissaires* nommés par le *Parlement*, il soit pris indifféremment une *douzaine* de nouveaux Malades, sur lesquels M. *Mesmer* exerce seul sa bienfaisante propriété. Il ne se peut pas que, sur ce nombre, il n'y en ait plusieurs qui n'offrent, dans le travail de leurs cures, des phénomènes pareils à ceux qui se sont passés chez moi, & j'espère alors qu'il n'y aura plus de DOUTES sur l'admission d'une *découverte* aussi intéressante pour l'humanité, qu'elle sera glorieuse pour le règne sous lequel elle s'est manifestée.



*Autres Cures intéressantes par leur détail,
opérées depuis celle du sieur Joly.*

LE nommé *Philippe-Hubert VIÉLET*, ancien Garde-chasse & Maître d'école à *Espiez*, près *Château-Thierry*, âgé de *trente-six ans*, avoit depuis quatre ans un mal de poitrine & complication de maux dont les consultations suivantes font foi. Il étoit foible & extrêmement souffrant lors de son arrivée au traitement, qui étoit le 8 *Octobre 1784*. Au bout de *deux* jours, il a commencé à éprouver beaucoup de souffrances; & au bout de *dix* jours, des *crises magnétiques*; ses crises ont toujours été précédées de douleurs fortes à la poitrine & d'oppression considérable; il sembloit n'entrer en *crise de somnambulisme*, que comme forcé de prendre un repos nécessaire.

Vers le *vingt-deux* du même mois, il commença dans ses crises à me faire des détails de sa maladie; il me dit qu'il sentoit s'opérer en lui un travail bien salutaire; que son oppression à l'estomach étoit causée par un dépôt d'humeurs au *pilore* & aux *hypocondres*; que ses

nerfs en étoient fortement agacés ; qu'il auroit beaucoup à souffrir avant d'en être débarrassé ; que cependant ce n'étoit pas là son plus grand mal ; qu'il avoit outre cela un *dépôt* dans la poitrine, qui étoit bien dangereux, parce qu'il ne *pressentoit* pas encore comment il en guériroit. Chaque jour il me donnoit de nouvelles espérances : il n'éprouvoit pas une *seule crise* qui ne fût de plus en plus curative ; enfin il ne fut pas long-temps sans me dire que la cause de ses deux maux se dissiperoit ; savoir celle de ses maux aux *hypocondres*, par des *selles* ; & celle de sa douleur de poitrine, par une *vomique* qu'il cracheroit.

Le *vingt-six* au soir fut l'époque où il m'annonça positivement une *première évacuation* pour le *vingt-huit au soir* ; ce qui est arrivé à la lettre, comme il l'avoit prédit, non sans éprouver les douleurs les plus vives, quoique toujours dans l'état de *somnambulisme*. Vers les neuf heures du soir, quelqu'un m'étant venu avertir que *Violet* étoit très-foible & ne sortoit plus de la chambre du traitement ; (car il n'avoit besoin d'être dirigé par personne, il alloit & venoit de lui-même, comme s'il eût été dans l'état naturel) ; j'allai le questionner ; il me dit qu'il étoit débarrassé de son embarras au creux de l'estomach ; mais qu'il

s'étoit fait chez lui un si grand tiraillement dans les nerfs; qu'il en souffriroit encore longtemps, quoique guéri.

Obligé d'aller passer deux jours hors de chez moi, je ne revins que le samedi soir; j'allai à mon traitement; & après avoir mis *Violet* en crise magnétique, je lui demandai s'il avoit quelque chose à m'apprendre sur l'état de sa poitrine: il étoit alors *six heures & demie du soir*. « Monsieur, me répond-il, je n'en serai pas » débarrassé avant *ce soir, entre neuf & dix heures* ». Je ne m'attendois pas à cette réponse, & ma surprise égala le plaisir qu'elle me fit. J'allai la raconter à M. le Marquis de *Levis*, qui, aussi curieux que moi d'en voir l'accomplissement, se promit bien de se trouver avec le malade au moment *indiqué*. *A neuf heures un quart*, comme nous étions à table, on vient nous dire que *Violet* étoit étendu par terre, & qu'il rendoit *son dépôt*; nous y courons, & nous voyons en effet la preuve la plus convaincante de sa guérison; c'étoit une matière *noire comme de l'encre*. Il me dit qu'il avoit bien souffert, & que sa bouche étoit très-mauvaise: je lui fis boire un *verre d'eau*, & un moment après je le remis dans *l'état naturel*. Alors le mauvais goût de sa bouche l'étonnant beaucoup, & sa respiration

étant plus libre, il me demanda ce qui venoit de lui arriver: heureusement je pouvois, ainsi qu'à Joly, lui montrer encore le témoignage certain de sa cure. Le lendemain il se trouva bien dégagé & sans souffrances, & deux jours après il est parti pour son pays.

Au bout de huit jours, il est revenu, me disant qu'il souffroit encore beaucoup du côté droit & du creux de l'estomac, que quant à sa poitrine, elle étoit bien dégagée; mais qu'il croyoit qu'il s'étoit amassé de nouvelles humeurs dans l'endroit de son premier mal. Je crus, ainsi qu'il me l'avoit dit précédemment dans ses crises, que ce n'étoit que le tiraillement des nerfs, fatigués par le travail qui s'étoit fait en lui, & je le rassurai sur les douleurs qu'il éprouvoit. Il voulut être touché; & il ne fut pas long-temps sans entrer dans l'état de crise magnétique. Une fois dans cet état, je lui demandai ce qu'il appercevoit de nouveau en lui. Alors il m'apprit qu'à son retour chez lui on l'avoit fait écrire pendant six jours & cinq nuits, pour dresser un inventaire pressé, & que n'ayant pu prendre un repos suivi, il se sentoit extrêmement fatigué; que ses nerfs en avoient considérablement souffert, & qu'outre cela, il voyoit en lui

un autre dépôt d'humeur dans la région du pilore. Il fallut donc le remettre de nouveau au traitement ; il y est resté jusqu'au 15 sans me donner d'espérance de sa guérison : depuis trois jours, je lui faisois passer les nuits chez moi en crises magnétiques, parce qu'il m'avoit dit que cela l'avanceroit beaucoup. Le 15 au soir, lui ayant encore demandé s'il croyoit guérir bientôt, il me répondit que je n'avois pas besoin de lui faire davantage cette question ; qu'il savoit fort bien que je désirois en être instruit d'avance, & que lorsqu'il en seroit temps, il m'en instrueroit, sans que je lui en reparlasse. Je le fis coucher cette nuit, comme les précédentes, dans la même chambre que le nommé *Malaisé*, autre Malade qui se trouvoit à mon traitement. Le lendemain 16, étant entré chez lui à huit heures du matin, *Malaisé* me dit qu'il avoit entendu écrire *Vielet* deux heures avant le jour. Je croyois que cet homme avoit rêvé ce qu'il me disoit. Ayant demandé à *Vielet* (que je voyois toujours dans l'état de crise magnétique) des nouvelles de sa santé, il me donna pour toute réponse le papier que je joins ici, en me disant : *Voilà, Monsieur,*

ce que vous désirez savoir ; j'espère que vous
serez content. Je lus ce qui suit :

R A P P O R T.

« J'AI vu pendant long-temps des faits
» qui m'ont paru si extraordinaires , dans les
» faits des crises magnétiques produits par les
» sensations, que je me suis résolu, dans ^{celle}~~la~~
» ~~fait~~ où je suis, d'inscrire les faits qui se
» sont passés à mon égard, le présent, ce
» qui viendra, & ce qui en résultera.

« Je dis que depuis quatre ans que j'ai con-
» sulté quantité de Médecins, qui, sans
» connoître le fond de ma maladie, ont fait
» des épreuves sexagénaires sur mon corps,
» n'ont pu parvenir à me procurer du soula-
» gement : je dis qu'ils ont, au contraire,
» fixé le mal de plus, & occasionné des dépôts
» des plus considérables. C'est dans ce sommeil
» ambuliste que je connois, que je vois, que
» je distingue les causes de cet événement
» plus sûrement qu'aucun Médecin ne le pourroit
» faire ; c'est ce que j'ose dire affirmati-
» vement.

• Je dis que la première cause de ma ma-

» ladie provient d'une *inflammation de poitrine*,
 » produite par les travaux & les chagrins, qui
 » ne demandoit que des adoucissans; mais on
 » a employé la *saignée*, les *vomitifs*, les
 » *purgatifs*; ce qui a aigri les maux, & a
 » fait dégénérer l'inflammation en plusieurs
 » *abcès*, dont une *vomique* étoit aux *pou-*
 » *mons*, une autre au *pilore* de l'estomac, enfin
 » une autre qui étoit attachée à la *rate*: on
 » auroit bien dû employer pour cet effet des
 » *délayans*, des *lavemens* composés de *mauve*,
 » *marrube blanc*, & *fleurs d'ortie blanche*, &
 » autres *narcotiques*. On a le contraire suivi
 » la marche différente, en employant le *savon*,
 » le *sel*, & autres *astringens*; des *médecines vio-*
 » *lentes*, des bains *trop froids*; enfin on a
 » restreint mon individu à sécher les nerfs &
 » les paralyser. De tous les médicamens dont
 » on s'est servi, je ne vois seul que les *poudres*
 » *d'Aillault*, dont je me suis servi particulié-
 » rement, qui ont guidé mes *abcès* au point
 » de les empêcher d'augmenter. Cependant,
 » restant toujours dans un état languissant,
 » avec affection *hypocondre*, depuis ce temps
 » jusqu'à l'époque du 9 Octobre dernier, que
 » M. le Marquis de *Puyfégur* eut la bonté de
 » me recevoir au traitement du *magnétisme*;

« j'ose dire que depuis ce temps jusqu'au
 » *vingt-deux* dudit mois, j'en ai éprouvé beau-
 » coup. Ce fut à cette époque précise que j'ai
 » éprouvé le *sommeil ambuliste*. Le *vingt-cinq*
 » suivant, j'ai prédit que je rendrais un *abcès*
 » qui étoit attaché à la *rate*, le *vingt-huit* à
 » *huit heures précises du soir*.

» Et le *vingt-huit*, M. le Marquis m'inter-
 » rogeant sur ma situation, je lui ai répondu
 » affirmativement, que le *trente*, entre *huit*
 » & *neuf heures du soir*, je rendrais une *vo-*
 » *mique*; que je craignois de renouveler un
 » effort qui avoit déjà paru, mais qui étoit
 » passé définitivement; que d'après, il m'en
 » resteroit une autre, le dernier, mais que je la
 » *cracherois en forme de pus*; que les douleurs
 » de nerfs me resteroient & ne se passeroient
 » qu'à la longue du temps. Je dis & assure
 » que tous ces effets ont eu lieu, ainsi que je
 » l'ai indiqué.

» J'avoue que, revenu à moi-même &
 » croyant être débarrassé de mes ennemis, ne
 » doutant pas avoir quelque retour, je me
 » suis appliqué, pendant cinq nuits & six
 » jours, à une occupation contraire à mon
 » état; je fus obligé de revenir au traitement
 » le *huit Novembre dernier*. J'avoue que, depuis

» ce temps jusqu'aujourd'hui seize du même
 » mois, *six heures & demie du matin*, je n'ai
 » pu déposer affirmativement en quel temps
 » je rendrois le *débit* que j'ai actuellement au
 » *pilore* de l'estomac; mais de présent, je dis
 » que le *DIX-SEPT*, entre *neuf & dix heures*
 » *du soir*, j'en rendrai la plus forte partie par
 » évacuation; que si j'ai le bonheur de *vomir*,
 » le surplus restant partira aussi-tôt; néan-
 » moins, qu'à faute de ce, je *cracherai le pus*,
 » & que peu à peu je serai débarrassé de cet
 » ennemi funeste. Il seroit nécessaire, pour
 » mon bien, que je fusse dans la *position ac-*
 » *tuelle* depuis l'évacuation jusqu'au lendemain,
 » que je sois *BEAUCOUP touché* ce jour-là,
 » soit par une *crise*, ou autres qui en auront
 » le pouvoir: il faudroit aussi, de toute né-
 » cessité, que je prenne ledit jour *dix-sept*
 » *dudit*, *deux onces* ou environ de *crème de tartre*,
 » dont on pourroit y joindre une *demi-once*
 » de *sucré*; prendre cela *le matin*, avec quel-
 » ques *bouillons aux herbes*: si j'eusse été *plus*
 » *long-temps dans les crises*, je n'aurois aucune-
 » ment besoin de ceci.

» Il me restera toujours des foiblesses de
 » nerfs, qui seront occasionnées par *les vents*,
 » mais sans inconvéniens: je vivrai plus tran-

» quille que je n'ai fait depuis quatre ans : ma
» guérison radicale sera pour le printemps
» prochain : je pourrai , en attendant , marcher
» & même travailler un peu sans crainte. Je
» pose en fait & dis que je regarde ma gué-
» rison comme déjà venue.

• « Je répète & je dis que , par la vue & sen-
» sation que je possède actuellement , je peux
» distinguer les maux internes , de même que les
» externes , & par-là juger , prononcer , & obvier
» immédiatement , non pas comme ces Docteurs
» qui donnent des ordonnances après qu'ils se
» sont instruits , & souvent très-mal , par les
» dépositions qu'ils se font rendre par les
» Malades : il n'en est pas de même dans l'état
» où je suis , je peux définir tout , & conclure
» de même.

• « C'est en conséquence de ce fait , que j'ai
» écrit ceci dans mon lit , en crise magnétique ,
» cejourd'hui 16 Novemb. 1784. Signé VIÉLET ».

J'envoyai le tout dans la matinée à M. Ri-
gault , Notaire royal à Soissons , après l'avoir
fait lire à toutes les personnes qui ont signé
la déclaration qu'on trouvera ci-après ; & je
ne REMIS Viélet dans l'état naturel qu'après
que ces mêmes témoins l'eurent vu & questionné

dans l'état magnétique. Je fis prier aussi M. Rigault de se rendre à Busancy le lendemain, pour être témoin de l'accomplissement de la *prédiction*.

Le *Mercredi*, à dix heures moins un quart, *Viélet* étant dans l'état magnétique, après des coliques affreuses & des spasmes répétés, pendant lesquels il perdoit la respiration quelquefois pendant plus de cinq minutes, il eut enfin l'évacuation qu'il avoit annoncée, après laquelle succéda une foiblesse très-grande. Revenu à lui, je le croyois tout-à-fait débarrassé; mais il me dit que, n'ayant pas eu le bonheur de vomir, la poche de son dépôt, qui devoit sortir par cette voie, s'étoit arrêtée au passage. Si mes nerfs n'étoient pas aussi fatigués, me dit-il, je prendrois à présent de l'*Ipecacuanha*, mais il faut, malgré moi, attendre jusqu'à demain. Il passa la nuit dans l'état magnétique, & le lendemain, il prit, par son ordonnance, treize grains d'*Ipecacuanha*, qui n'opérèrent pas l'effet qu'il en attendoit.

Il est resté ainsi souffrant plus de huit jours : lorsqu'il étoit dans l'état magnétique & qu'il s'opéroit en lui un travail salutaire, il éprouvoit des spasmes fort longs : il voyoit, disoit-il cette poche attachée à ses nerfs, comme une

membrane mince & déliée, qui adhéroit fortement. Il avoit souvent des coliques nerveuses qui le faisoient souffrir considérablement; enfin, devenu inquiet lui-même de son état; il me dit un jour, étant *en crise magnétique*, qu'il vouloit consulter sur sa situation avec *Catherine Montenecourt*, & qu'il falloit que j'en fusse témoin, afin de pouvoir exécuter ce qu'ils jugeroient ensemble être nécessaire.

Je les mis donc ensemble *en consultation*: rien n'étoit plus intéressant que cette *conversation*; tous les deux (dans l'état de *somnambulisme*) se *questionnant*, se montrant les parties intérieures de leurs corps, & s'indiquant les effets qui s'opéroient en eux; puis passer de là aux *ordonnances* des moyens propres à les soulager & à avancer leur guérison.

Enfin il fut ORDONNÉ à *Viélet* par *Catherine* de se mettre tous les soirs des *cataplasmes* sur le ventre, composés avec de la *mauve* & de la *guimauve*, la *pariétaire* & un *poireau* *; & de prendre, avec l'infusion de ces mêmes plantes, des *lavemens*

* Elle dénommoit dans son langage ces diverses herbes : la mauve étoit du *fromageon*, & la pariétaire, la *putrelle*.

soirs & matins ; il lui fut confirmé que la foiblesse de ses nerfs avoit été la seule cause de ce que, le jour de l'évacuation , la poche du dépôt n'étoit pas sortie par le haut ; & elle lui ajouta , que tout l'hiver, il souffriroit du creux de l'estomac , mais qu'au printemps il seroit bien rétabli. De retour dans l'état naturel , je leur montrai le résultat de leur consultation , dont ils n'avoient pas la moindre idée ni l'un ni l'autre , & je chargeai Catherine du soin de la mettre à exécution.

Pendant huit jours elle fut suivie par Viélet , qui peu à peu rendit des parcelles de sa poche (comme il me l'avoit aussi annoncé d'avance). Le Samedi vingt-sept , il fut purgé par ordonnance de Catherine , & ne prit point de lavemens ; le Dimanche , après le lavement du matin , il rendit encore une parcelle de la poche. Catherine fit cesser les cataplasmes & retrancha le poireau & la pariétaire de ses lavemens , pour y substituer du beurre. Dans les momens de crises , où il se détachoit quelque^{chose} de ses nerfs , ils éprouvoient une contraction affreuse : cet état violent ne cessoit que pour être remplacé par un spasme qui duroit plus ou moins long-temps. Enfin lui-même perdoit quelquefois courage , & moi-même ai tremblé plus de vingt fois de le voir

H

expirer : chaque matin il m'annonçoit les accès violens qu'il devoit ressentir, soit dans la nuit ou dans la journée , & je ne le quittois pas dans ces momens.

Le Mardi 30 , il eut , à quatre heures & demie , une *convulsion* encore plus forte que les précédentes , dans laquelle il resta plus d'une demi-heure , l'estomac tendu & la tête joignant presque les pieds : tous ses membres étoient retirés ; ensuite il eut des mouvemens si violens , que quatre personnes ne pouvoient le contenir ; un froid glacial & un spasme fort long succédèrent à cet horrible état , après lequel (étant dans l'état magnétique) , il me dit que ses souffrances passées venoient encore d'opérer chez lui le détachement d'une forte partie restante de sa poche ; mais qu'il y en avoit encore une dernière partie , qui , pour se détacher , alloit lui causer plusieurs accès de *convulsions* aussi forts que le dernier. En effet , il en eut encore trois pareils jusqu'à six heures & demie ; alors il perdit la parole : revenu plus calme (& toujours dans l'état magnétique) , il fit signe de vouloir écrire ; je lui fis donner ce qu'il désiroit ; & il écrivit : « qu'à huit heures & demie il recou-
vreroit la parole , & qu'à neuf heures il auroit son

» dernier accès ; après lequel , s'il pouvoit le supporter , il seroit totalement dégagé ».

Pendant cet intervalle il éprouva plusieurs spasmes sans convulsions.

Effectivement , à *neuf heures* , comme il l'avoit prédit , le dernier accès commença : il fut d'une violence extrême , & dura près d'une demi-heure sans relâche ; le plus grand abattement succéda ensuite : vers dix heures & demie je voulus le *remettre dans l'état naturel* ; mais son extrême foiblesse m'en dissuada : à *onze heures* , le voyant un peu plus fort , je lui demandai de ses nouvelles . . . Il vouloit répondre , & ne le pouvoit pas . . . Enfin , rassemblant ses forces , il me prit la main , & ne put qu'articuler : « Ah , Monsieur , quelle reconnoissance ! .. quel bonheur pour moi ! » & les larmes le venoient suffoquer de nouveau . . . chaque fois qu'il vouloit me parler . . . le sentiment lui coupoit la parole . . . Cette scène attendrissante , faite pour être appréciée par toutes les ames sensibles , me reposa bien de toute la fatigue de la journée. Il falloit pourtant lui faire prendre quelque nourriture ; je tâchai en conséquence , après l'avoir fait sortir de la *chambre du traitement* , de le calmer le mieux que je pus ; après quoi je le remis dans *l'état naturel* ;

c'étoit d'ailleurs à peu près l'heure où il m'avoit dit d'avance de l'y faire revenir.

La démarcation qui existe entre ces deux états me faisoit espérer de le voir plus tranquille ; mais dans cette occasion l'émotion forte de son ame se manifesta tout aussi vivement : aussi-tôt qu'il eut ouvert les yeux & qu'il m'eut apperçu , il tomba en foiblesse , après avoir fait un effort inutile pour me parler ; s'il revenoit un moment à lui , c'étoit pour s'écrier : « Ma femme . . . mes enfans . . . quel » bonheur pour moi » ! Une autre fois , s'il ne pouvoit parler , il faisoit des gestes qui , par l'expression de sensibilité qu'il y mettoit , n'en étoient pas moins déchirans. Si-tôt qu'il put parler , ce fut pour me dire que son cœur étoit trop agité , qu'il ne pouvoit exister de la sorte , qu'il me prioit de le *remettre en crise*.

Le sentiment de bonheur & de reconnoissance qui l'animoit étoit en effet trop fort pour la foiblesse de ses nerfs , & je le remis dans l'état magnétique ; ensuite j'obtins de lui de prendre un bouillon , & je lui fis écrire : *Je suis guéri aujourd'hui Mardi 30 Novembre 1784, signé Viélet (15)*. Il passa la nuit dans cet état , avec ORDRE d'en sortir à sept heures pour prendre un lavement. Le lendemain à neuf heures , je fus qu'il avoit fait ce

Dont nous étions convenus *la veille*, & que le reste de *sa poche* étoit sorti : il fut d'une foiblesse très-grande toute la journée; je ne pus lui parler sans le voir s'attendrir. Son cœur étoit saisi de joie, disoit-il, chaque fois qu'il me voyoit. Du reste, ses nerfs le faisoient beaucoup souffrir : deux fois dans la journée je lui fis passer deux heures dans l'état magnétique, pendant lequel état il me confirma sa guérison, & me répéta que ce ne seroit qu'*au printemps* que ses souffrances de nerfs cesseroient. Le Jeudi, 2 Décembre, il étoit un peu plus calme, & je pus dans la matinée lui montrer la certitude de sa guérison écrite de sa main; ce qui lui causa une nouvelle révolution dont je ne pus le tirer que par le passage à l'état magnétique : il est resté deux jours encore chez moi pour se reposer, & est reparti le 5 Décembre pour retourner chez lui.

Je ne veux faire aucune réflexion sur le détail qu'on vient de lire : toutes les âmes honnêtes & sensibles sentiront mieux que je ne pourrois exprimer. Je veux seulement ajouter à leurs jouissances, en leur disant que cet honnête homme, à qui le *Magnétisme animal* vient de rendre la santé, avoit, depuis quatre années, dépensé tout son bien pour

VILLE DE LYON H iij

Impr. du Palais des Arts

obtenir du soulagement , & qu'au bout de ce temps , accablé de chagrin , par le sort affreux de sa famille qu'il avoit ruinée , & se voyant plus malade qu'auparavant , il n'avoit d'autre perspective de la fin de ses maux que la mort la plus prompte : cet homme , par son intelligence , une écriture belle & correcte , est à même d'être employé utilement. Puissent les personnes à portée de le connoître lui procurer les moyens de subsister par son travail !

« Je soussigné Prieur-Curé de la paroisse
 » d'Espies près Mont-Saint-Père, CERTIFIE
 » que le nommé Philippe-Hubert Viélet, de
 » ma paroisse, professe la Religion Catho-
 » que, Apostolique & Romaine, qu'il est de
 » bonne vie & de bonnes mœurs; JE CER-
 » TIFIE en outre qu'il est malade depuis
 » long-temps, & que le seize du mois d'Août
 » 1780 est l'époque précise du commence-
 » ment de sa maladie, ainsi qu'il me l'a dé-
 » claré; qu'il a cherché sa guérison auprès de
 » plusieurs Docteurs en Médecine & Chirurgiens ;
 » qu'il a été traité par M. le Curé de Chamilly,
 » par le Frère Chirurgien de la Charité de
 » Château-Thierry, M. le Chirurgien major du

» Régiment d'*Esterhazy* , M. *Dinot* , Médecin
 » à Château-Thierry; M. *Guérin* , Médecin de
 » *Triport* ; M. *Soyeux* , Médecin à Coincy ;
 » M. *Michel* , Chirurgien de Mont-Saint-Père ;
 » M. *Veulin* , Chirurgien de Jaulgonne ; M.
 » *Laufart* , Chirurgien à l'Hui , & M. *Duchanoi* ,
 » Médecin de la FACULTÉ DE PARIS , &
 » par un autre Médecin d'*Epernay* , dont il
 » ignore le nom , & M. *Petit* de Soissons :
 » qu'il a exactement suivi le régime prescrit
 » par tous ces *Messieurs* , sans en avoir ressenti
 » beaucoup de soulagement. Fait à *Espiés* ,
 » le six Novembre mil sept cent quatre vingt-
 » quatre. Signé *CASHISH* , Prieur - Curé
 » d'*Espiés* » .

*Différentes Consultations sur la Maladie
 ci-dessus.*

UNE personne âgée de trente-quatre ans ,
 a été prise d'étouffemens & même de suffo-
 cation , & les *rafratchissans* ont soulagé. En-
 suite , après des travaux & de grandes cha-
 leurs , il est survenu un *grand mal de gorge* ,
 pour lequel on a employé les *vomitifs* & pur-

gatifs : la saignée a aigri le mal & l'a fixé ; puis sont venus des *maux d'estomac*, de *poitrine*, *douleur entre les épaules* ; puis à la suite *une toux sèche*, &, de temps à autre, quelques *crachemens de sang* : on a fait beaucoup de remèdes qui ont très-peu soulagé. *Constipation depuis un an.*

L'état actuel de la personne est celui-ci : Une espèce de *rhume* accompagné de *douleurs vives* dans les *côtés* & les *épaules*, avec beaucoup de *vents* ; l'humeur semble bouillonner dans la *poitrine*, ce qui approche assez du *râle*, par ce qu'on entend : la *gorge est cuisante* ; il y a *tintement d'oreilles*, *bluettes* ; la *respiration est gênée*, la *bouche est sèche* ; *douleurs vagues quelquefois dans le ventre*, *maux de tête* & *étourdissemens*.

Le fond de cette affaire me semble le produit des affections vaporeuses auxquelles donnent si souvent lieu les *peines*, les *soucis*, les *chagrins*, & les *idées creuses*. Le mal est une espèce d'*asthme* continu ; & tous les accidens dont se plaint la personne, me semblent venir, & de l'état *spasmodique* de tout l'individu, & de l'oppression de la *poitrine*.

Voici ce que je conseillerai de faire :

1°. *Un cautère volant au bras*, avec une

bonne suppuration, pour détourner de la poitrine les humeurs que la douleur & la gêne y appellent.

2°. Boire tous les jours une pinte de tisane faite avec une cuillerée d'orge perlé, les fleurs de mélilot, de tilleul, & la réglisse.

3°. Prendre *les bains tièdes* jusqu'à la ceinture seulement, s'il est possible.

4°. Pour déjeuner & pour souper, *du lait avec du pain.*

5°. Et quatre fois le jour, à des distances égales, prendre un paquet de poudre faite avec un quart de *grain de kermès* bien mêlé avec quatre grains d'*iris de Florence* en poudre, & la poudre de réglisse à volonté. Signé *DUCHANOY, Docteur-Medecin de la Faculté de Paris.*

Autre.

Demi-livre ruelle de veau, six feuilles de scolopendre, racine d'oseille, pissenlit, chicorée sauvage, de chacune demi-once ; coupé, ratissé & lavé, passé par un linge, y ajouter 18 grains de terre foliée de tartre.

Une bouteille & demie de vin blanc, infuser pendant vingt-quatre heures sur des cendres chaudes, avec demi-poignée de sco-

lopendre, demi-once de féné mondé, racine de polipode de chêne raïsier, chacune demi-once, une pincée de marrube blanc. Signé *DINOT*, Médecin à Château-Thierry.

Autre.

La cause première de la maladie étoit une transpiration arrêtée, qui a dégénéré en véritable *inflammation de poitrine* ; & par le mauvais traitement qu'on a administré, a fait dégénérer l'inflammation en *vomique* ou abcès aux poumons ; ce qui est prouvé par le *craquement de pus* mêlé de sang : l'abcès se renouvelle de temps en temps. C'est alors que le Malade doit se ressentir de tous les symptômes dont il fait mention ; à cela s'est joint encore une affection asthmatique qui gêne la respiration.

Pour soulager le Malade de ses maux, je conseille qu'il fasse usage d'une *tisane d'orge miellée* ; dans chaque pinte, on y mettra deux gros d'*oximel scillectique*. Outre la tisane, il fera usage des *pilules* suivantes, en en prenant une le matin & une le soir en se couchant.

Prenez *cloportes préparés*, une demi-once ;

racine d'iris de Florence, gomme ammoniacque, de chaque deux gros; fleurs benjoin, un gros; térébenthine de Venise, une demi-once; syrop balsamique, autant qu'il faut pour former une masse: faites des pilules à dix grains chaque.

Le Malade se nourrira de laitage & des farineux, observant cependant que si le Malade a une fièvre lente, il ne prendra point de laitage. Signé *JUMILTHER.*

A U T R E.

Maladie à Consulter.

UNE personne, âgée de trente-quatre ans, a été prise d'étouffemens, & même de suffocation, & les rafraîchissans ont soulagé: ensuite, après des travaux & de grandes chaleurs, il est survenu un grand mal de gorge, pour lequel on a employé les vomitifs & les purgatifs; la saignée a aigri le mal, & l'a fixé, avec maux d'estomac & de poitrine; puis douleur & resserrement entre les épaules; puis, à la suite, une toux sèche, &, de temps à autre, quelques crachemens de sang: on a fait beaucoup de remèdes qui ont

très-peu soulagé. Constipation depuis vingt mois.

L'état actuel de la personne est celui-ci : Une espèce de rhume accompagné de douleurs chaudes dans l'estomac & la poitrine, avec beaucoup de vents ; l'humeur bouillonne dans la poitrine avec regonflement, ce qui approche assez du râle ; la gorge est cuivante ; il y a tintement d'oreilles, bluettes, la respiration est gênée, la bouche est sèche ; douleurs vagues quelquefois dans le ventre, maux de tête, étourdissemens, &c.

Le Malade prendra tous les jours au matin, en se levant, d'abord *une demi-tablette de soufre*, & ensuite une tablette entière, si la demi-tablette ne tient pas le ventre libre ; par-dessus cette tablette de soufre, il avalera deux gobelets de lait coupé, de la manière suivante :

Dans un grand demi-setier d'eau bouillante, on y mettra bouillir *deux pincées d'avoine*, lavée auparavant dans l'eau chaude ; plein une cuiller à café de miel blanc, qu'on fera bouillir jusqu'à réduction à moitié ; on y ajoutera sur la fin une pincée *de fleur de sureau*, & *une ou deux fleurs de camomille romaine* ; on passera cette décoction, qu'on

coupera avec autant de lait de vache , pour être partagée en deux gobelets , dont on prendra le premier en mangeant ou après avoir mangé la tablette , & le second , demi-heure après le premier.

On continuera ce régime pendant longtemps.

Ordonnance de M. Petit , Médecin à Soissons.

*Acte de notoriété du 18 Novembre
1784.*

CEJOURD'HHI dix-huit Novembre mil sept cent quatre-vingt-quatre , avant midi ;

Pardevant le Notaire du Roi résidant à Soissons , soussigné en présence des témoins ci-après nommés ;

Sont comparus M. Louis-Claude de Saint-Martin , ancien Officier au Régiment de Foix , demeurant ordinairement à Paris , de présent au château de Bufancy , près Soissons ;

Sieur Jean-Jacques Boileau , Peintre , demeurant aussi ordinairement à Paris , de présent audit Bufancy ;

Sieur Louis-Emmanuel Hivart , Brigadier des Fermes du Roi , demeurant à Soissons , actuellement audit Bufancy ;

François Ribault, Jean Chervie, & Pierre Garré, tous trois garçons majeurs, demeurant au château dudit Busancy :

Lesquels ont déclaré, certifié & attesté pour vérité, que le nommé *Philippe-Hubert VIELET*, ancien Garde-chasse & *Maître d'Ecole* de la paroisse d'*Espiés* près *Château-Thierry*, demeurant audit *Espiés*, actuellement au château dudit *Busancy*, le jour d'hier dix-sept du présent mois de Novembre, à neuf heures trois quarts du soir, a *RENDU* le dépôt par évacuation de bas, qu'il avoit annoncé par son écrit daté du seize dudit présent mois : ledit écrit, & un certificat y joint, déposés à M^c Rigault, Notaire soussigné, présence des témoins y dénommés, ledit jour, & contrôlés.

De laquelle déclaration lesdits sieurs *COMPARANS* en ont requis acte audit Notaire soussigné, présens lesdits témoins, à eux octroyé, pour servir & valoir à qui il appartiendra, en temps & lieux, ce que de raison. Fait & passé au château dudit *Busancy*, en une salle basse, ayant deux croisées sur la cour, pardevant moi Notaire soussigné, en présence d'*Antoine Poltron*, Jardinier, & de *Louis Burguet*, Maréchal ferrant, tous deux

demeurant audit *Busancy*, témoins à ce appelés & mandés, l'an & jour susdits, & ont signé, sauf ledit *Pierre Garré*, qui a déclaré ne savoir écrire ni signer, de ce interpellé : à la minute des présentes, demeurée à M^e *Rigault*, Notaire, & contrôlée à *Soissons*, le 18 Novembre. 1784, par *Tapin*, qui a reçu quinze sous. Signé *RIGAULT*.

*Acte de dépôt du 18 Novembre 1784,
à la réquisition de Philippe-Hubert
Viélet.*

CEJOURD'HUI dix-huit Novembre mil sept cent quatre-vingt-quatre, avant midi ;

LE NOTAIRE du Roi résidant à *Soissons*, soussigné, étant ledit jour au *château de Busancy* près *Soissons*, auroit été mandé par *Philippe-Hubert Viélet*, ancien *Garde-chasse & Maître d'Ecole*, demeurant à *Espiés* près *Château-Thierry*, de présent audit *château de Busancy*, pour constater la guérison d'une maladie dont il est attaqué depuis quatre ans.

Lequel désirant faire le dépôt d'un écrit par lui fait de sa main & signé de lui, & d'un certificat attestant ledit écrit ; pourquoi il a requis M^e *Rigault*, Notaire, soussigné, assisté

& en présence des témoins ci-après nommés ,
d'annexer & déposer au nombre de ses mi-
nutes ledit écrit signé dudit *Violet* , daté du
16 Novembre présent mois , contenant deux
pages , commençant par ces mots , *Rapport* ,
& finissant par ces mots , *c'est en conséquence de*
ce fait que j'ai écrit ceci , étant dans mon lit , en
crise magnétique , cejourd'hui 16 Novembre 1784 ,
& signé enfin Violet , avec paraphe ; observant
qu'à la treizième ligne de la première page ,
se trouve écrit , entre la ligne douzième &
celle treizième , le mot *ma* ; qu'à la quator-
zième , il y a un renvoi en marge , où sont
écrits ces mots , *produit par les travaux & les*
chagrins : à la ligne vingt-cinq , au renvoi
entre lignes , portant ces mots , avec affection
hypocondre , & à la ligne trente-quatre de la
sudite première page , se trouve ajouté entre
lignes ces mots , ce dernier ; qu'à la ligne
vingt-cinq de la seconde page , moitié de la
ligne barrée , & la vingt-sixième ligne le quart
de ladite ligne aussi barrée : ledit certificat écrit
sur la première page d'une feuille de papier
commun , contenant dix-neuf lignes & cinq
mots , sans aucunes ratures ni renvois , com-
mençant par ces mots : *Nous , soussignés , re-*
connoissons avoir lu , dans la matinée , aujourd'hui
seize

Seize Novembre 1784, un écrit signé Viélet, daté du 16 dudit jour, contenant deux pages, & finissant par ces mots, au château de Busfancy, chez M. le Marquis de Puysegur, le 16 Novembre 1784, signé en fin Mignot, Chartraire de Bourbonne, Comtesse d'Avaux; le Marquis de Puysegur, Comte Maxime de Puysegur, Saintes-James, Marquise de Puysegur; Saint-Martin, Boileau, Moreau, ancien Curé de Busfancy; Duval, Curé de Busfancy, & Chevalier, Fermier à Busfancy. Ledit écrit & ledit certificat contrôlés audit Soissons cejourd'hui par Tapin, après avoir été dudit Viélet certifiés véritables, &, à sa réquisition, cotés, signés & paraphés, en toutes les pages, des Notaire & témoins soussignés; duquel dépôt il en a requis acte, à lui octroyé, pour lui servir & valoir, & à qui il appartiendra, en temps & lieux, ce que de raison. Fait & passé au château dudit Busfancy, en une salle basse ayant deux croisées sur la cour, pardevant moi Notaire soussigné, & lesdits sieurs témoins, à la minute demeurée à M^e Rigault, Notaire, & contrôlée à Soissons, le dit jour 18 Novembre 1784, par Tapin, qui a reçu quinze sous.

Vient ensuite l'acte de Viélet, signé de lui, avec paraphe, contrôlé audit Soissons le

I

18 Novembre 1784, par Tapin, qui a reçu quinze sous.

Certifié véritable par ledit Philippe-Hubert Viélet, au désir de l'acte de dépôt reçu par le Notaire du Roi résidant à Soissons, sousigné, en présence des sieurs témoins y dénommés, ce jourd'hui dix-huit Novembre 1784. Signé *Viélet*, avec paraphe, *Saint-Martin*, *Boileau*, & *Rigault*, avec paraphes.

Nous SOUSSIGNÉS, reconnoissons avoir lu, dans la matinée aujourd'hui *seize Novembre mil sept cent quatre-vingt-quatre*, un écrit signé *Viélet*, daté du 16 dudit mois, contenant deux pages, dans lequel cet homme déclare qu'il n'a pu, jusqu'au moment où il écrit, 16 du même mois, *six heures & demie du matin*, déposer affirmativement en quel temps il rendroit le dépôt qu'il a actuellement au pilore de l'estomac, mais annonce que *demain 17, entre neuf & dix heures du soir*, il en rendra la plus forte partie par évacuation; que s'il a le bonheur de vomir, le surplus partira aussi-tôt : dans le même écrit cet homme rend compte des diverses sensations qu'il a éprouvées & qu'il éprouve dans l'état de crise magnétique où il a passé la nuit, & où il est encore dans l'état présent, comme chacun de nous l'a

Vu avant de *signer*. *CERTIFIONS* en outre, que le nommé *Malaisé*, qui a couché dans sa chambre, a assuré l'avoir entendu *ÉCRIRE* deux heures avant le jour, & le tout sans lumière.

Au château de Busancy, chez M. le Marquis de Puysegur, le jeize Novembre mil sept cent quatre-vingt-quatre. Signé *Mignot, Chartraire de Bourbonne, Comtesse d'Avaux; le Marquis de Puysegur, Comte Maxime de Puysegur, Sainte-James, Marquise de Puysegur; Saint-Martin, Boileau, Moreau*, ancien Curé de Busancy; *Duval*, Curé de Busancy, & *Chevalier*, Fermier à Busancy. Contrôlé à Soissons le 18 Novembre 1784 par *Tapin*, qui a reçu quinze sous.

Certifié véritable par ledit *Philippe-Hubert Viélet*, au désir de l'acte de dépôt reçu par le Notaire du Roi résidant à Soissons, soussigné, en présence des sieurs témoins y dénommés, ce jourd'hui 18 Novembre 1784. Signé *Viélet*, avec paraphe; *Saint-Martin, Boileau, & Rigault*, avec paraphes.

Nota. Comme on auroit pu douter que la déclaration de *Viélet* eût été déposée chez le Notaire avant l'accomplissement de la prédiction qui s'y trouve énoncée, je me suis

procuré le certificat suiyant, qui prévient cette difficulté.

« Nous Antoine *Rigault*, Notaire royal à Soissons, certifie & atteste pour vérité, que le SEIZE NOVEMBRE, à une heure & demie de relevée, M. le Comte *Maxime de Puy-ségur*, accompagné de M^c *Michel-Samson Fabus*, Procureur ès Siéges royaux de Soissons, y demeurant, m'a remis, en mon étude, l'original de l'écrit du nommé *Philippe-Hubert Viélet*, ancien Garde-chasse & Maître d'École d'Espies, près *Château-Thierry*, daté dudit jour *seize Novembre* mil sept cent quatre-vingt-quatre, & signé en fin *Viélet*; auquel écrit étoit joint le certificat attestant ledit écrit daté dudit jour *seize Novembre*; que l'intention de mondit Seigneur Comte *Maxime de Puy-ségur* étoit que ledit écrit, ainsi que ledit certificat, me soient déposés, & qu'il en soit par moi dressé un acte. Mais qu'après en avoir conféré, présent ledit M^c *Fabus*, tous trois d'un avis commun, il a été différé de faire le dépôt desdites deux pièces qu'après la prédiction énoncée audit écrit, arrivée & c'est en conséquence que je me suis transporté au chateau de *Busancy*, chez M. le *Marquis de Puy-ségur*, le dix-sept dans l'après-dîner, que

la prédiction étant arrivée, j'ai, le lendemain DIX-HUIT, huit heures du matin, fait lecture audit Viélet de son écrit & dudit certificat; qu'ayant reconnu son écriture, il m'auroit requis l'acte de dépôt fait & passé pardevant moi, en présence des témoins y dénommés, ledit jour dix-huit Novembre mil sept cent quatre-vingt-quatre, contrôlé à Soissons ledit jour par Tapin; desquels actes de dépôt, écrit & certificat j'en ai délivré expédition.

« Délivré par moi soussigné le présent certificat, pour servir & valoir ce qu'il appartiendra à temps & lieux, ce que de raison. »
 A Soissons, le cinq Janvier mil sept cent quatre-vingt cinq; *signé* RIGault ».

Nous soussignés Prieur-Curé & principaux habitans de la paroisse d'Espies, diocèse de Soissons, certifions que le sieur Viélet, depuis très-long temps, nous a déclaré qu'il se portoit infiniment mieux depuis que M. le Marquis de Puységur avoit eu la bonté d'entreprendre sa guérison, & qu'effectivement son visage annonce que si sa santé n'est pas encore parfaitement rétablie, elle est au moins beaucoup meilleure que par le passé; en foi de quoi nous avons signé à Espies le 1^{er}. Janvier mil sept cent

quatre-vingt-cinq ; *signé* CAFLSCH , Prieur
d'Espies , Givry ; Jean-Jacques Giyry , Jacques
Atréh , de Ligny , Notaire ; Robilliard , Met-
tiviez , Denis , Demonus , Laurent Laplante ,
Pierre Allard , Lambouvet , Syndic ; de Hu ,
Baronnat ,

Nous principaux Habitans, certifions en outre
que pendant l'espace de quatre ans & plus que
ledit Viélet a été attaqué de cette maladie ,
il a souffert des maux considérables , qu'aucun
Médecin & Chirurgien ne lui ont pu retirer ,
& l'ont laissé dans l'éthisie , cependant après
l'avoir tous traité fort long temps ; ne pouvant
plus vaquer à aucune affaire , si ce n'est depuis
le traitement que lui a fait M. le Marquis de
Puyfégur , où il est de retour depuis le 6 Dé-
cembre dernier , où il nous paroît avoir la liberté
du corps & sa marche plus libre ; ce que nous
certifions véritable , ledit jour premier janvier
mil sept cent quatre-vingt-cinq ; & *ont signé* ,
De Ligny , Notaire ; De Hu , De Ligny le
jeune , Lanbourt , Syndic ; Baronnat , Alleire ,
Jacques Atrél , Boileau , Denis Demées , Poreau
Joffet , Mettiviez , Jean Mettiviez , Vendeuilly
Lefevre , Philippe Metad , Lambert , Robilliard ,

Pierre Mettiviez, Givry, Jean-Jacques Givry,
Victor, Helot.

« Je soussigné CURÉ, Doyen de l'église paroissiale & collégiale de Saint-Quentin de Berzy, Diocèse & Election de Soissons, certifie à tous qu'il appartiendra, qu'Angélique Brisfontier, épouse de Pierre Le Bosseur, manouvrier de l'Echelle, Hameau de ma Paroisse, jeune femme bien constituée, incommodée, depuis un an environ, d'une fièvre intermittente, tantôt tierce, tantôt quarte, & tantôt quotidienne, s'est déterminée vers le commencement de Juin dernier (à ma sollicitation), de se rendre à l'établissement du Magnétisme animal de M. le Marquis de Puységur, Seigneur de Busancy; qu'elle a suivi, l'espace de huit jours, audit Busancy le traitement magnétique suivant les procédés de M. Mesmer, qu'elle en a ressenti, en ma présence, les crises & tous les effets d'une manière si directe & si prononcée, qu'il m'est impossible d'attribuer à la force de l'imagination & aux seuls effets de la Nature la cessation de sa fièvre & le recouvrement de sa santé, qu'elle a éprouvés aussi-tôt après ledit traitement, dont elle a joui depuis sans aucune altération, & dont elle

jouit encore dans un degré parfait. En foi de quoi j'ai délivré le présent certificat, cejourd'hui 11 Novembre mil sept cent quatre-vingt-quatre. Signé, MOSNIER (10).

Cure de maux d'estomac causés par des suppressions habituelles depuis l'âge de treize ans, & d'abcès aux poulmons.

LA nommée *Catherine Montenecour*, âgée de *vingt-sept*, Cuisinière chez *Mademoiselle Mignot*, à *Belen*, près *Soissons*, est arrivée à mon traitement le 28 *Octobre 1784*. La crainte qu'elle avoit de devenir en *crises magnétiques* l'avoit empêchée depuis long-temps de venir à *Bu-sancy*. J'ai commencé par la faire consulter un *Malade en crise*; il lui a été dit qu'elle avoit *l'estomac abîmé* par les remèdes & les drogues qu'on lui avoit fait prendre; qu'il étoit temps de les cesser entièrement, si elle ne vouloit pas succomber avant peu; il lui fut dit ensuite des particularités si vraies sur son état, que cette fille ne balança pas un moment à se

mettre autour du *réervoir magnétique*; dès le lendemain elle commença à éprouver des effets apparens, & le surlendemain elle eut des *crises magnétiques*: elle ne restoit pas d'abord longtemps dans l'état de *somnambulisme*; il me falloit l'empêcher de se frotter les yeux, sans quoi elle se réveillait malgré moi; peu à peu ses *crises* s'allongèrent, & enfin elles devinrent de nature à se trouver assez éclairée sur son état pour m'en apprendre des détails.

Le 30, elle m'annonça pour le premier du mois de Novembre une débacle considérable d'humeurs & de sang; savoir, à sept heures du soir un VOMISSEMENT, & à dix heures une évacuation sanguine si forte, qu'elle se trouveroit très-foible, mais qu'il ne falloit pas s'en inquiéter & lui donner seulement un verre d'eau & de sucre. Je fis prévenir Mademoiselle Mignot, chez qui elle s'en retournoit tous les soirs, de ces *prédications*, qui se sont accomplies à la lettre comme elles avoient été annoncées.

Le Mercredi 3, elle m'annonça encore une perte de sang pour le Vendredi 5 à neuf heures du soir; j'en prévins de même sa maîtresse, qui, ne doutant pas que cette *prédiction* n'eût lieu comme la précédente, me pria de garder la Malade chez moi, afin d'être à portée de la

soulager dans ses souffrances. (*Voyez le certificat ci-après.*)

Le *Vendredi* 5, je la fis se coucher en *crise magnétique* : à neuf heures elle commença à cracher du sang, comme elle l'avoit annoncé, mais en fort petite quantité : je la voyois beaucoup souffrir, & faire des efforts inutiles ; je lui en demandai la raison : elle me répondit qu'il s'opéroit un changement en elle, que le sang prenoit *un autre cours*, & que le lendemain elle iroit à la garde-robe, courroit presque toute la journée : elle me déclara ensuite qu'elle avoit été *saignée* dans un temps contraire, il y avoit deux mois, & *purgée* ; que cette *saignée* & cette *purgation* n'avoient produit que de mauvais effets ; & que ce seroit cette *médecine* qu'elle rendroit le lendemain.

Le 6, sa PRÉDICTION de la *veille* eut si complètement son effet, que je ne pus lui ôter de la tête qu'elle avoit été *purgée* sans le *favoir*.

Le *soir*, elle m'annonça qu'elle *découvroit* en elle un mal qu'elle n'avoit pas encore *vu*, & qui la chagrinoit beaucoup ; elle étoit bien fâchée, disoit-elle, d'être venue chez moi pour *voir* de si vilaines choses qu'elle auroit ignorées toute sa vie ; elle pleuroit & se désoloit ; je lui en

demanda la cause : elle me répondit qu'elle voyoit ses *poumons* attaqués ; que je pourrois guérir son *estomac*, mais que pour les *abcès aux poumons*, cela lui paroïssoit impossible : je la tranquillifai le mieux que je pus, & heureusement pour elle que, revenue dans l'état naturel, elle ne se ressouvenoit pas de ce qu'elle m'avoit dit.

Pendant, le *Mercredi* matin 10, son *estomac* étoit tout à fait débarrassé, & le *Jeudi* elle m'assura qu'elle étoit totalement guérie.

Son mal aux *poumons* ne l'effrayoit plus tant ; elle me disoit dans ses *crises magnétiques*, que les embarras qu'elle y voyoit pourroient bien se détacher, & qu'elle *cracheroit* peut-être son *abcès* tout entier si elle restoit encore une *huitaine* au traitement.

Le *Jeudi* matin 11, elle eut si peur des cris affreux que faisoit une autre Malade (celle dont la cure suit celle-ci) ; qu'elle en eut une révolution de bile ; je la fis *rester en crise* presque toute la journée, & le soir, après des évacuations nécessaires, elle fut de nouveau guérie.

Son *estomac* depuis va bien ; elle n'en souffre plus du tout.

Les *Vendredi*, *Samedi* & *Dimanche*, elle a *craché* beaucoup de *pus* dans l'état naturel ; elle

étoit fort inquiète , & une fois *en crise* , elle me disoit que son mal s'en alloit entièrement , & que bientôt elle auroit *les poumons* aussi sains que *l'estomac*.

Toutes les nuits je la faisois dormir *en crise magnétique* , le dégagement de ses poumons s'en opéroit plus facilement ; tous les matins elle voyoit sa cuvette ou son mouchoir rempli de *ses crachats* , sans avoir le souvenir des souffrances qu'elle avoit dû éprouver pour les rendre.

Enfin le *Jeudi 18* , elle me dit qu'il ne lui falloit plus qu'*une nuit* pour être parfaitement guérie.

Le *Vendredi* , dans sa crise , elle me confirma sa guérison , m'ajouta que non seulement elle ne voyoit plus rien en elle , mais que même elle n'y voyoit plus pour se conduire , au point qu'elle me prioit de *lui ouvrir les yeux* , sans quoi elle risqueroit de se heurter contre tout ce qu'elle rencontreroit : ce manque *de vision* dans sa crise acheva de me convaincre de sa guérison.

Elle continuoit cependant le traitement , afin de se refaire entièrement. *Un coup* qu'elle se donna dans le côté quelques jours après , ayant voulu marcher dans l'état de *somnambulisme* non clair-voyant (ce qui même l'avoit fait

se réveiller sur le champ), m'obligea à de nouveaux soins ; une fois en *crise magnétique*, je fus que ce *coup* avoit été si violent, qu'il lui faudroit *cracher du sang* ; elle m'en annonça de même le jour & l'heure : & la *prédiction s'étant accomplie*, il n'en résulta aucune suite fâcheuse.

La fin du mois qui devoit amener chez elle une époque qui constateroit sa guérison, étoit prochaine. L'avis de plusieurs de mes *Médecins* & le sien furent qu'il falloit continuer le traitement jusque-là, parce que cette seconde révolution seroit encore difficile à passer, & qu'elle essuyeroit de très-*violentes coliques*. Le 24, étant dans l'*état magnétique*, elle commença en effet à *pressentir* des souffrances pour le *Vendredi* 26 ; cela ne manqua pas d'arriver comme elle l'*avoit prédit*, & jusqu'au *Dimanche à minuit* elle n'eut, pour ainsi dire, aucun relâche ; le *sang* causoit tant de désordres chez elle, que quelquefois elle devenoit *violette*, étrangloit ; ensuite c'étoient des *convulsions* d'estomac qui la mettoient dans un *état affreux d'éréthisme*. Heureusement, dans les momens de relâche ; je pouvois savoir d'elle tout ce qu'il y avoit à lui faire dans ses *crises violentes*, & par ce moyen je pouvois la soulager, sans éprouver d'inquié-

tudes; elle m'assura aussi que c'étoit *la dernière fois* qu'elle auroit des *coliques* de cette espèce, & que dorénavant toutes ses époques se passeroient sans souffrances. Le résultat des *consultations* que je fis sur son compte me confirma la même chose.

Le *Lundi 29*, elle m'apprit le retour de sa santé que je savois, dès la veille, devoir arriver. Elle est restée chez moi jusqu'au *Mercredi*; & le *Jeudi 2 Décembre*, elle est partie très-bien portante, m'ayant cependant annoncé dans sa *dernière crise*, que le soir elle auroit un accès de *fièvre* depuis 9 heures jusqu'à 11 heures ce qui m'engagea de lui ordonner de se coucher en arrivant chez elle; de plus, elle m'avoit aussi prédit que sa révolution ne finiroit pas avant le *Samedi soir*. J'ai su depuis par elle-même, à mon passage à *Soissons*, que ces faits avoient eu exactement leur exécution.

JE CERTIFIE que la nommée *Catherine Montencourt*, ma Cuisinière, étoit fort incommodée de *maux* d'estomac, qu'elle m'a assuré avoir eu une peur dans sa jeunesse qui avoit arrêté chez elle le cours de la nature, & que depuis elle n'avoit pas joui d'un état certain de santé; qu'il y a trois mois, ayant reçu un coup de pied de cheval, on fut obligé de *la saigner*

dans un temps contraire, & de la purger ensuite; que depuis lors tous les maux ayant considérablement augmenté, je lui ai fait faire usage infructueusement des secours de la Médecine ordinaire; qu'enfin s'étant déterminée (quoiqu'avec beaucoup de répugnance) à aller à *Bussancy*, elle a été traitée pendant cinq semaines par le moyen du *Magnétisme animal*, & qu'elle en est revenue totalement guérie. Je CERTIFIE en outre avoir été prévenue deux jours d'avance d'une double révolution salutaire que devoit éprouver la Malade, le premier Novembre; savoir, l'une à sept heures du soir, & l'autre à dix heures, lesquelles se sont effectuées à la lettre, comme elles avoient été annoncées.

Je dois certifier de même la guérison complète d'un autre Domestique à moi. Le nommé *Jean Pierre Larcher*, Vétéran de Cavalerie, qui n'a eu son congé que pour cause d'infirmités de quinze ans d'ancienneté, lequel, en douze jours de temps, s'est trouvé guéri par le *Magnétisme animal*, d'oppressions continuelles d'estomac & de lassitudes habituelles dans tous les membres, qui l'empêchoient de faire aucun exercice un peu fort; de manière qu'aujourd'hui il a bon appétit, monte à cheval sans se fatiguer, & se trouve mieux portant qu'il

n'a jamais été. En foi de quoi j'ai signé le présent certificat, ce 4 Décembre 1784. Signé, MIGNOT (11).

*Certificat que m'a apporté la Malade
ci-après.*

Je SOUSSIGNÉ CERTIFIE à tous qu'il appartiendra que *Marie-Louise Bardoux*, femme de *Jean-Louis Métivier*, ma paroissienne, est attaquée depuis *deux ans*, environ, d'un *rhumatisme* appelé *goutte sciatique*, dont elle souffre beaucoup, & la met hors d'état de travailler. Délivré ledit certificat, pour lui servir ainsi que de raison, le 20 Novembre 1784. Signés, *Rougeaux*, Prieur-Curé de Verdilly; *Brulez*, Syndic; *Pétrez*, Buraliste; *Le Blanc Sarrafin*, *Gauthier*, *Spémen*, *Clerclaie*, *Le Clerc*, l'*Allier*.

Marie-Louise Bardoux, femme de *Métivier*, âgée de quarante-cinq ans, de la paroisse de *Verdilly*, proche *Château-Thierry*, avoit commencé à ressentir des points de côté le premier Janvier 1783; au bout de huit jours il s'étoit déclaré un commencement de *paralyse* dans tout le côté droit, avec des douleurs insupportables,

supportables, qui la faisoient crier jour & nuit : lorsque les douleurs s'apaisoient, la paralysie empirait. Depuis ce temps ses accès de souffrances lui avoient repris fréquemment, & elle étoit au point de n'avoir pas un seul jour de tranquillité, lorsqu'elle est arrivée à mon traitement le *Mercredi 10 Novembre*.

Je l'ai fait TOUCHER par deux *Malades en crises*, qui tous deux se sont accordés à déclarer que cette femme avoit une *goutte f. oide* & étoit au moment d'avoir le *bas ventre paralysé* entièrement, & que sans un prompt secours elle ne pouvoit pas vivre long temps. Ils me dirent qu'elle ressentiroit beaucoup d'effets salutaires du *Magnétisme*; en conséquence je l'admis au traitement.

La première fois que je touchai cette Malade, je fus singulièrement surpris de la *crise* que je lui occasionnai : elle se mit à crier d'une telle force, que tous les Malades en furent effrayés; rien ne ressembloit plus à la *folie* : quand elle cessoit de crier, c'étoit pour *battre la campagne*; ensuite les *hurlemens* recommençoient, au point qu'enfin effrayé moi-même d'un effet aussi violent & tel que je n'en avois jamais vu, je me vis obligé de la retirer de la chambre & de la calmer dans la *cour*. Le

K

LENDEMAIN, craignant le même tapage que *la veille*, & la même révolution parmi mes Malades, je pris le parti de traiter cette femme séparément. En conséquence, je la mis dans une chambre particulière, autour d'un *petit réservoir magnétique* : dès qu'elle y fut placée, les *mêmes cris* de la veille recommencèrent ; mais ils se calmèrent plutôt : pendant tout le reste de la journée, elle ne cessa de déraisonner ; quelquefois même elle rioit pendant des demi-heures entières. Sa sensibilité aux effets du Magnétisme étoit si grande, que je ne pouvois faire le moindre mouvement dans ma chambre sans qu'elle s'en apperçût & sans que ses douleurs ne lui fissent manifester une *de ses crises convulsives*.

Le lendemain Vendredi, ce fut à peu près les mêmes effets & les mêmes souffrances, augmentées seulement de *crises*, de *pleurs* qui succédoient *au rire le plus immodéré*.

Le Samedi matin sa sensibilité à mon approche me parut diminuée. *Joly*, qui étoit venu passer quelques jours chez moi, se trouvant dans la chambre où je *magnétisois* cette femme, fut attaqué de *somnambulisme* ; depuis la guérison de sa *surdité* il lui étoit resté une *susceptibilité* si grande, que j'étois obligé

d'user de précautions pour l'approcher : il entroit dans l'état de *somnambulisme* tout en me parlant. L'approche du *baquet* & le *chant des églises* lui faisoient le même effet ; ce qui étoit une marque chez lui des dispositions à une forte maladie ; mais je n'étois pas assez instruit alors pour en tirer cette conséquence : l'appercevant dans cet état , je lui dis de *toucher* cette Malade , & de faire beaucoup d'attention à ce qu'il sentiroit ; il commença d'abord par me dire que , se portant très-bien , il ne sentoit rien. Je le pressai de faire plus d'attention , & lui indiquai à peu près la place où j'avois apperçu que cette femme ressentoit le plus d'effet. Au bout d'un moment il me dit qu'il y *voyoit plus clair* ; que le mal venoit de ce qu'il y avoit des parties intérieures du corps qui ne prenoient plus de vie ; que si l'on pouvoit redonner de l'action à ces parties , la guérison de toutes les souffrances & de tous les maux s'opéreroit bien vite. Je lui demandai s'il ne pourroit pas y contribuer ; alors il me dit du plus grand sang froid , que , *si je voulois , il guériroit cette femme avant quatre jours*. J'acceptai de grand cœur son offre. Il m'ajouta qu'il falloit qu'il la *touchât* trois ou quatre fois *par jour* , & qu'il me répondoit du succès. En conséquence , je la lui fis *toucher* encore

deux fois ce même jour. Le lendemain *Dimanche*, il la toucha trois fois; sur le soir la Malade n'avoit déjà plus de fortes crises de souffrances, & Joly me dit que sa guérison alloit beaucoup plus vite qu'il ne l'avoit pensé d'abord.

Pour faire entrer mon *Médecin* (Joly) dans l'état de *somnambulisme*, j'avois soin de le faire venir dans ma chambre sous différens prétextes, & tout en lui parlant ou le regardant dans une glace, je le mettois, sans qu'il s'en doutât, dans l'état que je désirois : ce n'étoit jamais qu'à son *veilleil* qu'il s'appercevoit qu'il avoit fermé les yeux.

Le *Lundi matin* la Malade étoit encore dans un mieux si apparent, que Joly me dit qu'il n'y avoit, pour ainsi dire, plus de mal; qu'*avant trois jours* elle pourroit s'en aller. Je voulus favoir l'avis d'un autre Malade en crise *magnétique*, qui ne fut pas conforme à celui de Joly; car ce dernier me dit qu'il falloit que cette femme restât encore cinq à six jours, quand même elle ne ressentiroit plus de douleur ni d'effet du *Magnétisme*; qu'alors elle pourroit s'en aller; que les symptômes de son mal disparaîtroient, mais que cependant sa guérison parfaite ne s'effectueroit qu'au *printemps*. Le

soir, indépendamment de l'attouchement de *Joly*, j'occasionnai une *crise* très-forte de douleur à la Malade, pendant laquelle elle ne pouvoit s'empêcher de remuer fortement la *cuisse* & la *jambe paralysées*.

Le *Mardi* elle fut *touchée* trois fois par son Médecin *somnambuliste*, & deux fois par moi : il lui avoit été ordonné de plus de boire toutes les heures un verre d'eau magnétisée, ce qu'elle avoit fait depuis le *Lundi matin*, non sans éprouver chaque fois des effets passagers de *spasme* & de *suffocation*. Enfin, le *Mercredi* matin, elle tomba pendant mon attouchement dans la *crise* tranquille de *somnambulisme*. Le Médecin *Joly* arriva, & la *toucha* comme de coutume, c'est-à-dire, en imaginant mille moyens pour faire étendre ses nerfs; ensuite il me dit que l'état de foiblesse où elle étoit, annonçoit sa guérison prochaine : elle fut *touchée* encore deux fois par son Médecin ordinaire dans la journée, & elle alloit l'être encore une *quatrième fois*, quand il arriva à *Joly* l'accident que je vais détailler plus bas.

Le *Jeudi* cette Malade ne ressentoit plus aucune douleur; elle s'est essayée de courir, de travailler à la terre, de porter des fardeaux;

son contentement à la suite de chaque heureux essai ne peut se rendre.

Le *Vendredi* elle m'annonça vouloir me dire quelque chose de *très-secret*; c'étoit que depuis la *veille* elle rendoit dans ses *urines* des *flocons de matière blanchâtre gros* comme le pouce; que dès le commencement de sa maladie, il s'étoit fait chez elle une suppression partielle, & que sûrement la couleur de ce qu'elle rendoit en annonçoit le retour.

Le *Samedi* elle eut des évacuations d'un autre genre, aussi abondantes qu'elle en eût eues par le moyen d'une Médecine.

Le *Dimanche* au soir les évacuations de toute espèce avoient cessé, & le *Lundi 22* elle est partie avec une santé que le retour seul du printemps peut consolider entièrement.

« Je souffigné certifie à tous qu'il appar-
 » tiendra que *Marie-Louise Bardoux*, femme
 » de *Jean-Louis Métivier*, ma paroissienne,
 » ci-devant attequée d'un *rhumatisme*, dé-
 » nommé *goutte sciatique*, depuis *deux ans*, est
 » actuellement sans mal & en état de tra-
 » vailler & vaquer à ses affaires. Délibéré le
 » 2 *Décembre 1784*, signé *Rougeau*, P. C. de
 » *Verdilly*, *Vendeuil*, *Chevalier*, *Gauthier*,

» Frerot, le Blanc, Sarrazin, Spémen, Clerc
 » laïque; Maprince, Lallier. A Soissons ».

Le fleur Joly va présenter une scène nouvelle, dont les détails ne seront pas moins intéressans que ceux qu'on a déjà lus.

J'ai dit qu'au moment où il arriva pour *toucher* la femme *Métivier*, il lui survint un accident qui l'empêcha de continuer la cure qu'il avoit entreprise.

C'étoit le *Mercrèdi 17 Novembre*; il me dit en entrant, qu'il avoit un grand *mal de tête*: je me mis à le *toucher*, croyant que je le lui ferois passer; mais je ne fus pas long-temps à m'appercevoir que je ne lui occasionnois pas les effets accoutumés. Je lui vis des mouvemens de nerfs extraordinaires; je le questionne, & il me répond. « Je ne fens plus rien, Monsieur, voilà mon dernier moment; je suis » dans un état dont vous ne pourrez me tirer, il faut que je meure ». En finissant ces paroles, sa langue s'embarassoit, je le vois se roidir de plus en plus, & il devient, dans mes bras, aussi ferme qu'une barre de fer. J'essaye tous les moyens du *Magnétisme*, mais c'étoit en vain; j'étois d'une inquiétude mortelle, causée par les dernières paroles qu'il

m'avoit dites. Ne connoissant rien à son état, ma seule ressource fut de le *faire toucher* par un *Malade en crise magnétique* : heureusement *Catherine Montenecourt* étoit pour le moment dans cet état. Si-tôt qu'elle eut posé les mains dessus le Malade, elle me dit de lui faire prendre l'air sur le champ, de le faire marcher si l'on pouvoit, & de lui faire *boire de l'eau de mélisse coupée* ; ce que je fis aussi-tôt.

Pendant qu'on le promenoit ainsi, j'allai de nouveau *consulter mon Médecin (Catherine)*, qui me dit que *Joly* étoit dans le plus grand danger, qu'elle en désespéroit, & que sa maladie venoit d'avoir *touché* la femme *Métivier* ; qu'en la guérissant, ce n'avoit été qu'à ses dépens, puisque la *goutte* & la *paralyse froide* de cette femme avoient passé dans son corps, encore foible de sa guérison précédente.

Cette *consultation* ajoutoit beaucoup à ma peine, par l'idée que cela me donnoit que j'avois été la cause de l'accident affreux qui arrivoit à *Joly*. Je vais retrouver mon Malade, & le trouve dans le même état de roideur, les yeux fixes, & ne pouvant parler. Il resta ainsi à l'air l'espace d'une heure ; après quoi on le porta dans sa chambre. Mon frère demeura avec lui, afin d'essayer de lui donner

quelques *secours magnétiques* à la première détente qui s'opérerait en lui.

Cette *crise nerveuse* dura environ deux heures, après quoi, se retrouvant dans l'*état magnétique*, il put rendre compte de sa maladie. Descendu dans la salle à manger, il nous dit devant M. *Rigault*, Notaire (qui étoit arrivé pour constater la *prédiction* de *Vielet*), qu'il étoit sûr que cet accident ne lui venoit pas d'avoir *magnétisé* la femme *Métivier*; qu'au contraire c'étoit un grand bonheur pour lui d'être *souvent tombé en crise*, puisque par-là on avoit avancé en lui un mal qu'il devoit toujours avoir au plus tard *dans six mois*; que sans doute il en seroit *mort* alors, parce qu'on l'auroit sûrement *saigné* ou *baigné*, ou mis dans un *lit bien chaud*, dont il ne se seroit pas relevé; qu'enfin il n'auroit sûrement *pas vécu une demi-heure*. J'étois trop tranquillisé par ce qu'il me disoit, pour ne lui pas faire des questions relatives aux craintes que m'avoit données *Catherine*. Alors il m'ajouta de nouveau que je ne devois pas être fâché de ce que j'avois fait, & que c'étoit pour son plus grand bonheur. Voyez dit-il, ce qui arrive à presque tous vos Malades: l'un arrive pour se faire guérir d'un mal quelconque; bientôt après que

le *Magnétisme* a opéré , il se découvre d'autres maladies , & souvent au bout de huit jours de traitement on est plus malade qu'en arrivant. Il me cita , entre autres , une femme qu'il m'avoit fallu guérir trois fois de différentes maladies arrivées presque à la suite l'une de l'autre. Enfin , me dit-il , non seulement le *Magnétisme animal* guérit de la maladie présente , mais il *provoque* les maladies dont on a le germe , & par-là les guérit dans leur principe : sur la question que je lui fis s'il auroit *encore des crises* , il me répondit qu'il en auroit *jusqu'au Mardi* , toujours à la même heure ; que celle du *Mardi* feroit très-forte , qu'il pourroit bien être une demi-heure comme un homme mort ; mais qu'il ne falloit pas s'en inquiéter , que son *pouls* resteroit toujours le même : il soupa ce soir-là de bon appétit , *en crise magnétique* , & revenu à lui , il ne se trouva pas plus souffrant que de coutume ; mais il étoit singulièrement frappé de son accident , & quelque chose qu'on pût lui dire , il resta persuadé qu'il en *devoit mourir*. Rien ne pouvoit le distraire de cette affreuse idée , parce qu'il avoit , disoit-il , senti tout son mal ; que pendant la durée de sa crise , il avoit entendu tout ce qu'on disoit autour de lui , & que

puisque je n'avois pas pu l'*endormir* comme j'avois fait précédemment, c'étoit une preuve que sa maladie étoit d'une nature dangereuse. Il ne dormit point de la nuit, & le lendemain je le trouvai absorbé par ses idées noires & ses cruelles inquiétudes.

Le *Jeudi*, à huit heures du soir, sa crise convulsive lui prit comme il l'avoit annoncé. D'après les avis d'autres Malades en crises, il ne falloit le laisser à l'air qu'un quart d'heure environ, après quoi l'apporter auprès d'un bon feu, & l'y retourner à mesure que la détente s'opéreroit; ce qui a été exécuté : comme il conservoit sa connoissance entière, il pouvoit aussi faire un petit geste de tête pour indiquer le besoin de l'air ou du feu, & avec beaucoup d'attention on le satisfaisoit à point nommé : cette crise fut tout aussi douloureuse, mais moins longue que celle de la veille; il fut ensuite magnétisé, & tomba dans l'état de somnambulisme.

M. de Saint-Martin & mon frère joignoient leurs soins aux miens. Une fois dans l'état de crise nous lui demandâmes de ses nouvelles : il ne nous satisfit point par ses réponses comme il avoit fait la veille; car il nous dit qu'il ne prévoyoit pas pouvoir guérir de cette mala-

die-là , que dans la crise du Mardi il craignoit bien de mourir ; il ajouta que dans la crise du Samedi il y verroit plus clair , & pourroit nous dire positivement ce qu'il en feroit. Nous le fîmes ensuite écrire ; j'étois bien aise de pouvoir au moins , *par un écrit* , prévenir le blâme qu'un événement fâcheux auroit pu jeter sur le *Magnétisme animal*. Voici ce qu'il écrivit :

« Le Magnétisme animal vient de provo-
 » quer en moi une maladie que l'on nomme
 » *cataplexie* , qui seroit venue dans *six mois* ,
 » dont je serois *mort* , & dont je ne mourraï
 » peut-être pas en l'ayant actuellement ; donc
 » que c'est un grand avantage pour moi de
 » dire , je *mourrai peut-être* , au lieu de je
 » *mourrai sûrement* : je suis très-persuadé que
 » ce n'est que le *grand nombre des crises* dans
 » lesquelles je suis tombé , qui ont hâté cette
 » maladie , dont néanmoins j'espère un heu-
 » reux succès. Il est sûr au contraire que
 » n'ayant point été provoqué par le *Magné-*
 » *tisme animal* , elle m'auroit infailliblement
 » causé la *mort* dans *six mois* ; & il est très-
 » sûr aussi que je ne puis avoir que de très-
 » grande obligations à celui qui m'a rendu

« ce service. Le 18 Novembre 1784. Signé
» Joly.

» J'ai eu deux crises déjà jusqu'à présent, &
» j'en aurai encore cinq ou six ; mais celle de
» Mardi devant être très-forte, je n'en augure
« pas bien ; & pourquoi ? parce que je ne puis
» prévoir jusque-là ; mais Samedi je serai sûr
» d'une heureuse ou malheureuse réussite : si je
» me tire de là , je ne serai plus malade tout
» le temps de ma vie. Ce 18 Novembre 1784.
» Signé Joly ».

Il passa une aussi fâcheuse nuit que la veille,
& absorbé dans ses idées lugubres.

Dès le lendemain, J'ENVOYAI (12) l'écrire
«i-dessus chez M. Rigault, Notaire à Soissons.
Comme quelqu'un avoit eu l'imprudence de
dire à Joly qu'il avoit écrit, & que je n'avois
pas jugé à propos de lui montrer son écriture,
il en concluoit que c'étoit mauvais signe,
& n'en étoit que plus absorbé.

Le soir du 19, il eut son accès convulsif à
sept heures & demie, qui lui dura une heure.

Comme à la suite de son accès de la veille
il étoit resté quelque temps dans l'état de
sommnambulisme magnétique, il avoit pu nous
instruire de tous les moyens à prendre dans
son accès pour lui procurer le plus de soula-

gement possible : notre conduite envers lui étoit donc de le mettre d'abord à l'air, & de le promener étendu sur un *brancard* jusqu'à ce que *ses doigts se repliaissent* : ce signe nous annonçoit de l'apporter, ainsi étendu, devant un bon feu, observant de présenter d'abord ses *pieds* au feu, ensuite *chaque côté* successivement. Aussi-tôt qu'il étoit devant le feu, ses doigts se retendoient de nouveau jusqu'à la détente générale, qui s'opéroit dans chaque côté successivement : lorsqu'étant devant le feu ses doigts venoient de nouveau à se replier, c'étoit le signe du besoin qu'il avoit de nouveau de reprendre l'air, & ainsi de suite. Après le troisième accès du 20, il ne resta que très-peu de temps en *crise magnétique*, pendant lequel temps je lui fis écrire ce qu'il pensoit de son état. Voici ce qu'il écrivit :

« Je reconnois dans ce moment-ci, où je
 » suis en crise magnétique, que ma maladie
 » ne provient pas d'*avoir touché la femme Mé-*
 » *tivier* : je devois toujours avoir cette mala-
 » die-là un jour ; d'avoir magnétisé n'a fait
 » autre chose, pour mon bonheur, que de
 » l'*avancer*. J'aurai encore des *crises* jusqu'à
 » *Mardi*, & *Mercredi* peut-être un petit *ref-*

» *sentiment* ; après quoi, si elles réussissent bien,

» je me porterai toujours bien.

» Ce 19 Novembre 1784. Signé *Joly* ».

De retour dans *son état naturel*, je lui montrai son écrit, afin de le tranquilliser un peu ; mais c'étoit peine perdue.

Le *Samedi* 20, son accès lui prit comme à l'ordinaire vers huit heures, & dura une heure un quart ; mon frère & moi imaginâmes de faire de *la musique* pendant le temps de son attaque ; un petit signe qu'il nous fit, nous donna la certitude que cela lui faisoit plaisir. Revenu de son accès, nous le vîmes se relever, ayant les yeux fermés & dans l'état *magnétique*. Lui ayant demandé s'il avoit beaucoup souffert, il nous répondit qu'aussi-tôt que la musique avoit commencé il s'étoit endormi, & n'avoit plus senti de mal. Mon projet étoit de le questionner sur son *sort à venir*, d'après la promesse qu'il m'en avoit donnée, à la suite de son premier accès. Cependant j'imaginai auparavant, pour le distraire & l'amuser, de chanter & de jouer encore de la *harpe* (ce qu'il nous avoit dit lui avoir procuré tant de bien) ; mais ma surprise fut fort grande de le voir peu à peu ouvrir les yeux & rentrer dans l'état *naturel* : de sorte que cette fois-là il étoit entré & sorti

*Je fis mon possible pour larrêter & l'empêcher
d'écrire ces mots, si elles réunissent b.
Sans pouvoir y parvenir.*

de l'état *magnétique* par le secours seul de la *musique*, sans que mon frère ni moi l'eussions touché. (13) Nous perdîmes par-là l'occasion de nous instruire de son état.

Le *Dimanche 21*, pareil accès que la veille, à la même heure, dans lequel il fallut lui faire prendre l'air deux fois, quoique la *musique* eût opéré en lui, comme la veille, l'état de *somnambulisme* dès la première fois qu'on l'avoit rentré; au moyen de quoi, il n'avoit point eu la *conscience* de ses souffrances Nous lui demandâmes ce jour-là ce qu'il pensoit de son état, imaginant qu'il pourroit encore mieux nous satisfaire que la *veille*; mais il nous répondit qu'il ne pouvoit rien *pressentir*; que plus il avançoit, *moins il voyoit clair* sur l'*avenir*; qu'enfin il avoit de l'inquiétude, mais aucune sûreté ni *pour* ni *contre* sa guérison.

Le *lendemain Lundi*, il lui prit un accès à dix heures & demie du matin, qui nous étonna tous, & qui fut apaisé de même par le *secours de la musique*; il dura trois quarts d'heure, après lequel il nous dit (étant dans l'état *magnétique*) qu'il auroit encore *deux crises* dans la journée, & *quatre le lendemain*, & que la *dernière* seroit si forte, qu'il ne savoit pas s'il auroit la force de la supporter.

A

A quatre heures & demie arriva effectivement la seconde crise, qui dura le même temps, à peu près, que la précédente, & qui ne fut pas plus douloureuse.

A huit heures & demie commença la troisième, dans laquelle il fallut le mettre à l'air deux fois : dans celle-ci, qui dura une heure & demie, la MUSIQUE ne fit pas sur lui l'effet accoutumé, de sorte qu'il eut le sentiment de ses souffrances.

Son accès fini, nous nous aperçûmes qu'il étoit devenu muet : je pris le parti de le magnétiser, bien sûr de ne pouvoir lui faire que du bien, & dans l'espérance d'avoir de lui-même, en le mettant dans l'état de somnambulisme, des renseignemens sur cet événement singulier.

Une fois dans l'état magnétique, je lui demandai de me répondre, par écrit, aux questions que j'allois lui faire ; il écrivit ce qui suit, en réponse à mes demandes.

DEMANDE. *Que sentez-vous ?*

RÉPONSE. J'ai perdu la parole, que je ne recouvrerai que demain à la première crise, qui sera à huit heures du matin.

D. *Cela finira-t-il bien ?*

R. Je pense que cela ira bien.

L

D. Craignez-vous la journée de demain ?

R. J'aurai quatre crises, la quatrième sera très-forte, mais j'espère qu'elle finira heureusement.

D. Vous n'en êtes donc pas sûr ?

R. Je n'en fais trop rien.

D. La journée de demain passée, vous serez donc guéri ?

R. Je suis très-sûr de me bien porter Mercredi, & que je serai très-bien guéri.

D. Qu'est-ce qui vous a fait perdre la parole ?

R. Je devois la perdre pendant douze heures, pour perfectionner ensuite les autres sens.

D. Rien n'a-t-il contrarié la crise que vous venez d'avoir ?

R. Non, rien n'a pu la contrarier.

D. Où existe la cause qui vous empêche de parler ?

R. Dans mon estomac.

D. Cela vous empêchera-t-il de souper & de dormir ?

R. Non, cela ne mettra aucun obstacle à rien.

D. Vous ne serez donc pas inquiet ?

R. Je n'ai pas lieu de l'être.

Ce 22 Novembre 1784. Signé JOLY.

Il eut encore vers onze heures un petit accès d'un quart d'heure, qui n'apporta en lui aucun changement; il ne s'étoit pas couché depuis le premier jour de sa maladie, tant il étoit tourmenté par les idées funestes qu'il s'étoit forgées.

Afin donc de lui procurer du repos, je le mis en crise magnétique, & le fis déshabiller & se coucher dans ma chambre, de crainte qu'il ne lui arrivât pendant la nuit quelque événement imprévu; mais il ne lui arriva rien, & il dormit tranquillement toute la nuit.

Le lendemain, après l'avoir réveillé à sept heures & demie, je le trouvai dans l'état naturel, quoique toujours MUET comme la veille, il ne fut pas plutôt habillé, que son accès lui prit, comme il l'avoit annoncé; il dura trois quarts d'heure, pendant lesquels il n'eut presque point le sentiment de ses souffrances.

Le recouvrement de sa parole se manifesta avant la fin de sa crise: au moment où nous nous y attendions le moins, il se mit à chanter avec nous, & à suivre les paroles de l'air que nous exécutions: ce qui nous amusa beaucoup.

A onze heures, il devint SOURD; à onze heures & demie, son second accès lui prit, & dura une heure; après lequel, nous le trouvâmes dans

un état si complet de *surdité*, qu'il n'étoit pas possible de s'en faire entendre. Notre *musique* n'ayant pu faire sur lui aucune impression, il n'étoit point dans l'état *magnétique* au sortir de sa crise; de sorte que mon frère le *magnétisa* pour le mettre dans un état où nous pussions nous faire entendre de lui SANS LUI PARLER; nous pûmes donc alors lui faire des questions * auxquelles il répondit comme il suit :

- « J'ai perdu l'ouïe comme j'ai perdu la parole,
- » & je la recouvrerai à quatre heures & demie
- » ou cinq heures par une autre crise.
- » Je ne serai plus privé d'aucune sensation;
- » J'aurai encore deux ou trois crises au-
- » jourd'hui.
- » Après quoi je n'en aurai plus qu'un léger
- » ressentiment demain ».

Lui ayant ensuite *demandé* (mentalement) la raison pour laquelle il perdoit ainsi successivement l'usage de ses sens, il écrivit encore la réponse suivante :

* Ces questions ne lui étoient faites ni par écrit ni vocalement; mais mentalement & sans aucune expression des muscles du visage.

« La raison pour laquelle j'ai été privé de deux sensations bien importantes, est très-simple: ayant eu la langue presque coupée dans ma jeunesse, & par conséquent devenu presque muet quelque temps, quoique j'aye eu depuis la parole assez libre, elle avoit néanmoins besoin d'être perfectionnée, c'est ce qui est arrivé dans une attaque de nerfs, qui, m'en ayant privé tout à fait pour douze heures, me l'a rendue au plus haut degré.

» Il en est de même des oreilles, qu'ayant eu dures pendant très-long temps & ensuite ayant été guéri par le moyen du *Magnétisme animal*, j'ai conservé une certaine foiblesse qui a été effacée par cette attaque de nerfs qui m'en avoit aussi privé pour quelques heures.

» Il n'en n'est pas de même des autres sensations qui, ayant toujours été très-bonnes, n'ont pas besoin par conséquent d'être perfectionnées ».

Ce 23 Novembre 1784. Signé, JOLY.

A cinq heures, son troisième accès arriva, qui dura trois quarts d'heure, pendant lequel le sens de l'ouïe lui revint; mais il nous dit, une fois revenu à lui, qu'il sentoit qu'il n'avoit plus de goût; il fallut le mettre dans l'état magné-

rique, pour en savoir la raison, & il écrivit ce qui suit :

« Après une troisième crise, à cinq heures du soir ayant recouvré l'ouïe, je perdis le sens du goût, que je ne recouvrerai qu'à la première crise, qui sera je ne fais pas quand.
 » Ce 23 Novembre 1784. Signé, JOLY ».

Comme il signoit, je vis qu'il traçoit les lettres de son nom avec peine. « Savez-vous, » me dit-il, Monsieur, pourquoi je ne puis plus écrire ? c'est ce que je n'y vois plus goutte; voilà qui est fini, je n'écrirai plus jamais comme cela, & le Magnétisme ne me fera plus rien ». Lui en ayant demandé la raison, il me dit : « C'est que je suis bientôt totalement guéri; & dans un état parfait de santé, on ne peut plus avoir de crise magnétique ». En effet, nous essayâmes de le faire mouvoir comme de coutume; il ne répondoit plus à nos gestes: s'il marchoit, c'étoit comme à tâtons, & il entendoit la voix de toutes les personnes qui étoient dans la chambre; il fallut cependant lui ouvrir les yeux comme à l'ordinaire.

A huit heures & demie, enfin le quatrième & dernier accès lui prit, qui dura jusqu'à onze heures, pendant lequel il fallut lui faire prendre l'air

trois fois; chacun de ses membres, dans cet accès, éprouva une *convulsion* particulière; il sembloit que la Nature travailloit à perfectionner chacun de ses organes. Revenu à lui, il nous dit qu'il n'avoit pas du tout souffert : nous essayâmes de le mettre dans l'*état magnétique*; ce fut en vain; il plaisantoit lui-même de nos tentatives, & disoit qu'il avoit plus besoin de *souper* que de *dormir*.

Le lendemain *Mercredi*, il eut encore deux ressentimens dans la journée, d'un quart d'heure environ chacun; savoir, le premier à neuf heures & demie, & le second à quatre heures : dans la soirée, il vint au *traitement magnétique*, fit la chaîne avec les autres Malades, & fut *magnétisé* lui-même, fans éprouver autre chose que des *bâillemens* : il conservoit cependant une sensibilité singulière aux extrémités des doigts des pieds & des mains, qui me faisoit juger qu'il n'étoit pas entièrement quitte de ses ressentimens; je m'étonnois d'ailleurs de ce qu'il n'avoit point éprouvé de foiblesse après huit jours de si grandes souffrances & après de si violens tiraillemens de nerfs.

Plusieurs exemples précédens me faisoient regarder ce passage comme nécessaire au recouvrement de sa santé. C'est aussi ce qui arriva

à Joly , à dix heures du soir : comme il étoit encore à table , il lui prit une *défaillance générale* ; autant ses nerfs avoient été tendus dans ses crises passées , autant , dans cette dernière , ils avoient perdu leur ressort : tout son corps étoit sans *vie* & sans *consistance* ; sa tête ne se pouvoit soutenir sur ses épaules , & il ne pouvoit articuler une seule syllabe. Je le fis étendre sur un *matelas* devant le feu , & mon frère le *magnétisa* : il sembla alors acquérir un peu plus de forces , & les rassemblant il put se faire entendre , quoiqu'avec une peine infinie ; car il étoit obligé de s'arrêter à chaque syllabe. D'après ce qu'il nous dit , il nous fut aisé de juger qu'il étoit dans l'état *MAGNÉTIQUE* ; il nous parla de son état , nous dit qu'il n'y avoit aucune inquiétude à avoir ; qu'il falloit le mettre dans son lit , sans le déshabiller , & que le lendemain ses forces commenceroient à revenir. Une fois dans son lit , il nous répéta d'être tranquilles , & que n'ayant besoin de rien , il prioit qu'on le laissât prendre du repos , qui seul étoit nécessaire à sa situation.

Le lendemain *Jeudi* , à huit heures du matin , je le trouvai dans le même abattement que la veille : il n'étoit plus dans l'état *magnétique* ; car les premiers mots qu'il put me dire avec

beaucoup de peine, furent que ses nerfs étoient brûlés, & qu'il craignoit de rester toujours dans l'état où il étoit. Il *avoit froid*, je le fis porter *devant le feu*, où je le *magnétifai* : il ne fut pas long-temps sans entrer dans l'état *magnétique*; si-tôt qu'il y fut, il me dit que dans une heure il pourroit marcher un peu; que pour lui faire plus de bien, il falloit le porter dans la chambre du traitement & le *mettre au baquet*. Je voulus auparavant lui faire prendre du *bouillon chaud*, mais il le refusa, & dit qu'il ne lui falloit que des nourritures froides jusqu'à l'entier rétablissement de ses forces, qui seroit le *Dimanche suivant* : en conséquence, je lui fis prendre du *boillon froid*, qu'il but avec plaisir.

Une fois établi au *traitement magnétique*, il me répéta qu'il ne seroit pas long-temps sans être beaucoup mieux & *sans se réveiller*.

En effet, au bout de trois quarts d'heure il ouvrit les yeux, commença à remuer les bras & les jambes, & fut très-surpris de se trouver où il étoit : une demi-heure suffit pour lui rendre totalement l'usage de ses facultés, & quoiqu'encore foible, il put se lever & marcher à l'aide d'un bâton. Après son dîner, il eut encore un ressentiment de défaillance

totale, qui ne dura qu'un quart d'heure, après lequel mon frère & moi essayâmes de lui faire éprouver *les effets ordinaires du Magnétisme animal*. Mais au lieu de *sommeil apparent* dans lequel il tomboit ordinairement sans souffrance préliminaire, il se plaignit cette fois-ci que nous lui *faisions du mal*, que nous l'étouffions ; & par-tout où notre main se portoit, il disoit qu'on *lui enlevait la peau*. Cependant, tout en se plaignant ainsi, il devint dans un état approchant celui du *somnambulisme*, puisque je *pus le faire marcher* jusqu'à la chambre du traitement & le mettre *au baquet* sans qu'il s'en soit ressouvenu depuis : mais en entrant au traitement, il me prévint qu'il alloit *se réveiller sur le champ*. En effet, je ne l'avois pas encore placé devant *le fer*, qu'il ouvrit les yeux & se mit à rire de s'être *encore endormi*. Il resta au *baquet* une demi-heure, après quoi, s'y ennuyant beaucoup, il le quitta pour aller se promener : ses forces ne faisoient pas beaucoup de progrès ; il fut obligé de se soutenir *avec un bâton* toute la journée.

Sur les huit heures du soir, je le fis *toucher* par un *Malade* en état de *crise magnétique*, qui le trouva très-bien : cependant il s'arrêta quelque temps aux extrémités de ses pieds & de

ses mains ; il me dit qu'il y avoit encore quelques petits restes à partir, qui ne s'effectueroient pas sans un ressentiment un peu plus long que les autres. Il finit sa *consultation* par dire qu'il falloit que Joly soupât de bonne heure & s'allât coucher sur le champ. Si cette *indication* avoit été suivie, nous n'eussions pas été témoins de l'adieu total de sa maladie, qui se fût fait très-tranquillement la nuit, sans que le Malade s'en fût beaucoup aperçu : mais étant, au lieu de cela, resté à table *jusqu'à dix heures & demie*, nous pûmes observer en lui un *phénomène* aussi intéressant qu'il étoit nouveau pour nous. Tout en mangeant encore, il commença à sentir un *petit froid* à l'extrémité de ses pieds, & peu à peu ce froid remonter les jambes, ensuite *les cuisses* ; il en avertit les personnes avec qui il étoit à table, & il continuoit à manger, jusqu'à ce qu'enfin cet effet extraordinaire descendant dans les bras, lui ôta la faculté de s'en servir. Peu à peu sa langue s'embarrassa, ensuite les yeux, & le voilà de nouveau dans une défaillance complète. On le porte ainsi devant le feu : il n'y est pas *cinq minutes*, que nous voyons ses yeux s'ouvrir ; ensuite il put nous parler & nous dire ce qui se passoit en lui : « Voilà

» le froid qui quitte mes mains , nous dit-il ,
 » & remonte dans les épaules ». Une fois ses
 bras devenus libres , il suivit avec son doigt
 la dégradation de cette sensation , & la con-
 duisit jusqu'au bout de ses pied ; alors il ne
 sentit plus rien , & se leva ; nous le crûmes
 quitte de tout ; mais après un petit moment ,
 il nous dit que *le bout de ses pieds se refroidis-*
soit de nouveau , & le voilà avec son doigt à
 nous indiquer le chemin que parcouroit en
 montant cette sensation singulière. Une fois
 à *l'estomac* , il nous dit : voilà que cela passe
 dans *les bras* ; & peu à peu nous vîmes s'affoi-
 blir graduellement sa main & ses doigts jus-
 qu'au moment de perdre la parole : il nous
 instruisit de tout , & nous ajouta qu'il sentoît
 cet effet s'étendre jusque par-dessus sa tête.
 La dégradation se fit très-promptement , & de
 même que la première fois ; après quoi je l'en-
 voyai se coucher , afin qu'en cas où il lui re-
 prît de ces mêmes foiblesses , il pût se trouver
 dans une situation plus commode étant dans
 son lit. Il lui en a repris en effet plusieurs , &
 il n'a pu s'endormir qu'à deux heures du
 matin.

Le lendemain , *Vendredi* , il avoit beaucoup
 plus de force que la veille , & ne sentoît plus

rien de douloureux dans ses extrémités; toute la journée se passa sans ressentimens, & le soir il se coucha de bonne heure. Une fois dans son lit, je le *magnétisai*, sans lui pouvoir produire d'autre effet qu'une petite douleur à l'estomac, qui s'appaîsa sur le champ. Je le laissai cependant un peu assoupi, mais non dans l'état *magnétique*.

Le *Samedi matin*, il me dit qu'il s'étoit réveillé un moment après mon départ de sa chambre, & s'étoit rendormi naturellement après; qu'il n'avoit éprouvé aucune foiblesse, & avoit fort bien dormi toute la nuit. Il descendit de sa chambre sans bâton; ses forces avoient gagné considérablement, sans cependant être totalement revenues.

Sur les quatre heures après midi, il eut encore une foiblesse, qui dura si peu, que je n'eus pas le temps d'en être témoin. Quand j'arrivai à lui, je le trouvai dans l'état *magnétique*, ce qui me surprit; j'en profitai pour lui demander de ses nouvelles. Il me dit qu'il venoit d'éprouver un dernier ressentiment, nécessaire encore pour rappeler entièrement l'usage de ses forces: il me proposa de m'en donner la preuve, en me défiant de courir aussi fort que lui. J'acceptai volontiers le défi, pour me con-

(174)

vaincre du parfait rétablissement de sa santé. Il courut (toujours en état de *somnambulisme*), & je me vis dépasser avec plaisir. Il me dit ensuite qu'il n'avoit plus besoin de *manger froid*, & qu'il n'avoit plus aucun ménagement ni régime à suivre. Une fois certain de son entier rétablissement, je le remis dans l'état naturel : il ne fit qu'un somme de toute la nuit suivante.

Le *Dimanche* il fût à la *Grand'Messe*, sans y éprouver de sensibilité aux oreilles; il dansa, & fut de la plus grande gaieté toute la journée.

Le *Lundi*, continuation de bonne santé, & le *Mardi* il m'a *QUITTÉ*, pour s'en retourner chez lui (14).

Certificat reçu depuis mon retour à Paris.

Je *souffigné CERTIFIE*, ainsi que mes amis & voisins que j'ai priés de signer le présent, que Henri-Joseph-Claude Joly, mon fils, est arrivé chez moi le 28 Novembre, revenant de Busancy, parfaitement guéri d'une maladie de nerfs dont il étoit attaqué, & que depuis ce temps il jouit de la santé & de l'embonpoint le plus satisfaisant.

A Dormans, le 18 Décembre 1784. *Signé*
JOLY père, Laurain, Cheruy, Vovelet.

C O N C L U S I O N .

SI les preuves les plus multipliées & les expériences répétées avec le même succès ont pu jamais persuader les hommes de l'existence d'une chose nouvelle pour eux, dans quelle occasion en a-t-on plus rassemblé que dans les Mémoires qu'on vient de lire, & dans d'autres du même genre. Le mensonge, il est vrai, n'a que trop souvent pris le langage de la vérité, & n'a que trop su emprunter ses moyens pour faire recevoir des erreurs. Il est affreux d'imaginer que, dans une société policée, on soit quelquefois dans le cas de douter de la véracité d'un certificat.

Je fais bien qu'on peut se tromper, & souvent affirmer de *bonne foi* ce qu'avec plus de réflexion on n'eût jamais adopté : mais ce faux-fuyant, sauve-garde de l'honnête homme, ne fait encore trop souvent que prêter une arme de plus au mensonge. La vérité n'a donc véritablement de ressources que dans *le temps*, qui tôt ou tard la fait reconnoître ; & l'expé-

rience a toujours prouvé que rarement ceux qui l'ont trouvée ont pu jouir de la reconnaissance de leurs contemporains.

Ce lien commun, argument de tous les temps, ne devoit point cependant avoir de force dans la cause présente; car enfin ce n'est plus aujourd'hui M. *Mesmer* seul qui veut faire recevoir sa doctrine, mais bien *TROIS CENTS* personnes de tous états, qui s'accordent ensemble sur l'utilité d'un moyen dont ils ont fait usage avec succès (15). Quelles raisons auroient la plupart de ces personnes à soutenir leur sentiment sur l'existence du *Magnétisme animal*, si véritablement elles n'y voyoient pas une réalité manifeste? Il seroit aussi ridicule à moi d'imaginer retirer de la gloire de mes *hauts faits magnétiques*, qu'il le seroit aux autres d'imaginer que je puisse prétendre en retirer de l'intérêt. Me supposera-t-on l'envie de me donner un relief, ou de m'ériger en *Savant*? Ces suppositions seroient bien gratuites d'après ma profession de foi sur le *Magnétisme*. Pour *sentir*, on n'a besoin ni d'*esprit* ni de *science*, & celle de M. *Mesmer* se *sent* mieux qu'elle ne s'exprime. C'est sur *nos sensations* qu'il est venu nous éclairer, & sa doctrine ne
tend

tend qu'à donner la ^{conscience} ~~connoissance~~ de toutes les vérités qui jusqu'à présent n'avoient parlé qu'à l'esprit.

Les Savans sauront sans doute mieux apprécier que les autres l'utilité de la DÉCOUVERTE de M. Mesmer.

A l'aide de leurs *sensations*, les secrets de la nature, que leur génie seul avoit su découvrir, ne s'en manifesteront qu'avec plus d'évidence. Que dis-je ? le *Magnétisme* ne leur servant que de preuve, ne fera qu'ajouter un lustre de plus à toutes leurs connoissances.

Il n'en est pas de même de la *Médecine*. Cette science *arbitraire*, en compromis évident avec le *Magnétisme animal*, se trouve nécessairement rabaisée par l'admission de ce dernier. La NATURE, manifestée par les Malades *en état magnétique*, s'exprime avec trop d'autorité & de clarté, pour ne pas l'emporter sur l'art *incertain* des Médecins.

Que l'on compare toutes les cures opérées par la Médecine ordinaire, avec une seule de celles que j'ai citées dans ces Mémoires, & que l'on juge de quel côté est la supériorité.

Mais autant l'Art de la Médecine est *funeste*

M

& *chimérique*, autánt la profession de *Médecin* doit être respectée & appréciée.

Que de peines & de soins devra prendre un *Médecin magnétisant* pour obtenir des succès *prompts & certains* dans les maladies de toutes espèces qu'il aura à traiter ; & combien alors ses connoissances en tout genre, en le rendant supérieur aux autres, lui deviendront utiles, quand se laissant guider par la NATURE, il en saura faire usage ?

Il me reste à parler de l'usage du *Magnétisme*, & de la manière de l'administrer.

Mes idées, d'après les leçons de M. *Mesmer*, n'étant appuyées que sur le peu d'expériences que j'ai faites, je ne puis les croire déterminantes : puissent-elles seulement servir aux réflexions de gens plus instruits que moi, & les mettre sur la voie pour établir une base constante & régler leur opinion !

Je pense que l'*action magnétique* doit être *salutaire* à tous les hommes à des degrés différens, & que jamais elle ne peut être *nuisible*. Quiconque est en état de *santé parfaite* ne doit point être susceptible de l'*influence magnétique*.

Il est des maladies qui, quoique très-graves

& dangereuses, se refusent à l'action *magnétique* pendant un certain temps ; ce qui quelquefois décourage & le *Magnétiseur* & le *Magnétisé* : du reste, je croirois assez que telle maladie qui résiste à l'action d'un *Magnétiseur*, céderoit peut-être plus vite à l'empire d'un autre homme. J'ai eu des Malades chez moi sur qui je n'ai jamais pu produire le moindre effet, malgré le désir extrême qu'ils avoient d'en ressentir, & je n'en attribue la cause qu'à mon peu d'*analogie* avec eux.

L'expérience apprendra peut-être que tel Médecin sera plus propre à guérir de certaines maladies que d'autres ; peut-être aussi les *tempéramens*, les *caractères*, les *climats*, les *pays* apporteront-ils des considérations dans le choix des traitemens, par la raison que ces causes peuvent constituer des *analogies* & des *rappports* plus directs dans les individus. C'est ainsi qu'un homme dans son pays, dans sa ville, & dans sa famille, produira graduellement plus d'effets bienfaisans, qu'il n'en obtiendrait ailleurs. Je n'affirme pas ces assertions, que je ne propose que comme de simples probabilités, sur lesquelles l'observation nous éclairera.

Je crois qu'il doit être facile de procurer le

sommeil magnétique dans presque toutes les *maladies aiguës*, & dans toutes les *chroniques*, qui entraînent des souffrances habituelles. S'il en est ainsi, la NATURE donneroit à tous les hommes la faculté de se guérir eux-mêmes.

Quant à la manière d'administrer le *Magnétisme animal*, je crois qu'il n'est pas de circonstances où l'on ne doive en espérer de bons effets ; mais lorsque les Malades sont susceptibles de tomber dans l'état *magnétique*, alors il peut être dangereux de s'arrêter trop tôt, parce que le *Magnétisme* tendant à développer le germe des maladies prochaines, un effet commencé & non soutenu peut contrarier la *Nature*, sans ajouter à ses moyens. Le second accident arrivé à *Joly* autorise cette opinion. Au reste, on n'aura pas de meilleurs *indicateurs* sur cela, que les *êtres magnétiques* eux-mêmes ; c'est en les *consultant* qu'on risquera moins de leur nuire, soit en ne les *magnétisant* pas assez, soit en prolongeant trop le temps de leur *crise*.

Une preuve certaine de la guérison radicale d'un Malade qui a passé par l'état *magnétique*, fera toujours la cessation plus ou moins marquée de l'*empire* du *Magnétiseur* sur lui.

Plusieurs personnes pratiquant le Magnétisme ont (m'a-t-on dit) la faculté de reconnoître au *tact* le SIÈGE & LA CAUSE des maladies. Je ne contrarie point ce fait, qui peut dépendre d'une *sensation* particulière à leur organisation ; mais pour moi je n'ai jamais rien ressenti de semblable, & je ne crois pas qu'il me soit possible d'y arriver, par la raison qu'il peut être facile d'apprendre à raisonner & à observer, mais non point à *sentir*.

La seule *sensation* que j'éprouve en magnétisant, est relative à l'effet que je produis sur un Malade: s'il est susceptible des effets *magnétiques*, je sens une chaleur plus ou moins légère dans la main, & un attrait plus ou moins grand à continuer à *Magnétiser*. Il est des individus sur lesquels je pourrois presque affirmer ne jamais rien produire, tandis que je suis surpris quelquefois de l'effet subit que je produis sur d'autres.

Plus j'ai produit d'effets extraordinaires par le moyen du *Magnétisme animal*, & plus je me suis persuadé qu'il y avoit peu de danger à craindre dans les abus qu'on pourroit en faire.

L'EMPIRE que l'on acquiert sur les indi-

M iij

vidus susceptibles d'entrer dans l'état magnétique ne s'exerce absolument que dans les choses qui concernent leur santé & leur bien-être ; passé cela , l'on peut encore faire usage de son pouvoir dans des choses innocentes en elles-mêmes ; telles que faire marcher , changer de place , danser , chanter ; porter quelque chose d'un endroit à l'autre , &c. ; enfin tout ce qu'on se permettroit indifféremment d'exiger d'un être quelconque dans l'état naturel. Mais il est des bornes où le pouvoir cesse , & je pourrois presque assurer que ces bornes seront toujours pressenties par les Magnétiseurs. Je questionnois un jour une femme en état magnétique , sur l'étendue de l'empire que je pouvois exercer sur elle ; je venois (sans même lui parler) de la forcer , par plaisanterie , de me donner des coups avec un chasse-mouche qu'elle tenoit à la main. « Eh bien , lui dis-je , puisque vous » êtes obligée de me battre , moi qui vous fais » du bien , il y a à parier que , si je le voulois » absolument , je pourrois de même faire de » vous tout ce que je voudrois ; vous faire déshabiller , par exemple , &c. . . . Non pas , » Monsieur , me dit-elle , il n'en seroit pas » de même : ce que je viens de faire ne me

» paroïssoit pas bien , j'y résistai long-temps ;
 » mais comme c'étoit un badinage , à la fin
 » j'ai cédé , puisque vous *le vouliez absolument* :
 » mais quant à ce que vous venez dire , ja-
 » mais vous ne pourriez me forcer à quitter
 » mes derniers habillemens : mes *souliers* , mon
 » *bonnet* , tant *qu'il vous plaira* , mais passé
 » cela , vous n'obtiendriez rien » .

Une fille (c'étoit Catherine Montencourt)
 étoit présente à cette conversation , & tout
 en riant se permettoit de plaisanter & de dire ,
 que dans l'état de *Geneviève* on pourroit
 pousser les choses *aussi loin qu'on le voudroit* ;
 qu'enfin elle n'étoit nullement persuadée de
 tout ce que cette femme venoit de dire. J'eus
 occasion de mettre , *une demi-heure après* , cette
 même fille dans l'état *magnétique* , & aussi-tôt
 qu'elle y fût , je lui fis les mêmes questions
 qu'à *Geneviève* ; ses *réponses* furent absolument
 les *mêmes*. Je lui rappelai ce qu'elle venoit de
 me dire dans l'état naturel. . . Ah bien , me
 répondit-elle , *je ne vois pas de même à présent*.
 « Mais enfin , lui dis-je , si je voulois abso-
 » lument vous faire ôter vos habillemens , qu'en
 » résulteroit-il ? *Je me réveillerois* , Monsieur ,
 » cela *produiroit chez moi le même effet que le*

» coup que je me suis donné dans le côté il y
 » a quelques jours, & j'en serois bien malade ». J'avois réveillé *Geneviève* pendant cet entretien, & une fois dans l'état naturel, elle avoit pris le rôle précédent de *Catherine*. Tous les Malades, témoins de cette double scène, eurent beau l'assurer qu'elle avoit parlé comme elle, rien ne put la persuader.

Viélet, l'écrivain *Viélet*, qui presque toujours, dans l'état magnétique, avoit la plume à la main pour écrire des ordonnances, ou bien ses observations sur son état, *Viélet*, dis-je, un jour étant dans l'état de somnambulisme complet, je lui demandai si je ne serois pas le maître de lui faire faire un blanc seing que je remplirois après à ma volonté : oui, Monsieur, me répondit-il. — Eh bien, je pourrois donc vous faire faire la donation de tout votre bien, sans que vous en fussiez rien? — « Cela ne seroit pas possible, Monsieur ; parce qu'avant de signer je saurois votre intention, & ma signature alors ne ressembleroit sûrement pas à celle que je fais ordinairement ». — Mais enfin, lui dis-je, dès que ce seroit votre nom, cela suffiroit. — *Si cela devoit suffire, en ce cas vous ne l'aurez pas*. Étonné de son ton affirmatif,

je continuai : — « Mais enfin , si je *voulois absolument* votre signature , il faudroit bien que » vous me la donnassiez , puisque j'ai un *empire absolu* sur vous ». — Vous ne l'avez que jusqu'à un certain point ; & si vous pouviez exiger de moi une chose pareille , *vous me feriez beaucoup de mal , & je m'éveillerois*.

Toutes les questions que j'ai pu faire dans ce genre , m'ont enfin confirmé dans l'idée que la pratique du *Magnétisme animal* n'est qu'un moyen de plus dans la main de tous les honnêtes gens pour faire le plus de bien possible , & qu'entre des mains peu délicates , il n'en peut résulter aucun abus , soit que dans ce dernier cas on ne puisse parvenir à mettre les Malades dans une dépendance absolue de soi , soit que les y mettant on ne puisse les tromper qu'en risquant de nuire infiniment à leur santé , sans réussir dans ses vues. C'est ainsi que par la suite on dira peut-être une grande injure , en disant d'un homme , *il est bien malheureux , car il ne peut faire du bien à personne*.

Mon dessein n'étant pas par la suite de m'occuper du Magnétisme d'une manière aussi ostensible que je l'ai fait jusqu'à présent , je désire bien ardemment voir tous les Elèves de M. Mes-

mer prospérer dans leurs tentatives , pousser plus loin que je n'ai fait , les *expériences magnétiques* , & augmenter en sûreté dans le traitement des maladies.

Il y a encore beaucoup à faire avant d'arriver à la *démonstration* sentie de toutes les propositions de M. Mesmer. Mais si par le peu de faits que j'ai rassemblés je pouvois me permettre un conseil sur la manière de procéder , ce seroit de dire à tous les *Magnétiseurs* , que le moyen le plus sûr d'obtenir de *bonnes expériences* , est de *ne jamais chercher à en faire* ; de travailler de bon cœur à *guérir* ; voilà le seul but qu'on doit avoir ; & la NATURE répondra toujours avec usure aux soins qu'on se donnera. Il ne m'est jamais venu dans la tête de vouloir faire appercevoir à mes *somnambules* ce qui se passoit dans la *Lune* , ni de leur faire deviner de leur chaumière de *Busancy* ce qui se faisoit sous les portiques des Rois ; j'aimois beaucoup mieux qu'ils se connussent eux-mêmes , & qu'ils m'indiquassent les moyens les plus prompts de les soulager : dès qu'ils en étoient venus à cette parfaite connoissance , j'étois sûr qu'ils étoient en état de juger sainement des autres , & j'obtenois chaque jour , sans m'en douter , des phé-

nomènes qui venoient combler ma surprise. Il en est des *somnambules* entre eux, comme de tous tant que nous sommes dans l'état naturel. Mieux l'on fait se juger & s'apprécier soi-même, & plus juste est l'opinion qu'on prend des autres. Cette vérité morale est philosophiquement prouvée par les *êtres magnétiques*, & l'on ne peut s'y tromper.

Ce n'est pas que je croie qu'on ne puisse par la suite tirer de bien plus grandes lumières que je n'ai fait, des individus *somnambulist*; mais je crois pouvoir affirmer que, passé une certaine sphère d'activité, on ne pourra obtenir d'eux aucune *indication* satisfaisante sur des choses qui leur seront étrangères. C'est ainsi qu'on verra peut-être des *êtres magnétiques* indiquer des *sources*, se connoître aux maladies des *animaux*, des *végétaux*, &c... Mais si quelqu'un imaginoit pouvoir, à l'aide d'un *somnambule*, connoître la *façon de penser* d'un autre homme, malgré lui, même de son ennemi, il seroit, je crois, dans l'erreur, & les réponses qu'il obtiendrait seroient analogues à sa façon de penser. Je sens bien que s'il pouvoit en être autrement, la *sûreté particulière* y pourroit gagner; mais la *sûreté publique* en souffriroit nécessai-

fement. Si j'eusse apperçu dans la découverte de M. *Mesmer* un moyen quelconque de ravir furtivement le moindre secret du plus honnête homme du monde, j'avoue que j'eusse employé tout ce que j'ai de moyens pour en arrêter la publicité, avec la même ardeur que je mets aujourd'hui à la répandre, bien sûr de l'avantage infini que l'humanité entière en doit retirer, & de la gloire qui en doit résulter pour son Inventeur, auprès de qui je n'ai d'autre mérite que de l'avoir bien *entendu*.





NOTES.

(1. pag. 11.) QUAND je dis que l'électricité ne peut être bonne à rien , j'entends seulement que ce mouvement n'ayant aucune analogie parfaite avec aucun corps de la Nature , ne peut agir que comme stimulant. Les guérisons nombreuses de MM. le Dru , Andri , Manduit , Sans , &c. ne détruisent point cette opinion ; leurs succès n'ont été complets que sur les *maladies nerveuses* , dont la base tient à un organe si aisé à ébranler , que dans plusieurs maladies de ce genre , le moindre mouvement interne peut rétablir l'*harmonie*. Au reste , je ne suis pas éloigné de croire que ce rétablissement d'équilibre ne peut même exister qu'un certain temps dans beaucoup de Malades , parce que je ne vois dans l'électricité artificielle qu'un effet passager qui ne laisse rien après lui pour entretenir & perfectionner le bien qu'il a opéré.

On pourroit comparer l'électricité , dans ses effets , à un instrument incisif , dont on se serviroit pour débarrasser une plaie des corps étrangers qui nuïroient au rapprochement des *chairs* ; ce préliminaire peut être nécessaire , mais si l'on continuoît de frotter la plaie avec cet instrument , au lieu d'y appliquer les remèdes suppuratifs & dessicatifs dont elle a besoin , on sent le peu de guérisons complètes qui s'en suivroient , quoique cependant le premier moyen employé eût été salutaire. C'est ainsi

qu'il faut considérer l'électricité; sans elle je suis très-sûr qu'on peut guérir toutes les *maladies nerveuses* : je crois aussi que dans beaucoup de cas on peut s'en aider préliminairement, mais il faudra toujours consulter sur cela la NATURE elle-même, manifestée par des Malades en *crises magnétiques*, qui sauront *indiquer* d'une manière *affirmative & certaine* le besoin que pourront avoir de ce moyen accessoire tels ou tels Malades; l'expérience apprendra peut-être bientôt que dans certaines *maladies nerveuses*, il seroit aussi absurde de se faire *électriser*, qu'il est démontré l'être aujourd'hui de se livrer au secours de la *médecine ordinaire* dans la plupart des autres maladies.

(2 , pag. 13.) Je dis que tous les effets produits par le secours seul de la *volonté*, sont physiques; mais qu'est-ce que la *volonté* elle-même? Cette question impénétrable jusqu'à présent aux lumières de la Physique & de la Physiologie, se résoudra peut-être par le secours du *Magnétisme animal*. C'est par lui, & par ses effets prodigieux, que l'on apprendra à connoître l'énergie & la puissance du VOULOIR. La découverte du *Magnétisme animal* par M. Mesmer nous conduiroit-elle à nous éclairer autant sur notre existence spirituelle, que sur notre existence physique? quelle double reconnaissance nous lui devrions! Je ne décide rien, mais je me plais à croire qu'il en est du *Matérialisme* à l'égard de l'âme, comme de la *Médecine ordinaire* à l'égard du corps; l'un peut quelquefois pallier le trouble que cause en nous le désordre de nos passions, comme l'autre peut pallier nos maux physiques; mais tous deux tendent également

à notre destruction. Presque point de *suicide* sans *Matérialisme*, & peu de *morts prématurées* sans *Médecins*. En remontant aux causes premières de notre existence, *Dieu* & la *Nature*, quels avantages moraux & physiques nous en devons retirer!

(3 , pag 19.) Je considère *Bléton* comme étant habituellement dans une espèce de *crise magnétique* naturelle ; il ne découvre les sources que par la sensation qu'il éprouve à leur approche, comme s'en est assuré *M. Thouvenel* ; dès-lors il lui est impossible de s'y tromper : mais si-tôt que son état de *crise* diminue, les *sensations* analogues diminuent de même, & il rentre dans la classe commune à tous les hommes. Si l'on se sert alors de lui pour découvrir *les sources*, il doit être sujet à se tromper, & c'est ainsi qu'on l'a vu plusieurs fois être en contradiction avec lui-même. La raison en est simple ; c'est qu'on ne peut se faire idée d'une *sensation* qui n'existe plus, encore moins se conduire d'après une *sensation* passée.⁶

La même chose s'observe chez les *Somnambules* qui atteignent au moment de la guérison ; leurs sensations perdent peu à peu leur subtilité, & leurs *indications* sont beaucoup moins sûres que dans l'état de *maladie* parfaite.

J'ai été témoin dans mon *traitement magnétique* d'un fait qui pourra, par sa ressemblance, expliquer la conduite de *Bléton*.

Un paysan de *Carré-l'Étompe*, en Bourgogne, avoit passé par l'état de *crise magnétique* pour arriver à la guérison parfaite d'une maladie très-grave ; dans le temps

de ses *crises* il avoit les *sensations* très-déliées , & tous les Malades avoient une très-grande confiance en lui ; il découvroit parfaitement *la cause du mal* , & apparemment , au moyen de quelques connoissances acquises précédemment , il s'entendoit assez bien à ordonner des remèdes simples & salutaires. Un jour , passant auprès d'un cabaret du village , je demandai la cause de la foule du monde que j'y voyois rassemblé ; on me dit que c'étoient des Malades qui venoient consulter *le Bourguignon*. J'imaginai d'après cela qu'il étoit apparemment *en crise magnétique* : je m'approche ; mais quelle est ma surprise de le voir les yeux bien ouverts , *toucher à droite & à gauche* tous ces pauvres gens , & leur ordonner des remèdes à tort & à travers : heureusement j'étois arrivé à temps pour désabuser tout le monde. Je déclare devant tous qu'il ne falloit ajouter aucune foi à ce qu'il avoit pu dire dans cet état ; *que, passé le temps de sa crise* , il étoit aussi ignorant que moi & que tous les autres hommes dans la connoissance des maladies , & je mis mon rusé payfan dans une confusion extrême. Je lui fais les reproches les plus vifs de la tromperie qu'il venoit de faire ; il m'en demande pardon , & m'avoue que , persécuté par beaucoup de monde qui lui venoient demander de leur répéter ce qu'il leur avoit dit dans *sa crise* , il n'avoit pas voulu rester court , d'autant qu'on lui promettoit de le payer pour ses consultations. Voilà comme , dans tout , le mensonge est auprès de la vérité.

(4 , pag. 23.) Voyez aussi les Ouvrages sur l'électricité de M. le Comte de Lacedède. Les apperçus de

de cet estimable Physicien sur la nature & les effets du *fluide électrique*, sont presque tous réalisés par la DÉCOUVERTE de M. *Mesmer*.

(5 , pag. 24.) Le fumier des animaux & toutes les sécrétions animales en général, si favorables à la *végétation*, ne produisent cet effet avantageux, qu'en raison des émanations du *fluide animal*, qui s'en dégagent par la *putréfaction*. Cette opération dans le règne végétal est la même que celle du *phosphore* dans le règne minéral.

Pourquoi le *charbon* & la pierre *calcaire* sont-ils de si bons *fondans* de toutes les *mines* en général, si ce n'est à cause des émanations du *fluide animal* & *végétal* que ces deux substances contiennent en quantité, & qui, se dégageant par la *combustion*, vont se porter sur les substances métalliques pour en former des *métaux* d'autant plus parfaits, que les *fondans* employés sont plus surchargés de ce qu'on appelle du *phlogistique*, autrement dit, du *fluide universel*.

L'entretien de la *vie* dans les animaux ne s'opérant immédiatement que par le secours du *regne végétal*, immédiatement par le secours du *regne minéral*, ne prouve-t-il pas bien encore *un seul agent dans la Nature*? De tous côtés l'on ne voit enfin qu'un passage de mouvement, qui, par ses différentes modifications, produit toutes les différences physiques.

(6 , pag. 39.) Pour se faire une idée juste de l'état de *somnambulisme magnétique*, il faut assimiler cet état, dans le règne animal, à celui de l'aimant dans le règne minéral. Les phénomènes que présente ce dernier, sont analogues à ceux qu'on doit obtenir d'un homme dans l'état magnétique.

N

M. Mesmer a dit souvent à qui a voulu l'entendre, qu'un homme dans l'état naturel avoit des pôles, un équateur, & étoit aimanté naturellement ; que le but du Magnétisme étoit de mettre cet *aimant animal* sur son pivot, & qu'aussi-tôt l'on reconnoîtroit dans l'homme les mêmes phénomènes que présente une barre de fer aimantée, aussi sur son pivot : l'expérience prouve à la lettre cette assertion.

L'homme dans l'état naturel peut être comparé à une aiguille de boussole qu'on ôteroit de dessus la pointe où elle est en équilibre ; si vous la mettez à plat sur une table, elle ne cessera sûrement pas pour cela d'être aimantée ; mais tant que vous ne la replacerez pas sur son pivot, elle ne vous donnera aucun signe de direction.

Il est vrai que l'aimant, dans quelques circonstances où vous le placiez, donnera toujours des signes certains de *cohésion*, d'*attraction*, de *répulsion*, avec le fer ou la limaille qu'on lui présentera, tandis que l'homme a besoin (pour ainsi parler) d'être sur son pivot pour présenter ces phénomènes ; au reste l'amitié, l'attrait pour son pays, la sympathie, l'antipathie, &c... pourroient bien n'être chez nous que le résultat de ces effets physiques, modérés & dirigés par notre moralité. Mais une fois qu'un homme aura été mis par un autre homme dans l'état de somnambulisme magnétique, il ne doit plus avoir de relation qu'avec son magnétiseur, & doit, à la lettre, présenter à son égard les mêmes phénomènes que manifeste une aiguille aimantée à l'égard d'une barre de fer quelconque : sans cette similitude d'effet, un homme n'est pas dans l'état complet de somnambulisme magnétique.

Les aimans minéraux, ainsi que l'électricité artificielle,

peuvent bien avoir quelque action sur les corps animés; mais ce n'est jamais que comme stimulans ou comme accélérateurs du mouvement propre de ces corps. Leur effet ne doit être que passager, rarement utile, & souvent nuisible, s'ils sont trop forts ou trop multipliés. La raison en est simple, c'est que l'aimant minéral n'ayant aucune analogie directe avec notre système, ne peut que causer des émotions passagères, sans jamais communiquer son mouvement tonique; d'où il résulte, dans son application, les mêmes effets & le même danger que j'ai remarqué devoir exister dans le traitement par l'électricité artificielle.

(7, pag. 42.) Le rétablissement dans l'état naturel est la plus facile des *opérations magnétiques*. Pouvant nous considérer, ainsi que je l'ai déjà dit, comme des *machines électriques animales*, parfaites, douées au suprême degré des propriétés positives & négatives; la seule difficulté consiste à monter cette machine, & à savoir en faire usage. Mais dès lors qu'on est arrivé au point de pouvoir *magnétiser en plus* (pour me servir des expressions d'usage), on doit aussi-tôt pouvoir *magnétiser en moins* : l'un est la suite de l'autre; c'est la même manivelle qu'on tourne dans un autre sens.

Voyez la note sur la volonté, & réfléchissez sur ce que c'est que la volonté, sur la possibilité de n'en avoir que de bonnes, considérez quels sont tous les accessoires qui peuvent nuire aux bonnes volontés. . . après quoi vous en conclurez sûrement que c'est presque toujours la faute du magnétiseur, quand il ne fait aucun bien au magnétisé malade. Abstenez-vous sur-tout de jamais faire aucune question à l'être que vous voulez soulager les questions font travailler l'imagination, & celle d'un

Malade doit toujours être en repos. Il doit vous importer fort peu qu'il sente du froid ou du chaud, qu'il s'endorme, ou qu'il ait des tressaillemens : *voulez* seulement lui faire du bien, & tranquillisez-vous sur les événemens, qui seront toujours d'autant plus heureux, que le motif qui doit les déterminer approchera davantage de la pureté & de la bonté du principe dont il émane nécessairement.

Ce n'est, je le répète, que l'expérience à la main que l'on pourra faire sentir aux hommes le pouvoir de leur *volonté*, dont les inquiétudes, les chagrins, les maladies, les passions dérégées & le malheur enfin, n'ont que trop arrêté & anéanti le ressort.

(8, pag. 43.) J'emploie souvent le mot *toucher* comme synonyme du mot *magnétiser*. Lorsqu'il est question d'un nouveau Malade, c'est toujours sous cette seconde acception qu'il faut l'entendre.

Les procédés en ont été indiqués par M. Mesmer à ses Elèves d'une manière assez précise pour n'avoir pas besoin d'en faire de nouveau l'explication. L'expérience que j'ai acquise me confirme dans l'idée que la *tête* & le *plexus solaire* sont les parties du corps humain qui reçoivent avec plus d'efficacité les *émanations magnétiques*. Les yeux surtout m'en paroissent plus susceptibles qu'aucun autre organe. C'est par un léger frottement sur les yeux que j'achève le *chargement magnétique*, d'où résulte le *somnambulisme* ; & c'est de même par un très-léger frottement sur ce même organe que j'opère le *déchargement* subit, d'où s'ensuit le *veille* & l'état naturel.

L'*attouchement immédiat*, sans pression, est celui que je préfère ; quelquefois cependant il me semble que j'aug-

mente par un *petit frottement* l'intensité de l'*action magnétique*; au reste, les données bien senties, chaque magnétiseur peut, sans inconvénient, mettre de légères différences dans sa manière de procéder.

(9 , pag. 49.) Il est rare qu'une maladie *chronique* se guérisse sans le passage de *crises* violentes, soit *convulsives* ou autrement. Le secours qu'on doit attendre du *Magnétisme animal* alors, est d'ôter à un Malade le *sentiment intime* de ses souffrances, en le mettant dans l'*état magnétique* une demi-heure avant ses accès; ce dont on peut être toujours le *maître* quand on suit les *indications* qu'il vous donne. La fille dont je viens de parler n'avait pas été totalement remise dans l'état de santé, ainsi que le récit de *Le Hoguais* me l'avait fait croire; tous ses accidens étoient bien cessés; elle étoit véritablement engraisée & ne souffroit plus: mais des révolutions nécessaires n'arrivoient pas, ou n'arrivoient que foiblement; c'est ce qu'il me fut aisé de savoir d'elle-même, *et automne*. La première fois qu'elle me vint trouver, & que je l'eus mise dans l'*état magnétique*, elle me prévint dès lors, à plus de trois semaines de distance, de la nécessité qu'elle avoit d'être *magnétisée* dans ce temps-là, pour opérer chez elle sa guérison radicale. Le jour indiqué par elle, son service l'empêcha de me venir trouver, & je ne la vis que le lendemain. Si-tôt qu'elle fut dans l'*état magnétique*, elle m'apprit que la veille au soir elle avoit commencé à *voir*, & que pendant la nuit cela s'étoit arrêté; elle me dit qu'il étoit malheureux pour elle de n'avoir pas été *touchée* avant son époque, puisqu'alors elle se fût passée heureusement & sans souffrances; au lieu qu'à présent elle alloit souffrir beaucoup pendant

plusieurs jours. Au bout d'un quart d'heure en effet, il lui prit des étouffemens & des convulsions assez fortes, qui durèrent près de deux heures. Dans ses momens de calme, elle m'indiquoit ce qu'il falloit lui faire & lui donner pour appaiser les coliques affreuses qu'elle ressentoit. Pendant quatre jours, soir & matin, elle eut de semblables accès, toujours *pressentis* d'avance par elle & devenant plus forts & plus longs en approchant du dernier, qui dura depuis huit heures & demie du matin jusqu'à près de deux heures, après lequel elle m'assura n'en devoir plus jamais ressentir de semblables, & qu'elle étoit totalement guérie. M'ayant prévenu ensuite qu'elle éprouveroit des foiblesses les nuits suivantes, je lui en fis passer deux dans l'*état magnétique*. Lorsque je fus sûr enfin qu'il ne lui arriveroit plus de révolutions d'aucune espèce, je la laissai partir. J'ai vu depuis que cette fille avoit continué d'être dans un état certain de fanté.

J'ajouterai, par rapport à cette Malade, que jamais elle n'a eu l'idée de ses souffrances; sachant par elle le moment précis où ses accès devoient lui prendre, j'avois soin de la mettre dans l'*état magnétique* quelque temps auparavant; ensuite je l'amenois ainsi tranquille dans une chambre disposée à la recevoir: ses accès finis, une femme chargée de veiller sur elle me la ramenoit dans la première chambre où elle s'étoit endormie, & je l'y faisois revenir dans l'*état naturel*. Les spectacles affreux de *matelas* épars, ou de *chambre de crises*, ne lui ont jamais été présentés, & il lui falloit un effort de confiance pour croire tout ce que l'on pouvoit lui raconter d'elle-même.

(10 , pag. 136.) Cette cure n'a pas été comprise

dans la liste imprimée *ce printemps dernier* ; & je n'en aurois pas fait mention , sans la priere même du Pasteur estimable qui m'a envoyé ce certificat, de lui-même & dans l'unique vue de rendre hommage à la vérité.

(11 , pag. 144.) Il m'est arrivé un jour de renvoyer *Catherine Montenecour* chez sa maîtresse dans l'*état magnétique* ; elle fit une lieue & demie sur son âne , sans sortir de l'état de *somnambulisme* ; & une fois arrivée , elle mit son âne à l'écurie , fit la commission dont je l'avois chargée auprès de sa maîtresse ; & après s'être assise dans le salon , elle frotta ses yeux & se reveilla. *Je lui avois dicté sa conduite en partant*, & deux femmes qui l'accompagnèrent , m'assurèrent qu'elle avoit fait à la lettre tout ce que je lui avois prescrit. Une fois reveillée , son étonnement fut très-grand , comme on peut le croire , de se trouver ainsi transportée chez elle , sans avoir idée du chemin qu'elle avoit fait.

Je cite ce trait extraordinaire aujourd'hui , mais peu important par lui-même , par rapport au *Magnétisme* , pour donner une idée de la PUISSANCE qu'on acquiert sur les *êtres magnétiques* ; on peut agir sur eux DE LOIN comme de PRÈS ; mais il est toujours imprudent d'user de ce pouvoir , à moins de prendre toutes les précautions que la prudence peut suggérer. La fille dont je viens de parler , par exemple , me dit le lendemain de son voyage (étant dans l'*état magnétique*), qu'elle avoit eu peur de tomber dans le chemin , & que cela lui avoit causé une révolution fâcheuse. Elle n'en avoit pas eu de souvenir *dans l'état naturel* ; mais l'effet contraire à sa santé n'en avoit pas moins résulté. Je regarde donc comme dangereux de magnétiser *de loin* , soit pour faire entrer , rester dans

l'état magnétique, soit pour en faire sortir à moins d'être bien sûr que rien ne pourra déranger l'effet heureux qu'on veut produire.

Le printemps passé, il n'arriva aucun accident à une femme éloignée de moi d'une lieue, qui pendant quatre jours devenoit par mon ORDRE dans l'état magnétique à l'heure indiquée, où un homme de son village arrivoit chez elle pour se faire *toucher* une plaie qu'il avoit à la jambe; je n'ai pas, j'espère, besoin d'ajouter que pour agir ainsi de loin, il faut s'être mis d'avance en communication avec l'être sur lequel on veut opérer, & avoir de lui son consentement parfait : si l'on vouloit magnétiser quelqu'un malgré lui, l'on feroit une action malhonorable; & si l'on pouvoit y réussir, le Magnétisme seroit intolérable.

(12 , pag. 157.) .

MONSIEUR,

« J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint une reconnaissance de l'écrit du sieur Joly ; je le conserverai
 » tout le temps que vous jugerez à propos, & j'en ferai
 » l'usage qu'il vous plaira m'ordonner ; je ne puis vous
 » dissimuler combien j'ai été surpris à la lecture sur ce
 » qu'il explique.

« J'ai l'honneur d'être. . . Signé RIGAUD. A Soissons, ce 19 Décembre 1784 ».

A cette lettre étoit joint le certificat ci-après :

Je soussigné, Notaire royale à Soissons, reconnois qu'il m'a été ce jourd'hui, deux heures après midi, remis un paquet cacheté en noir, à mon adresse; que l'ayant

ouvert il s'est trouvé une lettre du Marquis de Puyfégur datée de Busfancy le dit jour 19, à laquelle étoit joint un écrit sur une demi-feuille de papier de compte, pliée en deux; la première datée du 18 Novembre 1784, signée Joly, la date au-dessous le 18 Novembre 1784, lequel écrit je promets remettre à mondit Seigneur Marquis de Puyfégur, à sa première réquisition. A Soissons, le dix-neuf Novembre mil sept cent quatre-vingt quatre.

Signé R I G A U L T.

(13, pag. 160.) Ce n'est point une nouveauté qu'a dite M. Mesmer, lorsqu'il a assuré que la *musique* étoit un moyen propre à renforcer l'agent de Nature; de tout temps l'on a été d'accord sur l'effet que la musique pouvoit produire sur les hommes.

Cet effet est plus ou moins grand, en raison de leur sensibilité, mais tous sont susceptibles de l'éprouver. Il en existe qui avouent n'en avoir jamais ressenti d'émotion: je pourrais presque affirmer que c'est plutôt la faute des Musiciens qu'ils ont entendus, que le défaut de leur organisation: car, enfin, tout être quelconque est sensible à sa manière, & la musique, sur-tout la musique chantée n'est qu'une émanation de sensibilité. L'*amour*, la *tendresse*, la *gaieté*, la *tristesse*, tous les sentimens s'expriment avec des paroles & du *chant*; & ces deux moyens combinés doivent donc nécessairement plaire à tout le monde. Il est hors de doute que nos nerfs sont les organes de nos sensations. La *musique* agit donc sur les *nerfs* immédiatement & unie avec l'agent de la Nature; elle doit lui donner un renforcement qui ne peut être que favorable à l'effet bienfaisant qu'on veut obtenir. C'est ce qui est arrivé à Joly, & ce qui peut-être a

contribué à *diviser* les crises nerveuses en un nombre de périodes bien plus grand qu'il ne l'avoit d'abord pressenti, & lui a laissé la force d'en soutenir la durée. On sentira facilement le risque qu'auroit couru ce jeune homme si le Mardi, au lieu de quatre accès éparpillés dans la journée, il les eût éprouvés rassemblés en un seul, il est à présumer qu'il y eût succombé, & n'auroit que trop vérifié ses funestes pressentimens. Cet exemple vient bien à l'appui des procédés de M. Mesmer. Les instrumens dont il joue prouvent assez les secours qu'il a sentu pouvoir tirer de la Musique; & le choix de son instrument prouve de même ses réflexions profondes. En effet, l'*harmonica* peut être considérée comme le rassemblement de petits plateaux électriques dont le mouvement accumulé se manifeste par le son, lequel, combiné avec le mouvement animal, doit produire un Magnétisme très-efficace. Ce ne sera pas dans le tumulte des Baquets nombreux des grandes villes, que l'on pourra tirer des secours bien avantageux de la Musique. La plupart des Malades, accoutumés à en entendre, ne l'écouteront qu'avec indifférence ou ennui. Le luxe des meilleures choses nuit au bonheur de les sentir & de les apprécier; mais je suis cependant assuré que dans tout état, un être assez malade pour ne pouvoir jouir ni des spectacles ni des agrémens de la société, sera susceptible encore d'être ému par une musique analogue à son caractère; à plus forte raison, lorsque cet être sera dans un état de spasme ou de convulsion, qui, rendant passives toutes ses dispositions morales, n'en rendra son organisation physique que plus propre à être remuée par l'agent de la Nature.

(14, pag. 174.)

De Dormans, ce 18 Décembre 1784.

• MONSIEUR ,

« J'ai été aussi surpris qu'honoré de votre lettre datée du 13 Décembre ; apparemment que mon fils ne favoit pas bien votre adresse lors de ma réponse à celle du 28 Novembre.

Non, Monsieur, je ne puis exprimer ma reconnoissance de toutes vos bontés ; je ne pouvois rien désirer de plus satisfaisant que de revoir mon fils, non seulement guéri de sa surdité & de ses hernies, mais même d'avoir échappé à une maladie que le Magnétisme seul ne pouvoit faire avorter : il est arrivé chez moi dans la santé la plus parfaite, & il est actuellement dans un empoint à ne le pas reconnoître.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien ne pas borner là vos bontés pour un jeune homme pour qui il paroît que vous prenez tant de part. Si la guerre a lieu, comme il y a toute apparence, & que vous fassiez quelques campagnes, vous pourriez lui faire avoir quelque emploi qui pût l'exempter de la Milice, puisque le bienfaisant Magnétisme lui a retiré les raisons qu'il avoit à alléguer pour n'y pas être sujet. *Signé, JOLY pere* ».

(15, pag. 176.) Au défaut de M. Mesmer, le meilleur moyen à prendre pour obtenir de bonnes expériences à Paris, seroit, je crois, de choisir parmi ses Elèves deux hommes prudents & sages, portés par inclination & affection

particulières à soulager l'humanité, & assez indépendans des circonstances environnantes, pour pouvoir se livrer sans réserve à la pratique du *Magnétisme animal*. Qu'alors il soit établi deux traitemens particuliers, séparés entièrement l'un de l'autre, dont chacun des deux Elèves ait la direction entière & exclusive; que l'on n'admette que de nouveaux Malades, & que le nombre n'excède pas vingt-cinq dans chaque traitement. Ces établissemens formés, qu'aucun Magnétiseur ne se permette d'y venir opérer, à moins que le chef du traitement n'y consente, & même ne l'en prie instamment; car ce n'est qu'autant que les *émanations magnétiques* partent d'une unité de principe & d'intention, qu'on doit s'attendre à des effets constants & toujours heureux. Il faut non seulement que l'aide d'un Magnétiseur se mette en harmonie physique avec le chef, par l'attouchement, mais il faut encore qu'il règne entre eux une harmonie morale & intérieure: les gestes extérieurs ne produiroient rien, si les intentions n'étoient pas d'accord entre elles. C'est ainsi qu'il faudroit, pour ainsi dire, que tous les aides magnétiseurs ne se regardassent que comme des conducteurs passifs du chef, & que tel qui auroit dirigé en maître un traitement pendant long-temps, se soumit volontairement à n'être que secondaire chez un autre: je ne crois pas que sans cet accord on puisse jamais parvenir à de bons résultats.

M. Mesmer a dit tout cela; mais quel moyen surnaturel il lui auroit fallu pour contenir trois cents Elèves, la plupart doutant encore de sa doctrine! Que de contrariétés & de peines il a dû essuyer de la multiplicité d'opinions en opposition avec la sienne! & combien le tribut de reconnaissance que nous lui devons, doit être mêlé de regrets d'avoir été sans l'entendre si long-temps.

Mon frère, chez moi, vouloit bien n'être que conducteur; ainsi que je viens de le dire : aussi faisoit-il le même bien & opéroit-il les mêmes effets que moi sur mes Malades : si je me trouvois chez lui, nous changerions de rôle, & les mêmes résultats, j'espère, s'en suivroient.

Lorsqu'il vouloit traiter les Malades à mon baquet; il venoit m'en prévenir; si cela me convenoit, je lui touchois les pouces pendant quelques instans : étant ainsi en harmonie avec moi, j'étois sûr que mes Malades n'y appercevoient aucune différence. S'il arrivoit que ni mon frère ni moi ne pussions aller soigner un Malade dans l'état magnétique, qui pourtant avoit besoin de soins, il me suffisoit alors de toucher le premier venu, des dispositions duquel j'étois sûr, & ce dernier, sans même avoir besoin de parler au Malade, pouvoit s'en approcher, le toucher, & même s'en faire suivre, pour l'amener chez moi dans l'état de somnambulisme, aussi facilement que j'eusse pu le faire moi-même.

(16 , pag. 182.) M. Mesmer dit dans une de ses propositions, que le Magnétisme animal présentera les mêmes phénomènes que ceux qui s'observent dans l'électricité. Rien n'est plus vrai; l'attraction, la répulsion, la communication par la chaîne, chargement & déchargement à volonté; tous ces différens effets sont aussi aisés à produire par le Magnétisme animal que par l'électricité. Si-tôt qu'un être quelconque est reconnu susceptible de devenir somnambule magnétique, on peut défier hardiment les gens les plus incrédules, en les rendant témoins de ces différens phénomènes. De bander les yeux à un être magnétique, ne nuit en rien au succès des expériences, &

l'on ne doit jamais s'y refuser pour affermir la croyance de ceux qu'on veut persuader.

Plusieurs personnes m'ont demandé à quel signe on peut reconnoître quand un Malade est dans l'état de somnambulisme magnétique; rien n'est plus aisé que de s'en appercevoir : il ne doit d'abord avoir d'analogie avec aucun autre que celui qui l'a magnétisé, il ne doit répondre & n'obéir qu'à lui : l'approche de tout être animé, hormis le magnétiseur, doit lui être insupportable. Mais veut-on faire une expérience plus convaincante pour soi & pour les autres? placez votre être magnétique dans un coin de la chambre, & bandez-lui même les yeux, si vous voulez, il ne doit répondre qu'à vous. Comme je l'ai dit plus haut, faites le questionner par une autre personne, s'il est bien dans l'état magnétique, il ne doit pas l'entendre; alors touchez seulement du bout du doigt le personne qui le questionne, il l'entendra sur le champ, & ne l'entendra plus, si-tôt que vous aurez retiré votre doigt. Il n'y a pas un des Malades cités dans ces Mémoires, que je n'eusse été dans le cas de soumettre, tant qu'on l'auroit voulu, à cette expérience, & toujours avec le même succès: plus un être est malade, plus sa dépendance est absolue à l'égard de son Magnétiseur; & à mesure qu'il guérit, elle diminue, jusqu'à ce qu'enfin il entre en relation avec tout le monde.



ETAT des papiers qui attestent la guérison de différentes maladies par le moyen du Magnétisme animal, déposés es mains de M^e. Rigault, Notaire royal à Soissons, par M. le Marquis de Prusseur, Seigneur, Vicomte de Busancy, & dont il est fait mention dans cet Ouvrage.

- 1°. Certificat de la première guérison du sieur Joly.
- 2°. Lettre de Belmont du 28 Août 1784.
- 3°. Autre *idem*, du 10 Septembre 1784.
- 4°. Certificat de M. Cassisch, Prieur-Curé d'Espies.
- 5°. Consultation pour Viélet, signé Du Chafnoy.
- 6°. Autre *idem*, signé Jumilther.
- 7°. Autre *idem*, signé Diaot.
- 8°. Autre *idem*, signé Petit de Soissons.
- 9°. Certificat de M. Mosnier, Doyen de Bercy.
- 10°. Certificat de M. Dru, Chirurgien.
- 11°. Ecrit du sieur Joly, du 16 Octobre 1784.
- 12°. Ecrit du même, du 18 Novembre 1784.
- 13°. Ecrit du même, sur deux feuilles, du 22 Novembre 1784.
- 14°. Ecrit du sieur Joly; sur deux feuilles, du 23 Novembre 1784.
Idem, sur le revers, un écrit du même jour à cinq heures du soir.
- 15°. Ecrit du sieur Viélet, sur lequel sont ces mots *Je suis guéri, &c.*, daté du 30 Novembre 1784.
- 16°. Certificat de Mademoiselle Mignot, du 4 Décembre 1784.
- 17°. Certificat de M. Rougeaux, Prieur-Curé de Verdilly, & des autres Habitans, du 20 Novembre 1784.

Tous lesquels papiers je promets remettre à mondit
sieur Marquis de Puyfégur, à sa première réquisition.
A Soissons, cejourd'hui quatre Décembre mil sept cent
quatre-vingt-quatre.

Signé, RIGAUX.

18°. Autre certificat dudit sieur Rougeaux, Curé, du
2 Décembre 1784.

Cette dernière pièce m'a été aussi déposée, que je
promets rendre comme ci-dessus, à la première réquisition
de mondit Seigneur Marquis de Puyfégur, lesdits jour
& an.

Signé, RIGAULT.



SUPLÉMENT.

S U P P L É M E N T.**M**

Pendant l'impression de mon Ouvrage, il s'est passé un événement qui me paroît de nature à vous intéresser. Je vais vous en faire d'abord le récit avec la dernière fidélité; après quoi je vous ferai observer les conséquences qui en résultent.

Le hasard a voulu que *Victor*, le premier Malade dont il est question dans ces Mémoires, vînt à Paris pour y conduire un de ses frères. Il me vient trouver, me dit le sujet de son voyage, & m'annonce qu'il repart le lendemain. L'ayant questionné sur sa santé, il m'apprend que huit à dix jours avant son départ de Busancy, il avoit fait une chute violente; que depuis, il souffroit considérablement de la tête; & que tous les soirs il se sentoît des mouvemens de fièvre. Son indisposition m'engage à le faire rester, espé-

○

rant , à l'aide du Magnétisme , pouvoir le guérir promptement.

Je le mets dès le soir même dans l'état magnétique , c'étoit Vendredi 21 Janvier. La fatigue de son voyage l'empêchoit, me disoit-il, de bien connoître son état; il apperçut cependant que son mal de tête ne se passeroit pas sans saigner du nez & de la bouche; ce qui, me dit-il, ne lui étoit jamais arrivé.

Le lendemain , étant plus reposé , il me dit, dans l'état magnétique, qu'il falloit qu'il fût saigné du bras gauche, que c'étoit absolument nécessaire.

Revenu dans l'état naturel , l'idée de la saignée l'effrayoit, parce que, disoit-il, il ne l'avoit jamais été qu'une fois dans sa vie, étant encore bien jeune.

Si-tôt que je le remettois dans l'état magnétique , dirigé alors par son seul instinct, il me reparloit de la saignée , & finalement il m'indiqua le jour & l'heure où je devois appeler le Chirurgien; ce fut le Mardi 25 , entre onze heures & midi.

Une fois la saignée faite au bras gauche, la tête, du même côté, ne lui faisoit plus de mal; mais il continuoit à sentir du mal au côté droit. Je le mis le soir dans l'état magné-

tique, & j'appris alors de lui, que le reste de son mal se dissiperoit de lui-même par un écoulement de sang & d'eau, qui sortiroit par la bouche; il m'en indiqua le moment pour la nuit du 26 au 27, ce qui effectivement a eu lieu, comme je m'en suis assuré le matin du 27.

Je le croyois totalement guéri; & pour m'en assurer, je le mis dans l'état magnétique; c'étoit le Jeudi matin 27; mais alors il m'apprit qu'il lui restoit encore du sang dans la tête, & que c'étoit par le nez qu'il devoit en être débarrassé, il m'indiqua le Samedi suivant 29 pour l'accomplissement de cette présentation.

Pendant tout ce temps, j'avois invité secrètement plusieurs personnes à venir voir mon somnambule. Je l'avois mené deux fois chez M. Mesmer. Les différentes expériences auxquelles on le soumettoit, servoient à l'affermissement de la croyance, sans nuire à sa santé, vu que tout se faisoit de bonne foi & de mon plein consentement. Je regardois déjà sa guérison comme certaine, & mon intention n'étoit sûrement pas d'y donner aucune publicité.

Mais le Jeudi soir, me trouvant à souper avec très peu de monde chez Madame de ***, à qui j'avois fait part plusieurs fois de quelques

O ij.

faits passés dans ma terre, & qui m'avoit témoigné le desir le plus grand d'être témoin d'une expérience, la conversation se porta sur le Magnétisme. Je suis sûre de votre bonne foi, me dit Madame de *** ; mais ce que vous me contez est si difficile à croire, que jusqu'à ce que j'aye vu par moi-même une partie de toutes ces merveilles-là, je penserai que vous vous abusez, que vous vous trompez vous-même. Réfléchissant alors que j'avois sous la main une occasion toute naturelle de satisfaire Madame de ***, je l'assurai que j'étois dans le cas de lui montrer, dès le soir même, la preuve de toutes mes assertions : elle y consent. Je vais chercher *Victor*, & le lui amène dans l'état magnétique. Depuis onze heures du soir jusqu'à une heure du matin, je lui fis voir & exécuter elle-même toutes les expériences magnétiques dont je l'avois souvent entretenue. Madame la Marquise de *** put se convaincre aussi par elle-même de tous ces effets.

A l'égard de M. le Marquis de **, qui voulut aussi répéter les mêmes expériences, je ne fus pas long-temps à m'appercevoir que le doute extrême où il étoit, apportoit une telle incertitude dans ses volontés & ses

mouvemens, que le sujet magnétique n'éprouvoit que des contradictions sans aucune détermination positive : après avoir essayé plusieurs fois sans succès , il me dit avec un ménagement affecté , qu'apparemment il n'étoit pas propre à répéter les expériences magnétiques. Je fis mon possible pour lui inspirer une confiance dans ses moyens. Croyez pour un moment, lui disois-je, la chose possible, & agissez avec l'envie de vous en persuader, je ne vous demande ensuite qu'une volonté constante, point de geste, & vous verrez que cet être magnétique , totalement passif, répondra sans balancer à toutes vos indications ; hormis tout ce qui blesseroit la conscience & la vôtre , il ne doit se refuser à rien. M. de ** se refusoit à répéter les expériences ; je l'en presse de nouveau , en lui indiquant de mon mieux les moyens de réussir : il cède , & ses seconds essais ne le fatiguent pas davantage. J'en suis bien fâché, lui dis-je, mais c'est votre faute : ces Dames pendant plus d'une heure avoient réussi dans presque toutes leurs expériences , un peu plus de confiance en moi vous eût fait obtenir les mêmes résultats.

Quoi qu'il en soit , il me sembla que l'opinion de M. de *** avoit apporté des doutes dans

l'esprit de ces Dames; elles crurent s'être fait illusion elles-mêmes; & le rôle que je jouois devenoit des plus défagréables. Mgr. le Duc ** étoit témoin de cette scène; & en changeant d'opinion sur mon compte, je devenois un homme méprisable, venu pour suborner la crédulité du plus honnête homme du monde. La délicatesse ne connoît pas de milieu, & tromper la bonne foi, de quelque côté qu'on l'envisage, est toujours une indigne action dont on ne devoit pas me croire capable. J'avois l'ame ulcérée, & sentant trop tard mon inconscience, je m'en allai, après avoir mis mon somnambule dans l'état naturel.

On lui avoit fait des questions sur l'époque de sa guérison totale, auxquelles il avoit répondu, que le *Samedi suivant* elle s'opéreroit par un dernier saignement de nez, & que ce ne seroit que le lendemain qu'il en pourroit assigner l'heure.

Madame de ***, avant de partir, me dit que peut-être ce seroit encore la nuit que s'opéreroit cette prédiction. Je sentis vivement cette ironie; mais sans le faire paroître, je lui répondis que j'aurois l'honneur de l'en instruire le lendemain matin.

En effet, le lendemain Vendredi 28, j'écrivis

à Madame de *** un billet, dont je n'ai pas conservé de copie, dans lequel je lui mandois que Victor qu'elle avoit vu la veille, affuroit que le lendemain *Samedi*, entre *midi & une heure*, sa guérison auroit lieu; qu'il *saignerait du nez, de la narine droite* seulement, sans qu'une goutte de sang fortît par la narine gauche; & qu'aussi-tôt cet écoulement de nez fini, il cracherait encore un peu de sang & d'eau; que si elle défiroit être témoin de ce fait, je lui menerois le lendemain mon malade. Sa réponse verbale fut de le lui mener à l'heure indiquée.

Le *Samedi*, je me rendis à onze heures & demie au rendez-vous donné la veille. Victor arriva un moment après: il me fut aisé de voir, à l'air dont on me recevoit, que l'on n'avoit nulle confiance en moi. Ma position étoit très-embarrassante, mais je m'étois trop avancé pour pouvoir reculer; d'ailleurs, sûr comme je l'étois, de l'accomplissement de la prédiction, je devois m'attendre qu'à un fait de cette espèce on n'auroit plus de doute à m'opposer.

Je mets donc *Victor* dans l'état magnétique, & j'attends en silence l'événement annoncé.

Lui-même alors répète qu'à midi & demi son saignement de nez aura lieu. Le froid le plus glacial étoit dans tous les maintiens, & à moins de me dire en face que j'étois un charlatan, on ne pouvoit pas garder un silence plus mortifiant pour moi.

Je souffrois tout ce qu'on peut dire. Néanmoins je demande à Madame de *** quelles sont les objections qu'elle pourra faire après l'événement, afin de les lever, s'il est possible, d'avance; je lui dis que s'il y a dans la maison un Chirurgien, je consens que mon Malade soit visité. Madame de *** m'indique M..... & la visite a lieu; le Chirurgien dit d'abord qu'il apperçoit de la *pommade dans le nez*; un moment après il en tire un peu d'ordure, qu'il dit être un corps graisseux; j'étois sur les épines d'une enquête aussi injurieuse, au point de ne pouvoir pas même rire de pitié de la décision du Docteur. Je force mon Malade à tout supporter; on lui fait ouvrir la bouche, & enfin, à l'exception *du corps graisseux*, on ne découvre rien..

A midi & demi enfin, *Victor* annonce que le sang va sortir; je le fais se coucher par terre; on apporte une assiette, & après de très-légers

efforts , le sang sort par la narine indiquée : j'entends dire autour de moi que ce sang est d'une singulière nature ; que pour un abcès rendu, sa couleur étoit bien pure. Le Docteur appuie cette opinion , & moi je répons, que je ne fais pas comment le sang devoit être, que probablement il ne peut être autrement qu'il n'est, puisque c'est la nature seule qui s'en débarrasse.

Après le saignement de nez , les crachats mêlés de sang arrivent en petite quantité , comme le Malade l'avoit annoncé , & la prédiction a enfin son plein effet. De midi & demi à une heure tout s'étoit terminé.

Il sembleroit qu'après un tel fait il n'y avoit plus qu'à chercher la cause qui l'avoit produit , & que sa réalité étoit bien constatée : mais point du tout ; je vois régner la même méfiance , on met l'éloignement le plus grand à me questionner ; enfin je demeure confondu de l'air embarrassé & peu satisfait de tous les témoins de cette scène. Peu à peu le salon se vuide ; Madame de *** occupée d'un dessin , ne me dit pas un mot , jette à peine les yeux sur moi ; on eût dit enfin que je lui inspirois la pitié la plus grande. Je me dispois à me

retirer avec toute la confusion apparente d'un Joueur de gobelets mal-adroit qui a manqué ses tours , quand Madame de *** me dit que Victor , qui étoit toujours resté dans l'état *magnétique* , lui avoit demandé un entretien secret.

Je me retire dans l'autre chambre , & je n'eusse jamais rien su de cette conversation , sans l'accident nouveau de Victor , dont je vais faire le détail.

M. de *** , le même qui avoit si peu réussi dans les expériences de curiosité du Jeudi , me demanda aussi un entretien secret avec Victor : j'y consentis d'autant plus volontiers , que la vérité qui me guidoit ne me laissoit rien craindre de toutes ces particularités. Cette seconde conversation fut plus longue , & une fois terminée , je réveillai Victor , & fortis de la chambre sans avoir aucun frais de complimens à faire , car on eut , pour ainsi dire , l'air de ne pas s'en appercevoir. Il me semble cependant que comme simple tour de gibecière , celui que j'avois fait étoit de nature à mériter un petit applaudissement.

Quoi qu'il en soit , mon homme étoit guéri , & c'étoit pour moi l'intérêt principal ; je ne le

revis pas de la journée : le lendemain, Dimanche, lui ayant donné permission de courir dans Paris, je ne le revis pas non plus. Il devoit partir le Lundi ; je le demandai inutilement toute la matinée pour lui donner mes lettres, mes gens me dirent qu'on ne l'avoit pas vu depuis la veille, que peut-être il s'étoit enivré, & n'avoit pu rejoindre la maison ; j'en étois fort inquiet. Enfin à quatre heures après midi je le retrouve en rentrant. Mais loin de voir Victor dans l'état de santé où je me le figurois, je vois un homme abattu, ne pouvant à peine parler, & tremblant de tous ses membres. Je le questionne sans pouvoir en rien tirer de satisfaisant, & j'en conclus qu'apparemment il est ivre : il me répond aux reproches que je lui fais, que le mal qu'il éprouve ne lui vient pas d'avoir bu ; que son état est affreux, & que depuis le matin il souffre horriblement de tout son corps.

Je l'amène dans une chambre particulière, où je le magnétise, espérant, s'il est malade, m'éclaircir par lui-même de la vérité. Aussi-tôt qu'il est dans l'état magnétique, il m'apprend que depuis le matin dix heures tous ses sens étoient dans un mouvement violent ; que si

Je n'ai pas pitié de lui, il ne peut revenir de l'état où il est, qu'il n'a plus sa tête, qu'enfin depuis le matin il avoit couru tout Paris comme un fou, en pleurant & se désespérant. Quelle est la cause, lui demandai-je, de cet état horrible? Vous en êtes cause en partie, me répondit-il; que ne me mettiez dans la situation où je suis, en sortant de chez Madame de ***, je vous aurois tout conté, & vous eussiez pu alors m'éviter les souffrances qu'il faut que j'endure à présent. Explique-toi, Victor, que veux-tu dire? Vous savez bien les conversations que j'ai eues en particulier: comment n'avez-vous pas été curieux de savoir ce qui s'étoit passé? — Je n'ai pas cru devoir m'en informer. — Pourquoi cela? me répliqua-t-il, vous savez bien que lorsqu'il y a des secrets je ne vous les dis pas, mais quand on m'a fait du mal il faut que je vous le dise. — De quel mal veux-tu parler? — Je me suis désolé toute la journée, parce que je ne savois pas d'où venoient mes souffrances, mais à présent j'en vois la cause: Madame de ***, ni personne de chez elle n'ont cru véritable ce qui m'est arrivé. Enfin il me raconta alors que dans les deux conversations particulières que l'on avoit

tués avec lui, on l'avoit soupçonné de mentir, de s'être fait saigner exprès du nez, qu'on avoit voulu lui faire ouvrir les yeux, qu'on avoit employé pour cela toute sorte de moyens, qu'il avoit eu beau assurer que dans l'état où il étoit il ne pouvoit mentir, que rien n'étoit plus vrai que son cœur & ses paroles, qu'on n'en avoit rien cru, & qu'on l'avoit quitté en lui disant qu'il étoit bien malin, & beaucoup de choses de cette nature; qu'enfin tout le tourment qu'on lui avoit fait essuyer étoit la seule cause de l'état où je le voyois.

En m'instruisant de ce qu'il ressentoit, il me donnoit une inquiétude d'autant plus grande, qu'il ne me laissoit rien entrevoir des moyens de le soulager, ni du terme de ses souffrances. Je voulus qu'il se couchât; mais une fois dans son lit, il m'assura que cette position lui étoit pénible, que si je voulois lui permettre de passer la nuit sur un fauteuil dans ma chambre, il y seroit mieux, & souffriroit moins, qu'éloigné de moi. J'y répugnois un peu; je craignois qu'il ne fût devenu fou, & qu'il ne me réveillât d'une manière fâcheuse: néanmoins, enhardi par plusieurs faits précé-

dents, je lui laissai passer la nuit dans ma chambre, & je ne fus pas réveillé.

Le lendemain Mardi, 1^{er}. Février, il me dit qu'il n'avoit pas reposé de la nuit; qu'il s'étoit promené plusieurs fois dans la chambre; que ses sens cependant n'étoient pas si troublés que la veille. Je lui demandai s'il vouloit ouvrir les yeux; il me dit qu'aussi-tôt qu'il les ouvrirait, je le verrois dans un tremblement universel, & que, pour peu que je le laissasse ainsi, tout le bien que la nuit avoit opéré se réduiroit à rien; que ce qui pouvoit lui être le plus favorable étoit de toujours rester en crise. Le nom des personnes qui l'avoient tourmenté lui revenoit sans cesse, & il se désoloit d'avoir été entre leurs mains.

A dix heures je lui ouvris les yeux, & l'état où je le vis tout à coup m'effraya singulièrement; tous ses membres trembloient si fort, que voulant prendre un verre d'eau, il le répandit sans pouvoir l'approcher de ses lèvres; il vouloit savoir la cause de l'état affreux où il se voyoit; & je ne pouvois lui rien dire de satisfaisant. Pour obéir à ses indications, je le magnétisai sur le champ, & peu à peu son corps reprit son assiette ordinaire; il me

dit ensuite de ne pas l'éveiller avant le lendemain matin.

Dans le courant de la journée il pressentit sa guérison , & put me tranquilliser. Dans quatre jours , me dit-il , si je ne fors pas de votre chambre , je serai guéri : cela m'avance beaucoup de rester long-temps dans l'état où je suis. Il passa la nuit de même que la précédente sur un fauteuil , sans vouloir se coucher.

Le lendemain matin , Mercredi 2 , il me confirma le bon effet de la nuit passée ainsi ; il me dit de ne le tenir éveillé qu'une demi-heure , & de le remettre en crise ensuite ; qu'aussi-tôt qu'il ouvreroit les yeux il verroit tout tourner autour de lui , & que quand ce singulier effet cesseroit , les tremblemens lui prendroient.

A dix heures & demie je l'éveillai ; ce qu'il avoit annoncé lui-même arriva ; il s'en étonnoit , & se chagrinoit de nouveau : heureusement je pouvois alors le tranquilliser , en lui annonçant que dans peu il seroit bien rétabli.

Au bout d'une demi-heure le tournoisement cessa , & les tremblemens lui prirent ; je le

mis alors en crise, & la tranquillité succéda. Il me dit, comme la veille, de le laisser jusqu'au lendemain dans cet état.

Dans le courant de la journée il augmenta beaucoup ma tranquillité, en me disant qu'il pressentoit que sa guérison s'avançoit beaucoup, & qu'encore une nuit passée dans ma chambre finiroit sa maladie, dont il seroit débarrassé le lendemain.

Il avoit eu la fièvre la veille ; il me dit qu'il l'auroit encore très-forte à trois heures après-midi ; ce qui a eu lieu véritablement.

Dans une autre conversation, il me dit qu'il croyoit que passé le lendemain il seroit si bien portant, que je ne pourrois plus le mettre en crise. Ce n'est donc pas, lui dis je, les contradictions qu'on vous a fait éprouver qui ont causé cette maladie, puisqu'elle étoit nécessaire à votre parfait rétablissement.

Si fait ; me répondit-il, elles ont avancé en moi une maladie que je n'aurois eue que cet automne ; jusque-là, quoique je me fusse bien porté, j'aurois toujours été sujet à tomber en crise, au lieu qu'à présent je pourrai faire la chaîne avec vos Malades, aller à l'arbre ;

l'arbre; enfin ni vous, Monsieur, ni d'autres, n'aurez le pouvoir de m'endormir. En ce cas, lui dis je, bien loin d'être fâché de ce qui vous est arrivé, j'en suis charmé, puisque la fin en devient si heureuse. C'est un hasard, me répartit-il, que cela se passe ainsi; car si je fusse parti le Lundi, comme vous me l'aviez ordonné, mon mal m'eût pris dans le chemin, & je serois sûrement mort, ou devenu fou: on eût dit que le Magnétisme en étoit la cause, & cependant ce n'eût été, Monsieur, que votre faute. — C est une instruction pour l'avenir: je ne ferai sûrement plus une pareille école. — Il est malheureux pour moi d'être votre sujet d'expérience; j'ai commencé chez vous le Magnétisme & je le finis; mais, reprend-il, ne pensons plus à tout cela, je vais bien me porter, & mieux que jamais je n'ai fait; vous serez content & moi aussi; vous verrez demain si je ne vous dis pas vrai.

En rentrant le soir à minuit, je vois Victor debout dans ma chambre & les yeux ouverts; je m'en étonne; un de mes gens me dit qu'il s'étoit réveillé tout seul il y avoit un quart-d'heure; il voyoit tout tourner comme le matin, & un moment après les tremblemens lui reprirent; ce qui m'obligea de le remettre en crise.

P

Si-tôt qu'il fut dans l'état magnétique, il me dit; — Savez-vous Monsieur pourquoi je me suis réveillé tout seul? — Non. — C'est que c'est un adieu que je fais au Magnétisme; cela ne m'étoit jamais arrivé jusqu'à présent; mais comme je vais être bien guéri demain, & que je ne tomberai plus en crise, ma susceptibilité se perd peu à peu. — Voulez-vous aller vous coucher cette nuit? — Non pas, à moins que ce ne soit dans votre chambre, parce que je me réveillerai encore une fois tout seul, & il faudra que vous me remettiez comme je suis.

A une heure & demie, en effet il se réveilla; après les mêmes symptômes que ci-dessus je le remis dans l'état magnétique, & ayant fait apporter des matelas, je le fis se déshabiller & se coucher.

Il reposa fort bien toute la nuit.

Le lendemain il étoit fort gai. A une heure après midi, me dit-il, il n'y aura plus de Magnétisme pour Victor; vous vous fatiguerez bien inutilement à vouloir me mettre en crise, vous n'en pourrez venir à bout.

Je le réveillai pourtant à dix heures, & j'observai chez lui les mêmes effets que la veille. Lorsque je voulus le remettre en crise

j'eus déjà plus de peine que de coutume; mais j'y parvins cependant complètement.

Quand il fut dans cet état, il me répéta qu'à une heure il seroit guéri; que j'y fusse ou que je n'y fusse pas, il se réveillerait tout seul, pour ne plus s'endormir de cette manière: il n'avoit pas voulu manger depuis Lundi, de légers bouillons & de l'eau fraîche avoient été sa nourriture. Il me demanda une soupe, m'avertit qu'à son réveil il auroit grand appétit, & qu'il falloit l'empêcher de trop manger, parce que cela lui feroit mal.

Toute la matinée, il fut d'une gaieté singulière, & comptoit les heures & les instans; à mesure qu'il avoit avancé de l'époque de sa guérison, ses relations s'étoient étendues: le matin du Jeudi il entendoit tout le bruit de la rue.

Enfin, à une heure moins quelques minutes, quoique je m'attendisse à son réveil, je fus surpris du bruit que j'entendis; c'étoit Victor, qui, comme un éclair, s'élança de son fauteuil, & les yeux bien ouverts ne fait qu'un saut jusqu'à la fenêtre. Le plus grand étonnement succède ensuite à son transport, & s'approchant d'une glace, il demeure stupéfait de la longueur de sa barbe. Je lui demande s'il ne se

ressouviens pas de ce qui lui est arrivé, de ses différens réveils où il s'étoit vu tremblant. Il me répond qu'il n'a souvenir de rien de ce qui lui est arrivé depuis dix heures du matin du Lundi, qu'il est sorti d'un cabaret ; qu'il ne fait comment, ni qui l'a ramené à la maison. J'ai beau le remettre sur la voie, lui répéter ce qu'il m'avoit dit dans ses momens de réveil, il n'avoit idée de rien.

Sans la longueur de sa barbe, il n'auroit jamais pu croire qu'il y avoit quatre jours qu'il n'avoit pour ainsi dire pas vécu.

Son premier étonnement passé, il me demande la permission d'aller manger : j'eus soin de lui ordonner le régime pour toute la journée.

L'après dîné, sans lui rien dire, je le fis venir pour essayer si effectivement je ne pourrois plus lui faire éprouver les effets du Magnétisme ; il étoit si accoutumé à tomber en crise, que je ne pouvois me flatter de la vérité de sa prédiction ; mais au bout d'un quart d'heure de joie pour moi, & d'ennui pour lui, je le vois les yeux bien ouverts, & fort surpris lui-même de ne rien ressentir. Ma satisfaction étoit extrême. J'ai encore essayé le soir, sans plus de succès, ou, pour mieux dire, c'en étoit un véritable que de ne rien produire sur lui.

Aujourd'hui, Vendredi 4, j'ai tenté tout aussi vainement mon pouvoir magnétique, & à midi je l'ai fait repartir pour Busancy, avec une santé aussi parfaite que je pourrois la désirer à moi-même.

Cet événement vous fournira, M., plusieurs conséquences que vous ferez tourner à votre profit personnel, & à celui de la *science magnétique*.

Vous avez pu voir par mon récit, que l'effet du Magnétisme est d'être toujours *agissant* sur un individu malade, ou qui porte le germe prochain d'une maladie; effet qui cesse avec le rétablissement de la parfaite santé. C'est ce que prouve l'exemple de *Victor*, qui, étant resté soumis à l'action magnétique tant qu'il portoit en lui quelque dérangement, est devenu insensible au moment de sa parfaite *guérison*.

D'où nous pouvons conclure avec sûreté, qu'il n'y a pas *guérison parfaite* chez tout sujet qui demeure susceptible de *crise* ou de *somnambulisme*, & que le *Magnétiseur* ne doit l'abandonner qu'après l'avoir conduit à l'insensibilité. Sans cette condition, toute *guérison* apparente doit laisser craindre quelque rechute

ou quelques suites fâcheuses. Cette observation, déjà faite sur les cures de *Joly* & de *Violet*, acquiert une nouvelle force par celle de *Victor*.

En second lieu, l'histoire de *Victor* doit être une leçon pour tout Magnétiseur de ne point tenter des expériences indiscrètement, & sans s'être assuré de tous les moyens possibles de les faire réussir & d'en constater la sincérité.

Quand vous voudrez présenter à quelqu'un les phénomènes du *somnambulisme magnétique*, ayez soin que les personnes auxquelles vous communiquerez cette superbe expérience, aient déjà par elles-mêmes quelque notion préliminaire du *somnambulisme*, afin de ne point offrir tout d'un coup à leur incrédulité un prodige trop difficile à concevoir.

Environnez-vous de toutes les précautions qui peuvent conduire à la conviction & mettre les spectateurs à portée de s'assurer par eux-mêmes de la vérité du fait. Plus l'incrédulité que vous aurez à vaincre sera forte & déterminée, plus le succès sera satisfaisant : mais en même temps n'exposez pas cette expérience à des *contradictions* & des tentatives rebutantes, qui ne visent qu'à la faire avorter.

Avec de pareilles dispositions, il n'y a pas d'expérience physique qu'on ne parvienne à

rendre illufoire ; & le Phyficien le plus habile fera réduit à la confufion , s'il opère devant des perfonnes qui , au lieu d'être attentives à fes opérations , s'occupent à brifer fes machines & fes instrumens. Telle a été ma pofition ; tout avoit réuffi à fouhait , devant Mgr. le Duc de... & Mefdames de ***.

Arrive le Marquis de *** , qui , fans avoir la moindre idée de ce qui s'étoit paffé , ne peut croire ce qu'on lui raconte , & dédaigne même de fe rendre témoin d'un phénomène qui femble réfifter à la raifon.

C'est avec une efpèce de violence & le fourire de la pitié , qu'il hafarde d'ufer de la machine que je lui confie ; & fon incrédulité le rendant mal-adroit , il finit par fatiguer l'instrument , fans en tirer aucun profit.

Un autre inconvénienc attaché à de pareilles rencontres , c'est que non feulement l'incrédule trouve dans fon mauvais fuccès une raifon nouvelle de douter , mais que même il fait fléchir la croyance de ceux qui , ayant été témoins des fuccès les plus heureux , craignent d'avoir été trop faciles & de s'être laiffé abuser par une apparence trompeufe ; c'est encore ce que vous avez pu voir par l'exemple des perfonnes que je vous ai citées , qui , revenant fur leurs

pas , ont partagé l'incrédulité du Marquis de **

Ne vous pressez pas de vouloir *prouver* ; le Magnétisme est assuré aujourd'hui sur une base si solide, qu'il se *prouvera* de lui-même, par une suite insensible de faits, amenés naturellement, & à l'évidence desquels les esprits se rendront tôt ou tard. Le temps fera mieux que tous vos efforts : au lieu de vous occuper à faire des expériences pour autrui, employez vos momens à en faire pour vous-même. Que votre science se perfectionne dans la solitude & dans le secret, de manière à paroître avec tous les avantages, quand elle trouvera l'occasion favorable de se produire au grand jour.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le Marquis DE PUYSEGUR.

A Paris, ce 4 Février 1785.

F I N.

VILLE DE LYON

IMPRIMERIE DE LA CITÉ

croyez, & voulez.

